

DELLY

La villa des Serpents



BeQ

Delly

La villa des Serpents

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 305 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

La villa des Serpents

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1978.

I

Hoël ouvrit la porte de chêne vitrée de petits carreaux et descendit les trois marches de granit usé qui menaient à la cour pavée précédant le jardin.

Derrière lui s'élevait la vieille façade du manoir de Lesvélec. Le granit autrefois gris pâle, extrait de carrières voisines, avait pris des tons sombres. Autour des fenêtres à petites vitres verdâtres courait un rinceau sculpté représentant des coquillages et se terminant, au-dessus de chacune d'elles, en une accolade formée de deux serpents.

La cour était bien tenue, sans herbe parmi les pavés, usés eux aussi. À droite, sur un haut mur, s'étendait l'admirable floraison de camélias roses et blancs. Mais le jardin était négligé. Les arbres, poussant à leur guise, étouffaient de leur ombre les plantes à fleurs, autrefois nombreuses et bien

soignées. Les allées, dés herbées deux fois dans la saison d'été, reprenaient vite leur frais tapis vert. Dans l'abondant feuillage, les oiseaux avaient trouvé une agréable demeure et leur gazouillement emplissait l'ombre où s'avancait Hoël de Penandour.

Cet adolescent maigre et brun était le descendant de vieilles races bretonnes. Ses traits fins, son teint mat légèrement doré, ses cheveux noirs qui tendaient à boucler, il les tenait de son aïeule maternelle, une Rosnoan, de Trégaz-en-Léon. Les Penandour, marins ou agriculteurs, les deux souvent ensemble, lui avaient légué ces yeux aux teintes changeantes d'océan. De sa mère, la douce Anne de Cléden, morte en lui donnant le jour, il héritait la souple allure un peu indolente, les goûts artistiques et intellectuels.

La mine pensive, serrant dans sa main droite un mince volume, Hoël marchait le long d'une allée bordée de buis mal taillés. Cette matinée de juin, brumeuse aux premières heures du jour, commençait de s'ensoleiller. Mais la lumière ne pénétrait pas à son gré entre les feuillages

touffus, dont l'ombre se faisait plus dense à mesure qu'Hoël avançait vers le fond du jardin.

Il déboucha enfin dans une sorte de quinconce formé par de vieux marronniers. Au centre s'élevait une fontaine : un bloc de granit, noir, strié de lichens, surmonté d'une tête grimaçante dont la bouche laissait glisser un mince filet d'eau dans une vasque de pierre verdie.

Sous cette épaisse voûte de feuillage, l'ombre s'amoncelait, humide et fraîche. Ainsi paraissait plus légère, plus éblouissante, la douce lumière qui baignait les pelouses, les parterres du jardin qui s'étendaient derrière la grille clôturant l'extrémité du domaine des Penandour.

Une grille qui tenait toute la largeur du terrain. Un remarquable travail de ferronnerie, d'une finesse, d'une grâce parfaites. Une féerique dentelle semblait ainsi tendue entre les deux domaines. Autrefois, une petite porte s'y ouvrait pour que les habitants de Lesvélec et ceux de la villa des Serpents pussent passer les uns chez les autres. Mais depuis bien longtemps, elle restait close. Un jour, Hoël, enfant, avait demandé à la

tante Jeanne pourquoi on ne l'ouvrait jamais. Elle avait hoché la tête et pris un air triste en répondant :

– La villa appartient à de très méchantes gens. N'en parle jamais à ta grand-mère, surtout !

Dans l'esprit du petit garçon méditatif, cette réponse avait engendré l'impression que ce jardin enchanteur était peuplé d'êtres malfaisants. Mais, en même temps, il l'attirait par la magie de ses frais gazons, de ses fleurs brillantes, des petits bassins, coupoles de marbre où luisait une eau vive, qu'entouraient des rosiers nains aux vives couleurs. Il y avait aussi, à quelque distance de la grille, un petit pavillon hexagonal de marbre blanc que recouvrait en ce mois de juin une abondante floraison de petites roses jaunes. Sur l'une de ses faces, trois marches descendaient vers un petit hémicycle entouré de légères colonnes de marbre rose, au milieu duquel s'élevait, sur un socle, une statue mythologique.

Quoique la villa des Serpents fût inhabitée, ces jardins avaient toujours été entretenus avec soin. Par son oncle de Gisquel, moins discret que la

tante Jeanne, Hoël avait appris, quelques mois auparavant, l'histoire des rapports entre les deux maisons – une partie de l'histoire, du moins, car il avait senti quelques réticences dans le récit de l'oncle.

Au début du XIX^e siècle, il y avait au manoir des Lesvélec deux frères, Alain et Xavier. L'aîné s'occupait de faire valoir le domaine. Le cadet, officier de marine, ayant donné sa démission, s'était établi au Mexique, où il menait la libre vie des aventuriers. Il s'enrichit par la découverte d'un placer, épousa la fille d'un haciendero et, vers la quarantaine, reparut en Bretagne. Ayant acheté à son frère le terrain d'herbages jouxtant le jardin du manoir, il y fit bâtir cette villa des Serpents, qu'il voulut complètement différente des habitations du pays. Dédaignant le granit, il fit venir à grands frais une pierre blonde qui, une fois polie, donnait des tons d'ambre pâle. Un portique surmonté d'une loggia donnait accès dans la maison. De chaque côté des degrés, deux énormes serpents de pierre dressaient leur horrible tête plate. Xavier les avait rapportés du Mexique où il les avait découverts sous les ruines

d'un temple aztèque. Le serpent figurait dans les armoiries des Penandour, qui se targuaient de descendre de la fée Mélusine. Les habitants du pays murmurèrent que c'était un signe de malheur de mettre ainsi sa demeure sous la protection de cette personnification satanique. Ils regardaient sans aménité la belle Mexicaine dont le luxe, les toilettes aux vives couleurs formaient un trop vif contraste avec la simplicité des costumes, le genre de vie que commandaient des fortunes plutôt médiocres.

Les relations entre les deux familles de Penandour étaient cordiales. Elles se réunissaient fréquemment, et la jolie Concepcion venait d'être marraine d'un petit Penandour de la branche aînée, quand elle mourut en donnant naissance à une fille, Josseline, au printemps de 1842.

Cette fille, vers sa vingtième année, devint baronne de Bréhans. Les rapports continuaient, excellents, entre les deux maisons, et le demeurèrent jusque vers 1872. À cette époque, le maître de Lesvélec était Job de Penandour. Sa femme, Haude de Rosnoan, lui avait donné une

filles et un fils. La villa des Serpents était occupée, durant l'été, par Amaury de Bréhans, veuf de Josseline et père d'une fille. Ce fut vers ce temps-là qu'eut lieu la rupture entre les deux maisons. Pour quel motif ? M. de Gisquel ne le dit pas. Hoël apprit seulement que la villa n'était plus habitée depuis une trentaine d'années.

II

Or, deux mois auparavant, on avait su par le gardien de ce logis que la baronne y allait séjourner. Des ouvriers vinrent, firent les réparations nécessaires. Des domestiques apparurent, puis des voitures et des chevaux. Mais Hoël ignorait si la propriétaire de la belle demeure s'y trouvait maintenant.

Il ne s'y intéressait guère, d'ailleurs. Le seul plaisir de voir ces jardins harmonieux lui suffisait et toute présence le lui gâtait. Mais il n'y avait personne en ce moment. Cependant, une porte du pavillon était ouverte et, sur le premier degré, un lévrier russe étalait sa blanche fourrure.

Hoël s'assit sur un vieux banc de pierre moussue, contemporain séculaire de la fontaine. Il ouvrit son livre, y jeta un coup d'œil. En relevant la tête, il vit une jeune femme au seuil de la porte ouverte, d'où s'écartait le lévrier.

Elle descendit les degrés d'un pas souple et léger. Sa robe vaporeuse, d'un vert de jeune feuillage, flottait autour d'une taille mince, élégante. Elle était blonde, avec un teint d'une blancheur neigeuse. Sa main droite tenait une ombrelle à long manche sur laquelle elle s'appuyait, en avançant d'une allure harmonieuse, un peu dansante, avec le beau barzoï à sa suite.

Elle fit quelques pas dans le petit hémicycle de marbre, puis se détourna en appelant :

– Kyra !... Ève !...

Deux fillettes sortirent du pavillon et la rejoignirent. Toutes deux étaient blondes. Mais l'une, qui semblait la plus âgée et qui était vêtue de rose, avait de longues tresses d'un blond argenté ; les cheveux de sa compagne, d'une chaude nuance dorée, bouclaient sur le cou mince, autour du petit visage au teint de fleur.

– Rentrons, mes mignonnes ; je vais vous donner votre leçon. Puis nous ferons une promenade à cheval avant le déjeuner.

– Je suis fatiguée, grand-mère chérie ! Je ne pourrai pas danser.

La fillette aux longues tresses s’approchait de la jeune femme et lui prenait la main, qu’elle baisa.

Grand-mère ! Hoël crut avoir mal entendu.

– Tu es une paresseuse, Kyra. Malgré tes grandes dispositions, il faut travailler pour acquérir la maîtrise de cet art difficile.

Quelle agréable voix ! Caressante, légère, avec un peu d’accent étranger.

La fillette riposta :

– Je n’ai pas besoin de travailler comme Ève, puisque je n’ai pas à gagner ma vie.

Elle se tournait à demi vers sa compagne, avec un petit sourire dédaigneux. Ève, les yeux baissés, caressait la tête du barzoï. La jeune femme eut un rire aux sonorités argentines.

– Oh ! évidemment ! Mais quand on est la petite-fille de la Volonef, on se doit de danser convenablement.

Elle prit la main de Kyra et s'en alla dans la direction de la maison. Ève les suivait, près du lévrier, toute blanche comme lui dans sa robe légère. Hoël les vit disparaître derrière un bosquet, il resta un long moment immobile, inactif, songeant à cette apparition. Était-ce la baronne de Bréhans, cette jeune et belle femme ? Pas la veuve d'Amaury de Bréhans, c'était impossible !

Au bout de quelque temps, Hoël rouvrit son livre et essaya de lire. Mais ces vers d'un barde breton qu'il aimait ne lui disaient rien maintenant. Il finit par fermer le volume et se leva pour s'approcher de la grille.

Le beau jardin, maintenant désert, étendait sous le soleil ses pelouses, ses longues corbeilles fleuries, ses berceaux de roses et de clématites. La maison était beaucoup plus loin, derrière ces bosquets, ces arbres d'essences étrangères qui avaient si bien prospéré sous le ciel de Bretagne. Le son d'un violoncelle arrivait maintenant aux oreilles d'Hoël : chant plein de langueur, plainte amoureuse. Le jeune garçon l'écouta un moment,

puis il se détourna et rentra dans l'ombre épaisse des marronniers. Par les allées herbeuses, il reprit le chemin du logis. Dans la cour, près du puits décoré d'une ferronnerie légère, une servante âgée lavait des légumes dans un seau.

– Madame a demandé après vous, monsieur Hoël, dit-elle.

Il monta les marches usées, entra dans le large couloir dallé de pierres qui partageait la maison en deux. À droite, il ouvrit une porte de chêne brillant et entra dans la pièce qu'on appelait « la salle ».

Elle était longue, lambrissée de chêne, avec un haut plafond à poutrelles d'où pendait un antique lustre de cuivre. Deux fenêtres à petits carreaux lui donnaient, en ce jour ensoleillé, une suffisante lumière qui ne réussissait pas à l'égayer. De lourds meubles de chêne sculpté noircis par les siècles, en formaient l'ameublement. Autrefois, quand Haude de Penandour était une toute jeune femme, elle y mettait des fleurs et quelques tentures claires. Mais Hoël n'avait jamais connu cela. Il était toujours entré avec une impression

de malaise dans cette pièce sévère où, près d'une fenêtre, assise dans un fauteuil à dossier sculpté, M^{me} de Penandour tricotait, ravaudait, inscrivait les dépenses de la maison.

La lumière du dehors éclairait ses traits flétris, jadis si fins, son teint jauni, ses cheveux grisonnants restés abondants. Elle avait été une jolie femme et la beauté de ses yeux bleus demeurait, en dépit des paupières fanées. Elle portait une tenue austère d'une méticuleuse netteté, sur laquelle tranchait seul le doux éclat d'une petite croix d'or suspendue à un ruban de faille noire.

Hoël ne se rappelait pas avoir vu sourire sa grand-mère. Aussi loin qu'il se souvînt, dans sa plus petite enfance, il lui avait connu ce visage si froid, ce pli d'amertume aux lèvres, ce regard qui semblait toujours se reporter vers quelque douloureux passé. Il savait qu'elle était restée veuve à trente ans. Demeurait-elle donc inconsolable, après tant d'années ?

– Joséphine m'a dit que vous m'aviez demandé, grand-mère ?

– Oui. Aussitôt déjeuner, tu iras chez ton oncle Efflam. Il faut qu’il aille à Quimper pour relancer ce notaire. Tu lui donneras cela...

Elle prit dans un petit meuble à tiroirs une liasse de papiers qu’elle tendit à Hoël.

– ... Et emmène Yolande. Elle a besoin d’exercice.

Son regard enveloppa l’adolescent qui se tenait devant elle dans une attitude respectueuse, et une tristesse inquiète s’y refléta pendant quelques secondes.

III

La demie d'une heure sonnait à la grande horloge du couloir quand Hoël sortit du logis avec sa sœur. De ce côté, il y avait aussi une cour, non pavée, dans laquelle se trouvaient, à droite, l'écurie, la remise et les communs. À gauche, dans un mur couvert de camélias, rouges ceux-là, un portail ouvrait sur la cour de la ferme. Face au logis, entre deux tonnelles délabrées, une barrière de bois donnait accès à la route qui menait au bourg de Sarzeau.

Peu fréquentée, sinon aux jours de foire, elle était bonne, ombragée de vieux ormes. Elle passait devant la villa des Serpents dont on apercevait, à travers la belle ferronnerie d'une grille, la façade de pierre couleur de miel, un peu foncée par le temps, la colonnade légère, la loggia maintenant garnie de tapis aux chaudes couleurs qui retombaient sur la balustrade,

comme on le voit dans les tableaux de la Renaissance. Au-devant s'étendait un parterre à la française, et dans un bassin rectangulaire tombait un jet d'eau irisée.

– C'est habité, maintenant, dit Yolande.

Elle avait un peu ralenti le pas pour mieux regarder.

– ... Ils sont arrivés hier, je crois. Quand je lui ai demandé qui c'était, tante Jeanne m'a répondu : « Ne nous occupons pas de ces gens-là. » Et elle avait un air drôle...

Comme Hoël ne répondait rien, Yolande se tut. Elle était habituée à ses silences, à cette taciturnité que favorisait l'atmosphère du manoir. Elle-même y participait, depuis deux ans que, par mesure d'économie, M^{me} de Penandour l'avait retirée du couvent de Quimper où elle faisait ses études. Jeanne de Penandour, sa tante, lui donnait quelques leçons et lui enseignait la poésie. Cela était la seule distraction de cette grande fillette de seize ans, brune comme Hoël, mais de traits plus marqués, avec des yeux foncés un peu voilés où parfois s'allumaient de singulières lueurs de

vivacité.

M. Efflam de Gisquel habitait un antique logis situé au centre du bourg, face à l'église. Il était cousin germain de Job de Penandour, le grand-père d'Hoël. Célibataire, doué d'une petite fortune, il s'occupait d'archéologie et de jardinage. Brave homme, serviable, il s'intéressait aux affaires de M^{me} de Penandour quand celle-ci le lui demandait. Ayant examiné les papiers que lui présentait Hoël, il grommela, pour la forme, selon son habitude :

– Ah ! bon, il faut que je me trimbale jusqu'à Quimper ! Une journée de perdue pour voir les yeux de poisson de ce M^e Le Brais. Et qu'est-ce qu'elle veut tirer de cette affaire, la pauvre femme ? Je le lui ai dit, mais quand elle a une idée, ta grand-mère, mon petit !...

Ils étaient assis dans la salle à manger garnie de massifs meubles d'acajou. Par les fenêtres ouvertes, Hoël voyait la petite place, l'église aux pierres fouillées par un patient artisan de jadis. Le soleil, maintenant voilé, l'enveloppait d'une lumière adoucie... Près du porche, venaient de

s'arrêter une amazone et un cavalier. Dans la première, Hoël reconnut aussitôt la jeune femme blonde entrevue le matin. Le cavalier était un très jeune homme, blond lui aussi. Il aida sa compagne à descendre, regarda autour de lui, puis alla dire un mot à un homme debout au seuil d'une porte. Il revint avec lui, mit entre ses mains la bride des chevaux, puis entra avec sa compagne dans l'église.

Hoël tourna les yeux vers son oncle qui, lui aussi, considérait les étrangers.

– Ils habitent la villa des Serpents.

– Oui, dit laconiquement M. Efflam.

Il passa la main sur la barbiche d'un blond ardent qui terminait sa ronde face au teint clair. Une ombre semblait passer sur cette physionomie habituellement joviale.

– Cette dame, qui est-elle ?

– La veuve d'Amaury de Bréhans.

M. de Gisquel répondait avec une sorte de répugnance.

– La veuve d'Amaury ? Ce n'est pas possible !

Elle est trop jeune !

L'oncle Efflam eut une sorte de rire amer.

– Elle doit avoir à peu près le même âge que ta grand-mère. Mais ces créatures-là ont des secrets pour garder une apparence de jeunesse et de beauté.

– Quelle créature est-elle donc ?

– Une de ces femmes qui sèment la ruine et le malheur autour d'elles. Mais qu'as-tu besoin de savoir cela ? Ne t'occupe pas de ces gens, et surtout pas un mot à ta grand-mère !

L'accent de M. de Gisquel prenait une rudesse inaccoutumée. Hoël se tut, surpris lui-même de cette curiosité peu habituelle chez lui à l'égard d'étrangers. Yolande reparut quelques instants plus tard, portant un panier plein de cerises qu'elle venait de cueillir dans le jardin avec la servante de M. Efflam. Son frère et elles prirent congé de celui-ci et quittèrent la maison. Sur la place, Yolande demanda, avec un coup d'œil vers l'église :

– Si nous entrions faire une prière ?

– Mais oui, dit Hoël.

Ils franchirent le porche où était représenté avec un art naïf un *Jugement dernier*. Dans la nef, entre les piliers de pierre noircie, s’alignaient les vieux bancs de chêne. Yolande et Hoël gagnèrent celui des Penandour, au premier rang. Les étrangers se trouvaient à quelques pas d’eux. Ils parlèrent presque à haute voix. Hoël entendait leurs réflexions sur l’antique retable de bois travaillé comme une dentelle, sur les étroites verrières de l’abside dont les chaudes teintes de pourpre, d’azur et d’émeraude, resplendissaient à cette heure où les embrasait le soleil. M^{me} de Bréhans disait :

– Vois, Youri, cette charmante figure de sainte... Et cette robe d’un ton violet si riche, si profond...

– Oui, il y a des choses intéressantes, dans cette petite église... Tiens, regarde ce chapiteau, grand-mère. Quelle singulière tête cornue !

Décidément, il n’en fallait pas douter ! Cette belle jeune femme blonde était la contemporaine de M^{me} de Penandour.

Hoël la regardait évoluer avec souplesse, sa taille mince serrée dans l'amazone de drap vert foncé. Un petit chapeau orné d'une plume blanche laissait voir les cheveux d'un blond argenté. Des lèvres très roses tranchaient sur la teinte neigeuse du visage. Le jeune homme avait la même nuance de cheveux, une mince figure, très blanche aussi, une grande souplesse dans sa petite taille. Il portait un élégant costume de cheval, des bottes venant visiblement du grand faiseur. Quelque chose en lui déplut aussitôt à Hoël. Mais il n'eut pas le temps d'approfondir son examen. M^{me} de Bréhans prit le bras de son petit-fils en disant : « Ne nous attardons pas », et tous deux sortirent de l'église.

– Viens-tu ? dit Yolande, voyant que son frère ne se levait pas pour partir.

Il la suivit machinalement. L'amazone et le cavalier avaient disparu. Yolande demanda :

– Qui peuvent être ces personnes ? Des étrangers de passage, sans doute ?

– Les propriétaires de la villa des Serpents.

– Ah ! Qui te la dit ?

– L'oncle Efflam. Cette dame est la veuve du cousin de grand-père, Amaury de Bréhans.

– Qu'elle paraît jeune ! J'ai entendu cependant son compagnon qui l'appelait grand-mère...

– Oui. L'oncle dit qu'elle a l'âge de notre grand-mère, ou à peu près.

– C'est impossible, Hoël ! L'oncle doit se tromper.

– Je ne le pense pas, dit brièvement Hoël.

Il marchait d'un pas vif sur la route ombragée de ses beaux ormes, derrière lesquels s'élevait une haie de mûriers. Le vent d'ouest amenait la brise marine, car l'Océan était proche, au-delà des champs d'avoine et de blé noir, après les landes couvertes d'ajoncs et de bruyères. Quand la route tourna, ils entrèrent dans la zone des prairies où paissait le bétail des Penandour, à peu près leur seule source de revenus. En passant devant la villa, ils virent dans le jardin les deux fillettes qui jouaient au croquet dans une allée. Le lévrier, près de la grille, regardait Hoël et

Yolande.

– Quelle belle bête ! dit Yolande.

Hoël se détourna pour considérer longuement la façade aux tons de miel, les serpents de pierre dressant leur corps ondulant, les deux fillettes en robes claires, affairées à leur jeu dans l'ombre traversée de lumière du beau jardin.

IV

À une courte distance du bourg se trouvait un collège ecclésiastique où, depuis plus d'un siècle, tous les Penandour avaient fait leurs études. Hoël en était un des élèves les mieux notés, « un peu trop concentré seulement, et trop porté vers la rêverie », disait le supérieur. Il s'y rendait chaque matin, revenait pour le déjeuner et y retournait jusqu'à six heures.

Plusieurs fois, dans les jours qui suivirent sa visite à l'oncle Efflam, il croisa sur la route la belle amazone et son cavalier, ou bien une légère voiture attelée d'un vif cheval bai que conduisait M^{me} de Bréhans, et dans laquelle se trouvaient les fillettes. Dans son costume fané, le modeste écolier ne devait pas attirer l'attention de ces élégantes personnes. Mais lui éprouvait toujours à leur vue un vif intérêt, et la perspective de ces rencontres mettait un peu d'imprévu dans sa vie,

qu'il trouvait grise et sans attrait. Il avait des camarades, plus ou moins agréables, mais pas d'amis, car sa nature méditative, secrètement orgueilleuse, ne se livrait pas. Chez lui, il ne se confiait à personne. L'attitude lointaine de sa grand-mère ne l'y incitait pas. La tante Jeanne, férue de poésie, vivant souvent dans un monde imaginaire, sans doute pour tromper son ennui, n'était pas faite pour comprendre une nature telle que celle-ci. Il avait donc une existence morale assez solitaire, d'autant plus que sa ferveur religieuse elle-même manquait de simplicité, de confiance. « Hoël est une âme fermée », disait de lui un de ses professeurs qui l'avait suivi depuis sa neuvième année.

En revenant du collège, le soir, le jeune garçon faisait parfois une courte station à l'église, entrait un instant chez M. de Gisquel, puis s'en allait dans le jour déclinant, dans la fraîcheur souvent humide de ces fins d'après-midi. Il ralentissait le pas quand il passait devant la villa, toujours saisi de ce mystérieux attrait jamais éprouvé avant qu'elle fût habitée.

Un soir, comme il allait y atteindre, il entendit derrière lui le bruit d'un galop précipité. En se détournant, il vit un cheval qui semblait emballé. Une petite forme féminine, cheveux au vent, se cramponnait aux rênes serrées entre ses doigts.

D'un bond, Hoël fut vers l'animal, se suspendit aux naseaux. Il était fort, en dépit de sa maigreur, mais le cheval le renversa. Toutefois, son élan était arrêté et il s'immobilisa un peu plus loin, les jambes tremblantes.

Le jeune homme blond que M^{me} de Bréhans appelait Youri arrivait grand train. Il sauta de cheval, s'élança vers la fillette et l'enleva dans ses bras pour la poser à terre. Très pâle, ses nattes à demi défaites, elle semblait prête à perdre connaissance.

– Viens, Kyra, rentrons vite. Les chevaux nous suivront. Je vais envoyer un domestique pour ramener ce jeune homme à la villa, car il me paraît évanoui.

Kyra fit quelques pas chancelants vers Hoël.

– Il saigne ! dit-elle, désignant le front du

jeune garçon.

– Oui, mais c'est peut-être peu de chose.

Dix minutes plus tard, Hoël, toujours inanimé, était étendu sur un divan dans un petit salon. Un domestique, homme âgé, aux manières onctueuses, lui faisait respirer des sels. Il reprit presque aussitôt connaissance et regarda autour de lui avec surprise.

– Qu'est-ce que c'est ? dit-il.

– Ah ! cela va mieux ! Je vais panser la petite blessure et tout ira bien, dans peu de temps.

Avec dextérité, l'homme, qui portait une livrée marron à parements verts, lava la blessure, posa un pansement. Puis il tendit à Hoël un verre contenant un vin généreux.

– La petite fille est-elle sauvée ?

Hoël, tout à coup, se souvenait de ce qui s'était passé.

– M^{lle} Kyra est saine et sauve, monsieur. Elle vous doit la vie, d'après les quelques mots que m'a dits M. Youri.

– Oui, vous avez sauvé ma petite-fille bien-aimée !

M^{me} de Bréhans entrait, vêtue d'une longue robe d'intérieur en molle soie blanche. Elle s'avança, se pencha vers Hoël qui la regardait. Un peu de surprise parut sur sa physionomie, puis un soudain intérêt.

– Kyra m'a dit avec quelle présence d'esprit, quel courage vous aviez arrêté ce cheval ! Merci, mon enfant !

Il balbutia quelques mots, il ne savait quoi. Un regard brillant et doux s'attachait à lui.

– Comment vous trouvez-vous ?

– Je me sens mieux...

Un délicat parfum l'enveloppait. Une main au contact satiné se posait sur son front.

– N'êtes-vous pas un Penandour ?

– Oui, Hoël de Penandour.

– Le petit-fils de Job de Penandour, peut-être ?

Il fit un geste affirmatif.

– J'ai beaucoup connu votre grand-père.

C'était un homme charmant. Vous avez ses yeux, ses beaux yeux d'une si rare nuance et où passait le rêve...

La légère voix caressante laissait tomber les mots avec lenteur. Hoël regardait son interlocutrice et s'émerveillait de cet air de jeunesse, de ce velouté du teint, du charme de ce sourire qui entrouvrait à peine les lèvres roses.

– Il faudra revenir me voir, Hoël de Penandour

– Je ne crois pas que je puisse...

Elle eut ce rire aux sonorités argentines, qu'il avait déjà entendu.

– Votre grand-mère ne le permettrait pas ? Eh bien ! il ne faut pas le lui dire. Il y a eu autrefois quelques petites choses qui l'ont froissée. Mais rien ne vous oblige à partager ses rancunes, et vous êtes d'âge à voir qui vous plaît sans avoir de comptes à lui rendre. Allons, promettez-moi de venir... tenez, dimanche, vers quatre heures. Vous verrez Kyra qui vous remerciera elle-même. Allons, promettez !

Sa main serrait celle du jeune garçon, ses yeux

aux tons de turquoise souriaient, très doux. Toute hésitation s'envola de l'esprit d'Hoël.

– Je vous le promets, madame.

– Très bien ! Maintenant, reprenez votre liberté. Je crois que Germain vous a remis à peu près d'aplomb. À dimanche !

Elle lui donna une légère tape et quitta la pièce.

Le domestique reparut, accompagna Hoël jusqu'à la grille. Celui-ci, le cerveau un peu étourdi, s'en alla vers le manoir. Il lui semblait être en état de rêve et il ne songeait même pas à l'explication qu'il lui faudrait donner au sujet de cette blessure.

Comme il entra dans le vestibule, M^{lle} Jeanne de Penandour sortait de la cuisine, un tablier bleu noué sur la vieille robe qu'elle portait au logis. Elle s'exclama :

– Qu'est-ce que tu as ? Tu es blessé ?

– Ce n'est rien du tout, tante Jeanne. Je suis tombé dans la cour de récréation. C'est tout à fait insignifiant, rassurez-vous !

Lui qui ne mentait jamais, il venait de faire ce mensonge spontanément, sans une hésitation. Et il n'en éprouva pas de remords.

V

– Cher enfant, voici ma petite Kyra, qui va vous remercier elle-même.

Hoël se trouvait dans un grand salon aux murs peints à fresques sur lesquels d'étranges oiseaux, se reposaient au milieu d'arbres et de plantes non moins fantastiques. Des divans couverts de soie brochée, des fauteuils profonds, de petites tables en bois précieux le décoraient. Sur un des divans était étendue M^{me} de Bréhans, vêtue d'un déshabillé de soie verte brodée d'argent. Dans ses cheveux étincelait un bandeau fait d'or souple incrusté d'émeraudes. Hoël était assis en face d'elle, sur un pouf recouvert d'un petit tapis de Perse. Par une des trois portes vitrées donnant sur le jardin, venaient d'entrer les deux fillettes. Kyra vint à Hoël qui se levait. Elle lui tendit ses deux mains en disant :

– Oui, je vous remercie de m'avoir sauvée ! Je

vous en serai reconnaissante toute ma vie, monsieur de Penandour !

Elle avait, comme sa grand-mère, une voix singulièrement agréable, semblable à une caresse. Elle ressemblait d'ailleurs à M^{me} de Bréhans, avec des traits plus irréguliers, mais le même teint, la même nuance de cheveux et ces mêmes yeux aux teintes de turquoise, si étrangement captivants.

– Oh ! c'était tout naturel ! balbutia Hoël en rougissant un peu.

– Oui, pour un Penandour, dit M^{me} de Bréhans.

Elle souriait. Quel doux, séduisant sourire !

– ... Et voici ma seconde petite-fille, Ève Berly.

Hoël serra une petite main fine qui se tendait vers lui. Il vit des yeux couleur de violette qui le regardaient pensivement. Puis Ève s'écarta, s'assit dans un fauteuil où se perdait sa mince personne vêtue de crêpe blanc.

– Sonne pour le thé, Kyra, dit M^{me} de Bréhans. Youri doit-il venir ?

– Je le pense, grand-mère.

– Il m’a dit qu’il allait faire de la musique dans le pavillon.

Cette indication était donnée par Ève, qui ajouta :

– J’ignore s’il doit venir pour le thé.

– Bon, nous verrons bien... Mon petit-fils est d’une nature assez fantaisiste...

Elle s’adressait à Hoël.

– ... Il tient de moi. Avez-vous quelquefois entendu parler de Daria Volonef ?

Le sourire prenait une nuance d’ironie.

– Non, madame.

– Je n’en doute guère ! Ce n’est pas M^{me} de Penandour qui l’aurait fait...

L’ironie, une seconde, devint cruelle.

– ... Et dans ce pays perdu n’arrivent pas les échos du monde des théâtres. Eh bien ! jeune cénobite, Daria Volonef est la plus célèbre danseuse de notre époque. Veuve du comte Kamine, elle épousa en secondes noces le baron

de Bréhans, cousin de votre grand-père. Et la voici devant vous.

Hoël la regardât avec stupéfaction. Une danseuse, elle ?

M^{me} de Bréhans eut un léger éclat de rire.

– Je parie qu'on vous a représenté la corporation comme une émanation de l'enfer ? Eh bien ! en me connaissant mieux, vous verrez qu'il n'en est rien et que nous autres, ballerines, pouvons être les meilleures femmes du monde... Ève, chère petite, tiens-toi mieux. Tu déformeras ainsi ta taille et ce serait déplorable pour toi.

Elle se tourna de nouveau vers Hoël.

– ... J'apprends la danse à mes petites-filles et Ève en fera sa profession. Je crois qu'elle y réussira, sans toutefois sortir d'une honnête moyenne. Kyra a beaucoup plus de dispositions, mais elle n'aime guère le travail ! Or, c'est un art qui en demande beaucoup.

Kyra s'était assise près d'Hoël et le regardait un peu de côté, avec un sourire qui découvrait ses petites dents brillantes. Germain, le domestique,

entra, apportant le thé. Ève le servit dans les verres de cristal cerclé de vermeil ciselé. Ses mouvements étaient doux, paisibles. Elle avait des traits bien dessinés, une jolie bouche, ferme et sérieuse, et ce teint délicat remarqué par Hoël quand il l'avait aperçue dans le jardin. Elle ne parlait guère et, sa tâche accomplie, alla s'asseoir dans le grand fauteuil avec son regard pensif et un peu mélancolique. Kyra, elle, parlait, riait. Elle racontait des choses amusantes, étourdissait un peu Hoël, peu accoutumé à ce babillage qui l'intéressait pourtant.

– Si vous alliez chercher notre musicien, petites filles ? dit M^{me} de Bréhans. Emmenez votre nouvel ami, vous lui montrerez le jardin.

– C'est une bonne idée, grand-mère !

Saisissant le bras d'Hoël, Kyra l'entraîna vers une porte vitrée. Ève les suivit. Ils s'en allèrent dans les allées ombreuses, traversèrent la roseraie et atteignirent le pavillon, d'où leur arrivaient les sons d'un violoncelle.

– Qu'est-ce qu'il joue là, Ève ? demanda Kyra. Je ne connais pas cela.

– C’est une œuvre d’un compositeur espagnol.

– Ah ! bien... Ève adore la musique et mon frère lui donne des leçons.

Cette explication était à l’adresse d’Hoël.

– ... Comment trouvez-vous le jardin ?

– Je l’aime beaucoup. Par là, j’en connaissais déjà une partie.

Il montrait la grille séparant les deux propriétés.

– Mais c’est vrai ! Il faudra passer par là quand vous reviendrez me voir.

– C’est fermé depuis très longtemps et la serrure ne doit plus fonctionner. D’ailleurs, je ne pourrai pas revenir...

– Et pourquoi donc ?

Kyra s’arrêtait, levait sur lui des yeux câlins.

– Parce que ma grand-mère serait très fâchée si elle l’apprenait.

– Elle ne peut l’apprendre si vous ne le lui dites pas.

Hoël dit avec hésitation :

– Et puis, ce ne serait pas bien...

Le rire de Kyra, si semblable à celui de sa grand-mère, s'éleva, un peu moqueur.

– Pas bien ? Quelle idée ! Parce que M^{me} de Penandour s'est froissée autrefois, à propos de je ne sais quoi... Grand-mère m'a dit que c'était pour une chose qui se fait couramment. Alors, il serait un peu sot de vous priver de nous voir, si cela vous fait plaisir.

Elle glissa une main sous son bras en ajoutant :

– Grand-mère vous décidera. Venez, allons trouver mon frère.

Le lévrier blanc, étendu sur le seuil du pavillon, se leva à l'approche des arrivants. Kyra le caressa au passage.

– Kalian, mon beau chien...

Le pavillon, à l'intérieur, était décoré de peintures mythologiques encadrant quatre glaces étroites et longues, un peu tachées par l'humidité. Les peintures elles-mêmes en avaient souffert. Il

n'y avait comme mobilier que deux petits sofas recouverts de damas bleu et argent et une petite table de laque noire.

Youri, assis sur l'un des sofas, tenait contre son genou un violoncelle. Il venait de s'interrompre au moment où entrèrent les fillettes et Hoël.

– Ah ! voici le jeune sauveteur !

Il tendait négligemment à Hoël une main longue, très soignée. D'un coup d'œil, il semblait inspecter la tenue modeste du jeune Penandour.

– ... Vous avez pu échapper à votre dragon de grand-mère ?

Hoël rougit et une bouffée de colère monta en lui. Quelque chose de dédaigneux, de sarcastique dans cette physionomie, dans ce ton, réveillait en lui la fierté des Penandour.

– Ma grand-mère n'est pas un dragon, dit-il sèchement, et elle a sans doute des raisons sérieuses pour en vouloir à M^{me} de Bréhans. Aussi ai-je tort de venir ici sans son autorisation.

Kyra posa sur sa main des doigts caressants.

– Allons, ne vous fâchez pas ! Youri aime taquiner les gens. Pour la peine, il va nous jouer quelque chose... La *Danse des elfes*, Youri. C'est tellement joli !

Elle fit asseoir Hoël près d'elle, sur l'autre sofa. Ève était restée au-dehors, assise sur une des marches. Youri appela :

– Viens, Ève, il y a une place pour toi.

– Non, merci, je suis bien ici.

Youri eut un léger mouvement d'impatience. Puis, reprenant son archet, il commença de jouer.

Hoël détestait cette physionomie, ce long visage clair, cette bouche mince, ces yeux pâles, semblables à une eau dormante. Mais il se sentait pris au sortilège de ce jeu, fin, léger, nuancé. Il croyait voir les elfes bondir dans les bocages, se poursuivre dans les prés, danser au clair de lune. Ce fut très spontanément qu'il s'écria, quand la dernière note s'éteignit sous l'archet :

– Comme vous jouez bien !

– N'est-ce pas ? dit Kyra. Il faudra donc revenir l'entendre. Mais viens-tu prendre le thé,

Youri ? Nous avons fini, et grand-mère nous a envoyées pour te chercher.

Youri se leva, posa son instrument sur le sofa. D'un geste indolent, il passa sa main sur sa chevelure blonde, qu'il portait un peu longue. Il n'était pas grand, mais bien proportionné et d'une souplesse un peu féline, comme Kyra, d'ailleurs.

S'approchant de la porte, il prit le bras d'Ève qui se levait.

– Ma petite Ève, je te ferai jouer ce morceau, un de ces jours.

– Oh ! non, je n'oserais pas le jouer après toi !

Il rit, en passant la main d'Ève sous son bras. Tous quatre reprirent le chemin de la villa. M^{me} de Bréhans n'était plus dans le salon des Oiseaux, comme on appelait la pièce où Hoël avait été reçu d'abord, mais dans un salon voisin, tendu de soieries chinoises et orné de meubles de laque rouge. Quand le jeune garçon prit congé, elle lui dit : « Revenez ! » d'un ton tout à la fois impérieux et doux, et lui tendit sa main garnie d'étincelants bijoux. Il se pencha pour la baiser.

Alors, elle dit avec son caressant sourire :

– Il serait vraiment dommage, Hoël, que vous vous encroûtiez dans ce pays. Vous êtes fait pour autre chose. Vous ressemblez tellement à votre grand-père !

Quand Hoël, ce soir-là, se trouva en face de sa grand-mère dans la salle de Lesvélec, il ressentit une profonde impression de malaise en rencontrant son regard triste et froid. Pendant quelques secondes, il fit la comparaison entre la belle danseuse et cette femme presque pauvrement vêtue, vieillie, sans sourire. Quelque chose se gonfla en son cœur : compassion, remords peut-être. Il songea :

« Je n’irai plus là-bas. Ce n’est pas bien. Je n’irai plus. »

VI

Une chaleur d'orage pesait sur la lande où marchait Hoël. Ses pas foulèrent les bruyères encore humides d'une pluie nocturne, les petits œillets sauvages éclos dans ce sol ingrat. Le vent tiède au parfum de sel le frappait au visage. Car la mer était proche, et elle apparut bientôt, grise et houleuse, roulant son écume autour des récifs et d'une île longue, boisée, où se dressaient les restes d'un ancien château.

Hoël s'assit sur un roc émergeant du sol. Il aimait venir contempler cet Océan, parcouru par nombre de ses aïeux. Son grand-père, Job de Penandour, son père, avaient été officiers de marine. Lui ne se sentait pas porté vers cette carrière. M^{me} de Penandour avait décidé qu'une fois ses études secondaires terminées, il prendrait la direction de l'exploitation agricole qu'elle-même assumait jusqu'alors. Oui, agriculteur,

voilà ce qu'il serait. Agriculteur et aussi écrivain, car l'un n'empêchait pas l'autre.

Il composait secrètement des poèmes, et aussi des essais sur l'antique Bretagne, sur les beautés naturelles de son pays. Cela seul était un dérivatif à l'ennui qui l'oppressait parfois, surtout depuis quelque temps.

Depuis qu'il connaissait les habitants de la villa, un voile semblait soudain écarté devant lui, laissant apparaître un lieu féerique où vivaient des êtres beaux et brillants, où souriaient des visages enchanteurs. Et lui demeurait dans la morne atmosphère de Lesvélec, entre une aïeule figée dans le souvenir de ses épreuves et une tante occupée aux indispensables besognes ménagères qui n'empêchaient pas son imagination de vagabonder.

Cependant, il avait maintenu sa résolution. Depuis dix jours, il ne mettait plus les pieds chez M^{me} de Bréhans. Il évitait même de passer devant la villa. Comme le faisait toujours sa grand-mère depuis que la propriété voisine était occupée, il prenait un chemin détourné pour se rendre au

collège et au village. Et il redoutait – le redoutait-il tant au fond ? – de rencontrer un jour ou l’autre quelqu’un des habitants de la villa.

– Méchant Hoël, qui nous lâche ainsi !

Une main se posait sur son épaule. Il sursauta et se leva. Kyra était là, riieuse, ses nattes blondes pendantes sur ses épaules.

– ... J’ai parié avec Ève et Youri que j’arriverais près de vous sans que vous m’entendiez. Je n’ai pas fait pour rien des exercices de souplesse et de légèreté.

Son frère et Ève approchaient, suivis du lévrier. Youri, vêtu de clair, balançait une légère badine. Il regardait narquoisement Hoël, visiblement embarrassé.

– Eh bien ! jeune Penandour, vous voilà pris au piège ! Impossible de vous échapper, maintenant. Vous êtes notre prisonnier.

Un vif sentiment d’hostilité saisit Hoël. Il dit avec hauteur :

– Je ne le serais que si je le voulais bien.

– Mais vous le serez, parce que je vous en

prie !

Kyra le regardait, douce, souriante. Et il sentit qu'il allait fléchir.

– Je ne peux pas...

– Mais si, vous pouvez ! Puisque je le désire... Venez, nous rentrons. Grand-mère a une surprise à vous faire.

Il se laissa emmener. De nouveau la griserie subtile montait à son cerveau. Il revit le salon des Oiseaux, la belle Daria dans sa robe de déesse, il entendit la voix chantante qui disait :

– On ne nous échappe pas ainsi, mon petit Hoël. Ce que j'ai voulu, je l'ai toujours obtenu. Kyra, la chère enfant, a le même privilège. Vous êtes donc notre captif... volontaire, naturellement.

Une moquerie légère se glissait dans le sourire des belles lèvres roses.

– ... Et j'avais quelque chose à vous remettre. Kyra, donne-moi la clef.

Kyra prit dans le tiroir du petit meuble une assez grosse clef qu'elle tendit à sa grand-mère.

– ... Prenez-la, Hoël. Vous pourrez ainsi venir en voisin, par la grille qui sépare votre jardin du nôtre. J'ai fait huiler la serrure ; elle fonctionne parfaitement maintenant.

Ainsi, les liens dorés se resserraient autour d'Hoël. Subjugué, il ne se sentait plus la force de les dénouer.

Il vint ainsi presque chaque jour, soit en sortant du collège, soit le matin, quand Kyra disait : « Nous serons là à telle heure. » Il jouait au croquet avec les fillettes, et Youri se joignait parfois à eux. Il écoutait le violoncelle du jeune homme et, un jour, il assista à la leçon de danse donnée par M^{me} de Bréhans à ses petites-filles.

Elles étaient vêtues en ballerines, avec leur maillot de soie claire et leur courte jupe de tulle. Ève dansait avec la grâce, la légèreté d'une sylphide. Mais Kyra était tour à tour un papillon, une fleur, un feu follet. M^{me} de Bréhans disait : « Très bien ! Parfait ! » Et puis, à son tour, elle dansa, « pour qu'Hoël connût au moins Daria Volonef », déclara-t-elle.

Elle portait, ce matin, une tunique de crêpe

blanc garnie de longues franges d'argent, qui bruissait à chacun de ses mouvements. Les pieds chaussés de cothurnes d'argent glissaient sur le parquet marqueté, évoluaient avec une incomparable légèreté. Elle était toujours la fameuse Daria dont la danse affolait tant d'âmes. Et Hoël, ce jour-là, rentra chez lui dans un état de trouble qui devait transparaître un peu sur sa physionomie car, à table, M^{me} de Penandour demanda :

– Qu'est-ce que tu as, mon enfant ? Tu sembles fatigué, mal à l'aise,

– Mais non, grand-mère...

Il sentait que ses joues s'enflammaient et essayait de raffermir sa voix balbutiante.

– ... Je n'ai rien... ou, du moins, pas grand-chose. Un peu de mal de tête...

– Tu n'as pas d'appétit non plus, dit M^{lle} Jeanne. Je te ferai demain de la tisane de centaurée.

Yolande, silencieuse, considérait son frère avec attention. Elle semblait se dire, elle aussi :

« Qu'est-ce qu'il a ? »

Le lendemain matin étant jour de congé, Hoël s'en alla vers dix heures dans le jardin, emportant un cahier où se trouvait un poème commencé. Il n'avait pas l'intention de se rendre à la villa, M^{me} de Bréhans et ses petits-enfants devant faire une promenade à cheval. Aussi, en arrivant à la fontaine, fut-il surpris de voir Ève appuyée contre la grille.

Il s'approcha en disant :

– Je vous croyais sortie !

– Non, M^{me} de Bréhans a dû me punir en me privant de cette promenade.

Il y avait une note brève, mordante, dans sa voix.

– ... Je regardais cette fontaine. Elle est singulière. Puis-je la voir de près ?

– Mais certainement.

Il ouvrit la grille. Ève s'approcha, considéra le noir granit, mit sa main sous le filet d'eau fraîche.

Il admirait la pureté de ce jeune profil, le chaud ton doré des cheveux. Et ces beaux yeux violets qui se tournaient vers lui, pensifs, pleins de lumière...

– Elle est très ancienne, n'est-ce pas ?

– Elle date du XVI^e siècle.

– C'étaient déjà des Penandour qui habitaient ici ?

– Mais oui. Toutefois, à la suite d'un incendie, le manoir a été rebâti en partie au siècle suivant.

– C'est beau, d'avoir derrière soi tous ses ancêtres. Moi, je ne sais rien des miens. Connaissez-vous l'histoire des Bréhans ?

– Un peu, par mon oncle de Gisquel qui s'occupe de généalogie. C'est une vieille famille du Vannetais, bien apparentée. Elle nous est alliée, une Penandour, mon arrière-grand-tante, ayant épousé un Bréhans, comme vous le savez sans doute.

Ève inclina affirmativement la tête.

– Oui, je sais... Moi, je suis la petite-fille d'Amaury de Bréhans, la fille de Cécile de

Bréhans, qui épousa le peintre Olivier Berly.

Elle s'était assise sur le banc et, tout en parlant, considérait distraitement la fontaine murmurante.

– ... Je suis donc votre cousine.

– Alors, M^{me} de Bréhans n'est pas votre grand-mère ?

– Oh ! non !

Une soudaine vivacité animait l'accent, le regard d'Ève.

– ... Elle veut que je l'appelle ainsi, mais je ne lui suis rien. Elle était la seconde femme de grand-père, voilà tout.

Un pli d'amertume se formait au coin de la bouche bien dessinée.

– Vous avez perdu vos parents ?

– Mon père, oui. Ma mère est malade. Elle est... dans une maison de santé.

Les cils blonds battaient au bord des paupières qui s'abaissaient, tandis qu'Ève ajoutait, la voix un peu fêlée :

– Je ne l’ai pas vue depuis neuf ans. J’étais toute petite, alors. Je me souviens qu’elle était brune et pâle, qu’elle était souvent triste. Un soir, elle entra dans la chambre où j’étais couchée, me prit dans ses bras, me serra contre elle, très fort. En me remettant dans mon lit, elle fit tomber quelque chose de lourd sur le parquet. Elle jeta un cri, se baissa pour ramasser un objet qu’elle mit dans son sac. Puis elle borda ma couverture et sortit de la chambre. Je ne l’ai pas revue depuis.

– Pauvre Ève !

Hoël, ému, prenait entre ses mains les doigts un peu frémissants de la fillette.

Les yeux mélancoliques se levèrent sur lui.

– Je vous raconte cela parce que vous êtes bon, je le sens ; là...

Son doigt s’étendait dans la direction de la villa.

– ... Il n’y a personne de bon.

Hoël la regarda avec perplexité.

– Pourtant, M^{me} de Bréhans semble avoir de l’intérêt pour vous, et ses petits-enfants...

Un sourire plein d'amertume entrouvrit les lèvres d'Ève.

– J'ignore quelle sorte d'intérêt me porte M^{me} de Bréhans. D'après elle, je suis sans fortune et c'est elle qui subvient à mes besoins. Elle m'oblige à apprendre la danse qui, dit-elle, doit être plus tard mon gagne-pain. Je ne pense pas que ce fût dans les idées de ma mère. Quant à mon père, c'était un artiste, un peintre de grand talent, mort à trente-deux ans. M^{me} de Bréhans prétend que je lui ressemble et qu'il serait enchanté, s'il vivait, de me voir adopter cette profession de danseuse.

– Vous pourriez devenir célèbre, comme elle.

Elle eut un mouvement d'épaules, pour marquer son indifférence.

– Je ne le pense pas, ni ne le désire. La danse ne m'intéresse guère, mais bien plutôt la musique.

Elle se leva, secoua d'une main distraite la simple robe bleu pâle dont elle était vêtue ce matin-là.

– Au revoir, mon cousin Hoël. Vous verra-t-on cet après-midi ?

– Je le pense.

– Alors, à bientôt.

Elle fit quelques pas, puis s'arrêta. Une hésitation passa sur sa physionomie.

– ... Vous ne craignez pas que votre grand-mère s'aperçoive de... de ce que vous faites et que cela lui cause de la peine ?

Hoël eut un petit frémissement de malaise.

– Je ne crois pas qu'elle s'en aperçoive. J'ignore d'ailleurs pourquoi elle en veut à M^{me} de Bréhans.

Il vit encore une hésitation inquiète dans le regard d'Ève. Pendant un moment elle se tut. Puis elle dit à mi-voix :

– Il faudrait prendre garde... Daria Volonef a dû faire beaucoup de mal dans sa vie... Et maintenant encore...

La phrase resta en suspens. Ève adressa à Hoël un petit sourire triste et s'en alla vers la grille. Il

la regarda s'éloigner dans le jardin, disparaître derrière les bosquets, forme légère, petit elfe dont les yeux renfermaient un pur mystère.

VII

Yolande laissait glisser des doigts distraits sur les touches jaunes du vieux piano que l'accordeur déclarait presque inutilisable maintenant. Mais il ne fallait pas songer à le remplacer, ni même à le faire réparer. Pas davantage, M^{me} de Penandour n'autorisait l'achat de musique et Yolande en était réduite à un cahier renfermant quelques sonates d'Haydn et de Mozart et à des morceaux à la mode au temps de sa mère ou de ses grand-mères.

Elle aimait passionnément la musique. Quelques leçons prises au couvent lui en avaient enseigné les premiers principes, mais maintenant elle n'avait plus de guide et ne pouvait espérer que M^{me} de Penandour revînt sur sa résolution de ne plus rien distraire de ses revenus pour l'instruction de sa petite-fille. La somme réservée aux études d'Hoël était, disait-elle, la seule dont

elle pût disposer.

Quelle que fût son affection pour son frère, Yolande en ressentait parfois une certaine amertume. Pourquoi lui, et pas elle, qui avait tout autant le désir de s'instruire ? Ainsi, dans l'âme ardente de Yolande s'insinuait un germe de jalousie.

Elle ferma tout à coup brusquement le couvercle et se leva. Le salon, où flottait une odeur de renfermé, était plongé dans une pénombre due aux volets intérieurs demi-clos. Yolande murmura :

– C'est un vrai tombeau, cette maison !

Elle s'approcha d'une fenêtre, écarta un volet. Il n'y avait pas de rideaux aux vitres, M^{me} de Penandour jugeant cette dépense inutile puisque les rares personnes qui la venaient voir étaient reçues dans la salle. Les deux fenêtres donnaient sur la cour pavée. Yolande vit son frère qui s'avançait vers le mur garni de camélias. Il en tenait deux à la main, qu'il tâchait de dissimuler, des rouges, de ceux qui fleurissaient dans la cour de devant. À l'aide d'un canif, il en coupa

rapidement deux roses, puis il s'éloigna vers le jardin.

Yolande demeurait fort intriguée. Qu'allait-il faire de ces fleurs ? Et pourquoi semblait-il se cacher pour les cueillir ?

Elle sortit du salon, hésita un moment, puis se glissa hors du corridor par la porte entrouverte sur la cour.

Hoël avait disparu dans le jardin. Yolande s'y engagea à son tour. Elle atteignit le quinconce de marronniers, contourna la fontaine. La belle grille apparut et, derrière elle, le jardin qu'elle avait admiré plus d'une fois, en le peuplant, par l'imagination, de fées merveilleuses. Sur un degré du pavillon de marbre était assise une fillette aux longues nattes blondes, vêtue de rose. Près d'elle, Hoël se tenait debout et lui tendait les deux camélias rouges. Elle les prit, les piqua dans ses cheveux, de chaque côté du visage. Puis elle tendit la main vers les camélias roses que tenait encore Hoël. Au mouvement de ses lèvres, Yolande comprit qu'il parlait. La fillette se mit à rire et Yolande entendit ces mots jetés avec un

accent de câlinerie impérieuse.

– Je ne veux pas que vous les donniez à Ève !
Je les veux pour moi.

Hoël eut une visible hésitation, puis offrit les fleurs à la blonde enfant, qui s'en saisit vivement. Il s'assit alors près d'elle et elle posa la tête sur son épaule. À ce moment, de l'intérieur du pavillon, s'éleva le chant d'un violoncelle. Yolande tendit l'oreille. Les sons purs et légers vibraient dans le silence du jardin ensoleillé. Yolande frémissait de plaisir. Elle oubliait presque son étrange découverte, ce mystère des rapports d'Hoël avec cette petite étrangère.

De ses doigts légers, la fillette effeuillait les camélias roses. Elle en éparpilla les pétales autour d'elle et se mit à rire de nouveau, en murmurant quelques mots que ne comprit pas Yolande.

Le violoncelle avait cessé. Au seuil du pavillon parut le jeune homme que Yolande avait vu avec M^{me} de Bréhans, et que celle-ci avait appelé Youri. Craignant d'être aperçue, elle se recula, rentra dans l'ombre des marronniers. Puis

elle reprit lentement le chemin du logis.

Elle se sentait bouleversée par ce qu'elle venait de voir. Comment Hoël avait-il fait la connaissance des habitants de la villa ? Comment osait-il avoir des relations avec eux, en se cachant ainsi ? Que signifiait donc tout cela ?

Elle revoyait le visage singulier de son frère, si différent de ce qu'il était à l'ordinaire, et cette petite figure blanche entre ses longues nattes, si captivante. Et cette autre figure, longue et claire entre les cheveux blonds, celle de ce jeune homme qui, sans doute, venait de faire chanter ce merveilleux violoncelle...

« Si grand-mère savait ! » pensa-t-elle.

Un jour, alors qu'elle était toute petite fille, elle avait demandé à la tante Jeanne :

– À qui est la belle maison ?

Et la tante avait répondu :

– Cela ne te regarde pas. Surtout, ne parle jamais de cette maison à ta grand-mère.

Plus tard, Yolande avait appris par son frère ce que celui-ci savait sur les propriétaires

d'autrefois. Maintenant, la villa devait être à M^{me} de Bréhans. Elle était la cousine des Penandour par son mariage. Mais la consigne du silence restait aussi rigoureuse à l'égard de M^{me} de Penandour.

« Alors, qu'est-ce qu'elle dirait, grand-mère, si elle savait que Hoël fréquente ces gens-là ? » pensait Yolande.

Mais, au fond de son âme, s'élevait une secrète envie. Elle venait d'entrevoir un coin de vie brillante qui faisait paraître plus grise son existence.

Elle éprouvait aussi une certaine perplexité. Devait-elle taire sa découverte ? D'une part, elle éprouvait quelque gêne à dénoncer ainsi son frère. Mais elle sentait confusément qu'Hoël courait là un danger.

Quand elle entra dans le manoir, M^{lle} Jeanne apparut sur le seuil de la salle.

– Dis donc, petite, tu iras avec Joséphine cet après-midi au bourg et tu demanderas à l'oncle Efflam de me prêter son livre sur la Chouannerie.

L'oncle Efflam ! C'était à lui qu'elle allait se confier. Il serait juge de l'opportunité de prévenir M^{me} de Penandour.

M. de Gisquel était assis près d'une fenêtre de la salle à manger, fumant sa pipe, quand Yolande arriva cet après-midi-là. Elle fit la commission dont l'avait chargée sa tante, puis aborda le sujet qui la tourmentait

– Oncle Efflam, il faut que je vous parle... que je vous apprenne... C'est au sujet d'Hoël.

– Quoi donc ? Qu'est-ce qu'il a fait, ton frère ? demanda placidement M. de Gisquel.

– Eh bien ! il... Cela m'ennuie de vous dire cela, mais je crois que je le dois...

Quelque inquiétude parut s'éveiller chez M. de Gisquel. Il retira la pipe de sa bouche en disant avec impatience :

– Parle, alors ! Qu'est-ce que c'est ?

– Il a des relations avec les habitants de la villa des Serpents.

M. de Gisquel sauta presque sur sa chaise.

– Tu dis ?... des relations avec ?... Comment sais-tu ?...

Il semblait bouleversé. Très émue de l'effet produit par sa révélation. Yolande raconta ce qu'elle avait surpris. L'oncle Efflam l'écoutait, le front appuyé contre sa main. Il murmura, quand elle se tut :

– Lui aussi !... Lui aussi !...

Relevant la tête, il dit d'une voix qui tremblait un peu :

– Tu as bien fait de me prévenir. Hoël court là un grand danger. Je suis obligé d'en parler à ta grand-mère, quoiqu'il m'en coûte, car il faut couper court aux manœuvres de cette créature d'enfer.

Ces mots furent prononcés sur le ton du plus violent mépris.

– ... Va, mon enfant, retourne chez toi. J'irai demain matin à Lesvélec. Préviens-en ta grand-mère, au cas où elle aurait l'intention de sortir.

VIII

Quand M. de Gisquel entra dans la salle du manoir, M^{me} de Penandour, assise près d'une fenêtre, raccommodait un vêtement d'Hoël. Elle lui dit son bref bonjour habituel en lui tendant la main, et il s'assit en face d'elle, un peu pesamment.

– Je suis désolé, Haude, de venir vous troubler par... une révélation qui va vous peiner.

– Quoi donc ?

Posant ses mains maigres, aux veines saillantes, sur l'ouvrage abandonné, elle regardait son cousin avec anxiété.

– C'est... c'est Hoël. Il paraît qu'il voit ces... créatures d'à côté...

M^{me} de Penandour eut un haut-le-corps. Son visage parut se décomposer.

– Il voit ces... cette...

Les mots avaient peine à franchir ses lèvres décolorées.

– Oui. C’est Yolande qui a vu...

Il répéta ce que lui avait dit sa petite-nièce. M^{me} de Penandour l’écoutait en fermant à demi les yeux. Elle était si pâle qu’il la crut prête à se trouver mal.

– Haude !

Elle souleva ses paupières et il rencontra son regard brûlant de cette insondable souffrance qu’il y avait vue autrefois, près du lit où Jacob de Penandour était étendu, la tempe trouée.

– Efflam, il faut sauver l’enfant. Ce démon... Elle veut se venger de moi. Après mon mari, mon fils... et maintenant Hoël. Il faut l’éloigner d’ici, sans tarder !

Elle reprenait son sang-froid, cette décision qu’il lui avait toujours connue, depuis que, toute jeune femme, elle était venue habiter le manoir de Lesvélec. Cette femme au cœur passionné sous des dehors froids ne connaissait pas les demi-mesures, ni les atermoiements. Elle l’avait

bien prouvé autrefois en jetant la plus mortelle injure à la face de celle qui lui prenait son mari.

– J’y ai réfléchi, dit M. de Gisquel. Il faudrait l’envoyer à Quimper, au collège des Pères. Ma sœur le ferait sortir les jours de congé.

– Mais nous entrons en période de vacances.

– Elle pourrait le garder chez elle pendant ce temps. Pour mieux le surveiller, je l’accompagnerais et resterais jusqu’à la rentrée chez Armelle.

C’était là une offre méritoire, car bien qu’ils ne manquassent pas d’affection l’un pour l’autre, le frère et la sœur ne s’entendaient pas toujours parfaitement.

– Je ne vois pas d’autre solution, en effet. Il faudra faire des recommandations spéciales au Père recteur, pour que sa correspondance soit particulièrement surveillée.

– Oui. Et, maintenant, il s’agit de lui apprendre cette décision. Mais pour la motiver, que lui dirons-nous ?

– Point n’est besoin de motif, dit sèchement

M^{me} de Penandour.

– Hum !... ma chère Haude, songez qu’il a quinze ans, qu’il est sérieux, au fond... Et je me demande s’il ne faudrait pas mieux lui apprendre quelque chose de la vérité ?

Une soudaine rougeur monta aux joues pâles et les yeux s’animent sous l’afflux d’une protestation indignée.

– Lui apprendre que... comment son grand-père est mort ! Ah ! cela, jamais !

– Non, non... mais lui révéler ce qu’est au fond cette femme, le malheur qu’elle a répandu sous ses pas, chez nous et chez d’autres. La défiance, l’horreur doivent être, à mon avis, les plus sûrs moyens pour le détacher des filets qu’elle semble avoir déjà commencé de tisser autour de lui.

M^{me} de Penandour porta la main à sa tête, en un geste de lassitude.

– Oui, peut-être.

– Vous souffrez, Haude ?

– Qu’importe ! Le sauver, voilà ce qu’il faut, à tout prix !

– Désirez-vous que je lui parle, pour vous épargner ce surcroît d'émotion ?

– Je vous en serais reconnaissante. Parler d'« elle », encore, alors que, depuis tant d'années, j'avais couvert de silence le souvenir maudit...

Sa voix s'étranglait un peu. Elle avait une physionomie si altérée que, de nouveau, M. de Gisquel s'en inquiéta.

– Laissez cet ouvrage, Haude, allez vous reposer jusqu'au déjeuner.

– Me reposer ? Oh ! non ! Il faut que je travaille, au contraire. D'ailleurs, Hoël aura besoin de ce vêtement pour l'emporter.

M. de Gisquel se leva, en jetant sur elle un regard perplexe. Il se demandait si le départ de son petit-fils lui causait une peine réelle. Pourtant, cet enfant ressemblait à ce charmant Job, qu'elle avait si profondément aimé. Néanmoins, elle n'avait jamais témoigné à Hoël que le sec dévouement commandé par le devoir.

– Où le trouverai-je, ce petit ? demanda M. de Gisquel en se levant.

– Probablement dans la cour, ou dans le jardin.

– Eh bien ! à tout à l’heure. Je viendrai vous apprendre le résultat de notre entretien.

Il sortit de la maison et vit, d’un coup d’œil, que la cour était déserte. S’arrêtant un moment, il alluma sa pipe. La mission dont il s’était chargé ne lui était pas agréable, mais il ne reculait jamais lorsqu’il s’agissait de rendre un service à cette parente si durement frappée qui lui accordait une confiance dont elle ne se montrait pas prodigue.

Le ciel était couvert de nuages annonçant l’orage. Une fatigante lourdeur appesantissait l’atmosphère. M. de Gisquel marchait lentement sous le couvert des arbres aux feuilles immobiles. Il arriva ainsi au quinconce et vit Hoël assis sur le banc de pierre.

Le jeune garçon se trouvait face à la grille. Il tenait un livre entre ses doigts, mais ne lisait pas. Son regard s’attachait sur le jardin voisin, sur le pavillon garni de roses.

En entendant un pas, il se détourna et se leva brusquement.

– Vous, mon oncle !

– Oui, j’ai à te parler... Asseyons-nous, mon enfant.

À la première surprise se substituait maintenant une inquiétude dans le regard d’Hoël. Il prit place près de son oncle et attendit que celui-ci parlât, en tourmentant nerveusement son livre.

M. de Gisquel tira une bouffée de sa pipe et commença :

– Je viens te parler au nom de ta grand-mère. Elle a su que tu voyais ces gens-là...

Il étendit le bras vers le jardin.

Le visage d’Hoël s’empourpra. Comme il restait silencieux, M. de Gisquel reprit :

– C’est très mal de ta part, Hoël ; du moment où tu savais que les rapports avaient été rompus entre eux et ta famille, tu ne devais pas...

Hoël se tourna vers son oncle et sa voix s’éleva, protestant ardemment :

– Rompus pour quoi ? Pour peu de chose,

paraît-il. Ces gens-là, comme vous dites, sont alliés à notre famille...

– Pour peu de chose ? C’est elle qui te l’a dit, cette ballerine maudite ? Peu de chose, en effet, pour elle, que de prendre Job de Penandour à sa femme ! Peu de chose que d’être cause de la mort de ta mère, quand cette pauvre Anne, prête à te donner le jour, apprit que ton père était tombé dans les pièges de cette Daria ! Et ils n’ont pas été les seuls, ces malheureux !

Hoël, maintenant, était tout pâle. La stupéfaction, une sorte d’épouvante se discernaient sur sa physionomie.

– C’est une émanation de l’enfer ! poursuivait avec force M. de Gisquel. Il faut la fuir comme tu fuirais Satan lui-même, entends-tu ?

– Oui, dit sourdement Hoël.

– Mais comme elle chercherait encore à t’attirer, par haine contre ta grand-mère qui l’a autrefois traitée comme elle le méritait, tu devras quitter momentanément Lesvélec. Ta tante Armelle te recevra à Quimper pendant les

vacances et tu entreras ensuite chez les Pères.

Hoël ne répondit pas d'abord. Il baissait la tête et semblait réfléchir. Il dit enfin :

– « Ils » doivent partir dans un mois. Je pourrais revenir alors.

– Je pense, mon cher enfant, qu'il vaudrait mieux, pendant quelque temps, que tu n'aies pas l'occasion de venir rêver devant ceci...

Il désignait le jardin.

– ... Puis il était question, tu le sais, de te mettre l'année prochaine chez les Pères où les études supérieures sont plus poussées que dans notre petit collège. Ce sera donc simplement devancer l'accomplissement de cette décision.

– C'est vrai, dit Hoël, de la même voix sourde.

– J'enverrai aujourd'hui une dépêche à ma sœur. Nous pourrions partir après-demain... Mais d'ici-là, Hoël, tu me promets de ne chercher à voir personne... de là ?

Le jeune garçon frémit et ses joues se colorèrent de nouveau.

– Oh ! non, pas maintenant !... Non, mon oncle, ne craignez rien !

Il y avait une résolution presque farouche sur cette physionomie juvénile, et il s’y mêlait tant d’angoisse que l’oncle Efflam, vivement ému, songea :

« Cet enfant-là a déjà un peu le cœur d’un homme. Il était temps de venir à son secours. »

Au départ d’Hoël, le surlendemain, M^{me} de Penandour mit sur le front qui s’inclinait vers elle un froid baiser.

– Accomplis tout ton devoir et souviens-toi, dit-elle seulement, d’une voix qui restait ferme.

Elle demeura debout près de la fenêtre de la salle, tandis qu’il s’éloignait avec Yolande qui l’accompagnait jusqu’à la demeure de M. de Gisquel. Quand il fut hors de la cour, elle s’assit, prit sa tête entre ses mains et resta ainsi longtemps, comme un être anéanti.

IX

Yolande entra dans la vieille maison dont lui ouvrait la porte Joséphine, la servante morose et dévouée. Elle monta l'escalier de granit poli par les pas de générations de Penandour. Sur le grand palier assombri par le crépuscule d'automne se tenait M^{lle} Jeanne, tout éplorée, qui lui jeta ses bras autour du cou.

– Oh ! ma chère petite !... Cette pauvre mère ! Un si brusque dénouement !

– Mais était-elle plus mal ces jours derniers, tante Jeanne ?

– Non pas ! Cependant ton frère lui trouvait plus mauvaise mine et aurait voulu qu'elle vît le docteur Le Bras. Elle s'y est refusée en disant que sa vie était finie et que tous les médecins du monde n'y pourraient rien.

– Alors, vous l'avez trouvée morte ?

– Elle respirait encore et a même pu prononcer quelques mots, quand M. le recteur est venu. Elle a parlé de grand-père, en s’adressant à Hoël... Tu viens la voir, ma petite fille ? Ton frère est près d’elle.

Yolande la suivit dans la grande chambre austère. Les cierges allumés près du lit projetaient leur funèbre lueur sur la forme étendue, couverte du drap fin autrefois brodé par Haude de Rosnoan pour son lit nuptial. Les mains jointes, ces belles et longues mains si amaigries, serraient un crucifix d’ivoire jadis offert par Job de Penandour à sa fiancée. Des fleurs d’automne étaient déposées autour. Sous la vacillante lumière, le visage immobile conservait jusque dans la mort qui détendait ses traits, les rajeunissait, une sorte de gravité sévère, comme si toute la souffrance concentrée dans l’âme pendant tant d’années y avait inscrit une empreinte indélébile.

Quelqu’un, assis près du lit, se leva – un jeune homme mince et brun, aux noirs cheveux un peu bouclés, au teint mat légèrement doré. Il tendit les

bras et Yolande s'y jeta.

– Hoël !

– Oui, c'est fini, dit-il.

Il laissa retomber ses bras et ajouta, la voix un peu changée :

– Ce fut très soudain...

– Tante Jeanne m'a dit... Elle a eu le temps de se reconnaître ?

Il inclina affirmativement la tête. Yolande s'approcha, baisa le front glacé. Puis elle s'agenouilla sur le vieux prie-Dieu recouvert de tapisserie fanée qui avait été celui de la morte. Hoël avait repris son siège près du lit. Ils étaient là tous deux, le frère et la sœur, près de cette aïeule dont le rigide dévouement ne leur avait jamais fait défaut, dont la froide sévérité avait pesé sur leur enfance, sur leur adolescence. Ils avaient souffert de ne jamais trouver chez elle la douceur d'une affection maternelle ; mais cette affection, cachée sous une gangue aussi dure que le granit de leur pays, tous deux avaient senti son existence, à certains moments de leur vie. Un soir

où Yolande, atteinte d'une fluxion de poitrine, était en danger de mort, elle avait vu se poser sur elle ce regard plein d'angoisse...

Ce jour où Hoël, enfant téméraire, tombé d'un haut roc dans la mer, avait été rapporté inanimé par des pêcheurs dont le bateau se trouvait proche de là, le visage de sa grand-mère lui était apparu blême, comme décomposé, quand il avait ouvert les yeux.

Oui, elle les aimait sans doute à sa manière. Et chez eux, ce respect mêlé de crainte qu'elle leur inspirait n'excluait pas un attachement familial dont ils sentaient mieux l'influence maintenant.

Sa santé se trouvait minée depuis plusieurs années. Elle ne se plaignait jamais, consentait difficilement à se soigner. Jusqu'au moment où Hoël, ayant achevé ses études, était revenu définitivement à Lesvélec, elle avait continué de diriger, avec l'aide d'un fermier, leur petite exploitation. Alors, elle l'avait remise entre ses mains. Deux ans auparavant, son frère, le comte de Rosnoan, était mort en léguant ses biens à Hoël, son filleul. On le croyait à demi pauvre, car

il vivait chichement dans son château délabré de Trégaz, et grande fut la surprise en découvrant dans un secrétaire une soixantaine de mille francs en bonnes valeurs et en or.

Hoël avait opéré quelques améliorations, introduit quelques commodités à Lesvélec. Mais M^{me} de Penandour n'avait jamais paru y trouver aucun agrément. Elle répondait, lorsque le jeune homme lui demandait son avis :

– Fais ce que tu veux, mon enfant. Ce logis t'appartient. Moi, rien ne m'importe plus depuis longtemps.

Quant à Yolande, elle avait réalisé son rêve. Pendant les vacances qu'avait passées naguère son frère à Quimper, sous la surveillance de l'oncle Efflam, la sœur de celui-ci, M^{me} de Coutry, avait eu la fantaisie de connaître la grande fillette dont M. de Gisquel était le parrain. Il alla la chercher et la lui amena. Trouvant qu'elle ressemblait à sa fille unique, morte à cet âge, elle se prit d'une grande sympathie pour cette jeune parente. M^{me} Armelle de Coutry était une femme excellente, mais de caractère

irascible, qui menait de main de maître sa bonne pâte molle de mari. Or, Yolande et elle – quoique la jeune personne eût un caractère assez décidé – s’entendirent aussitôt parfaitement. Un goût commun les rapprochait : celui de la musique. La tante Armelle était excellente pianiste. Reconnaissant chez Yolande de grandes dispositions, elle voulut lui donner des leçons. M^{me} de Penandour ne s’y opposant pas, la jeune fille, depuis huit ans, passait une grande partie de l’année chez les Coutry. Ceux-ci vivaient dans une certaine aisance, entretenaient des relations avec les meilleures familles de la ville. Yolande allait un peu dans le monde, complétait son instruction négligée par mesure d’économie et, depuis peu, recevait les leçons d’un fort bon musicien, organiste de la cathédrale.

Elle se plaisait à Quimper où sa nature vive et gaie trouvait plus d’éléments de distraction, mais elle revenait toujours avec plaisir, pour un peu de temps, au vieux manoir où elle retrouvait la bonne tante Jeanne et Hoël, toujours affectueux à sa manière réservée.

Mais cette fois, son retour avait bien eu une circonstance funèbre. Avec son frère, le lendemain, elle conduisit M^{me} de Penandour à la vieille église, au caveau du cimetière voisin où l'avaient précédée son mari et son fils. Tous deux firent ensuite les honneurs du déjeuner aux parents, aux amis de la famille venus d'un peu loin. Puis ceux-ci repartirent, M. de Gisquel regagna son logis et le manoir retrouva son silence.

M^{lle} Jeanne se mit aussitôt à ranger, aidée par Yolande et la servante. Hoël demeura seul dans la salle. Il se tenait debout en face de la fenêtre et regardait le vieux fauteuil de sa grand-mère, la table où elle posait son ouvrage, où elle faisait les comptes de la ferme ou de la maison. Il la revoyait avec sa robe de serge noire un peu verdie, sa coiffure de tulle garnie d'un ruban noir fané. Oui, sa vie avait été austère, sans joie. Mais pourquoi s'était-elle privée de la douceur des affections familiales ? Ses souffrances d'épouse avaient-elles tari en elle la source des tendresses maternelles ?

Comme il fallait qu'elles eussent été poignantes, meurtrières, pour avoir marqué si cruellement l'âme de cette femme !

« Grand-père... Prie pour lui... Souviens-toi... »

Telles avaient été ses dernières paroles, à peine perceptibles, tandis que son petit-fils se penchait tout près de ses lèvres pour les recueillir.

C'était donc à lui encore, son mari, qu'allait sa pensée au seuil de l'éternité. Lui par qui elle avait souffert, à qui, sans doute, elle avait pardonné.

« Prie pour lui. » Pourquoi, pour lui seulement ? Pourquoi pas aussi pour son fils Bertrand, le père d'Hoël ?

Le jeune homme songea pour la première fois qu'il ignorait comment était mort son grand-père. M. de Gisquel lui avait dit que son père, le lieutenant de vaisseau, avait péri au cours d'une croisière en mer de Chine. Atteint de la fièvre jaune, il avait été assisté à ses derniers moments par l'aumônier. Mais de Job de Penandour, pas un mot. Était-il mort en mer, lui aussi, ou bien

ici ?

« Il faudra que je demande cela à l'oncle Efflam », pensa-t-il.

Quittant la salle, il se rendit dans la bibliothèque. Cette pièce donnait sur la cour pavée. Avec ses trois hautes fenêtres, elle était moins sombre que les autres ; les Penandour, généralement amateurs de belles-lettres, y avaient réuni une collection des meilleurs auteurs de tous les temps, auxquels Hoël avait joint ses propres acquisitions. Il en avait fait son cabinet de travail, son lieu de prédilection. Sur la massive table de chêne se trouvaient les manuscrits de ses ouvrages. Car il se révélait écrivain original et fin. Au collège de Quimper, où ses professeurs l'avaient encouragé dans cette voie, il avait eu comme condisciple Yves Baranquin, dont un oncle, habitant Paris, était rédacteur en chef d'une revue appréciée. Les deux jeunes gens s'étaient liés d'amitié, et Yves avait pressé Hoël d'envoyer un de ses essais à Edmond Baranquin. Celui-ci répondit par des éloges mêlés de quelques critiques et inséra ledit essai. D'autres

suivirent. Hoël venait de terminer un roman où il avait mis toute sa ferveur poétique, avec une délicate figure de femme, dans le cadre de sa chère Bretagne dont il savait évoquer si parfaitement les multiples aspects, le charme parfois mystérieux. M. Baranquin devait le publier et promettait de trouver un éditeur qui le prendrait aussitôt. Mais il conseillait à Hoël de venir passer quelques mois à Paris, afin de faire quelques connaissances dans le monde des lettres et de fréquenter les musées, les bibliothèques où il pourrait trouver d'utiles idées pour des œuvres futures.

« Car vous avez un véritable tempérament d'écrivain, ajoutait-il. Vos œuvres ont de la vie, de la couleur, et sont essentiellement originales. Je crois pouvoir vous promettre un bel avenir littéraire. »

Cette lettre, arrivée la veille de la mort de sa grand-mère, il la relisait en ce moment. Après tout, pourquoi pas ? Ses moyens lui permettaient ce court séjour, d'autant mieux qu'il toucherait une somme de la revue. Oui, Baranquin avait

raison, il ne serait pas mauvais qu'il connût Paris, avec ses ressources intellectuelles, qu'il sortît un peu de sa province, si aimée qu'elle fût.

X

Dans la matinée du lendemain, Hoël se rendit au bourg de Sarzeau pour voir son oncle. M. de Gisquel, tout en fumant sa pipe, revoyait les comptes de son fermier. Il repoussa le cahier ouvert devant lui et tendit une main cordiale à son neveu.

– Bonjour, mon cher garçon... Envoie promener Minouche et prends ce fauteuil.

La belle chatte tigrée étendue sur le coussin de reps fané leva un peu la tête, entrouvrit les paupières pour regarder l'arrivant et les referma aussitôt.

– Laissons Minouche tranquille. Je me contenterai de cette chaise.

M. de Gisquel enveloppa d'un regard satisfait le jeune homme assis en face de lui.

Quel charmant garçon, ce Hoël ! Fin, racé...

une physionomie pleine de charme, tout en restant virile... Peut-être un peu trop de rêve dans ces yeux d'un vert changeant. Les yeux de son grand-père et de son père. Mais ceux-ci n'avaient pas cet air de volonté qu'Hoël tenait sans doute de son aïeule.

– Je suis venu pour aller prier sur la tombe de grand-mère. Yolande doit venir tout à l'heure me rejoindre. Mais j'ai voulu auparavant vous parler d'un projet que j'ai dans l'esprit.

– Quoi donc, cher enfant ?

– Je compte passer quelques mois à Paris.

– Ah ! bah ! Cette idée t'est venue tout d'un coup ?

– Non, j'y songeais déjà un peu auparavant. Mais voici cette lettre...

M. de Gisquel la parcourut et murmura :

– Bon, je comprends... Oui, en effet...

Il posa la lettre sur la table et remit un instant la pipe entre ses lèvres. Un pli s'était formé sur son front.

– ... Évidemment, il est difficile que tu n'acceptes pas, si tu dois continuer dans cette voie.

– Je n'ai pas du tout l'intention de l'abandonner, bien au contraire !

M. de Gisquel laissa passer un temps de silence, avant de demander :

– Avais-tu fait allusion à la possibilité d'un séjour là-bas, devant ta grand-mère ?

– Oui, un jour. Elle m'a regardé avec un air épouvanté. « Toi, aller à Paris ?... à Paris. » Ses mains tremblaient, elle n'a pu continuer. J'ai dit aussitôt : « C'est un projet en l'air, grand-mère. » Elle a détourné les yeux et n'a plus dit mot.

M. de Gisquel semblait lui aussi tout à coup frappé de mutisme. Il fumait à grosses bouffées, tout en regardant Hoël sous ses paupières mi-closes.

– Mon grand-père est-il mort en mer comme mon père, oncle Efflam ?

Le vieillard sursauta un peu à cette brusque interrogation.

– Non. Il est mort... à Paris.

– Ah ! Ce serait donc pour cela que grand-mère ?...

– Sans doute... Une idée, tu sais... Une rancune contre cette ville...

– De quoi est-il mort ?

La fumée devait étouffer M. de Gisquef car il se mit à tousser très fort.

– Je ne sais trop... je ne me souviens pas... dit-il entre deux quintes.

Hoël le regarda avec surprise.

– Vous ne vous souvenez pas de quoi est mort votre cousin ?

– C'est un peu lointain...

La toux reprenait.

– ... Une congestion, je crois.

– Une congestion pulmonaire ?

– Non... cérébrale plutôt.

Hoël se tut un moment. Il y avait une expression de perplexité dans le regard qu'il

attachait sur son oncle.

– Il habitait Paris à ce moment-là ?

– Oui, il était au ministère de la Marine.

– Grand-mère se trouvait avec lui ?

– Naturellement.

– Jamais rien n’a pu me faire soupçonner qu’elle eût mis les pieds à Paris !

– C’est toujours pour la même raison : la rancune... le souvenir de... de ce qu’elle a souffert...

– C’est là qu’il a connu...

Le nom maudit ne passa pas entre les lèvres d’Hoël, tout à coup frémissantes.

M. de Gisquel inclina affirmativement la tête. Il se remit à fumer de plus belle, tout en glissant vers son neveu un coup d’œil soucieux.

Mais Hoël ne fit plus de question. Il se leva, alla jeter par la fenêtre un regard sur la place où se tenait, ce matin, le marché, puis revint à son oncle.

– Je ne puis guère me dispenser de ce séjour,

oncle Efflam. Mais je retrouverai ensuite avec joie mon vieux Lesvélec.

– Je le souhaite, mon cher enfant... Et Yolande, retournera-t-elle à Quimper ?

– Probablement. Nous n'en avons pas encore parlé.

M. de Gisquel s'enfonça dans son fauteuil, réfléchissant visiblement.

– Pourquoi ne l'emmènerais-tu pas ? dit-il enfin. Vous pourriez louer un pied-à-terre et elle s'occuperait de votre petit ménage. Cette combinaison me semble bien préférable à un séjour à l'hôtel, au point de vue agrément et économie.

– Mais en effet ! Vous avez une excellente idée, mon oncle. Yolande ne demandera pas mieux, je m'en doute !

– Elle sera enchantée, naturellement !

Avec sa nature active, son intelligence, elle pourra te rendre bien des services. Et ainsi, tu ne te trouveras pas isolé dans un milieu inconnu.

– Une bonne idée vraiment ! répéta Hoël.

Maintenant, je vous quitte, oncle Efflam. Yolande est au presbytère et m'a donné rendez-vous à l'église. À bientôt ?

– Je passerai chez vous ces jours-ci. J'ai quelques papiers de ta pauvre grand-mère, du temps où elle me chargeait de sa correspondance d'affaires. Je te porterai cela.

Un quart d'heure plus tard, le frère et la sœur, ayant prié un moment devant la sépulture des Penandour, reprenaient le chemin de leur logis. Ils restèrent d'abord silencieux, tous deux pensant à l'aïeule pour laquelle ils venaient de demander l'éternel repos en Dieu. Le ciel se chargeait de nuages, un peu de brume tombait, accentuant la tristesse des champs dépouillés, la mélancolie des bois touchés par l'automne. Puis Hoël parla ; il dit son projet de séjour à Paris et l'idée suggérée par M. de Gisquel.

Yolande s'écria aussitôt, avec une intonation joyeuse dans la voix :

– Je crois bien que je t'accompagnerai ! Voir Paris, mon rêve ! Nous partirions quand ?

– Au début de novembre, je pense. Tante Jeanne surveillera la ferme et l'oncle Efflam sera là pour y donner un coup d'œil.

– Oui, rien ne nous empêche de demeurer absents quelques mois...

De nouveau, elle resta silencieuse. Elle marchait d'un pas égal et souple. Sa taille dépassait un peu celle de son frère. Elle était un peu forte, mais bien proportionnée. Son allure décidée manquait un peu de grâce et les traits du visage que découvrait le voile de crêpe rejeté en arrière pouvaient paraître trop accentués. Mais le teint avait de la fraîcheur, les yeux noirs beaucoup d'éclat et de vivacité, les lèvres un peu longues mais bien dessinées, montraient, en s'écartant, de fort jolies dents.

– Écoute, Hoël...

Elle s'arrêtait, en posant sa main gantée de noir sur le bras de son frère.

– ... Un jour, peu après avoir hérité du grand-oncle Rosnoan, tu m'as dit que tu me constituerais une dot avec la moitié de cette

somme. Je t'ai répondu que c'était inutile, puisque je n'avais pas l'intention de me marier...

– Folie ! Puisque tu n'as pas la vocation religieuse, tu trouveras bien quelqu'un à ton goût, un jour ou l'autre. Tu n'as que vingt-quatre ans et tu peux attendre avant de te vouer au célibat.

Yolande secoua la tête.

– Je ne tiens pas du tout au mariage. Je resterai près de toi, j'aiderai ta femme à élever vos enfants...

– Ma femme ? dit Hoël.

Son regard rêveur erra sur la campagne humide, sur les lointains brumeux.

– Eh bien ! oui. Tu n'as pas l'intention de laisser finir la race des Penandour, je suppose ?... Mais pour en revenir à notre sujet, voici ce que je voulais te demander : c'est de faire les frais d'un très, très bon professeur de musique. Rien ne pourrait me faire plus de plaisir !... Et d'assister à quelques concerts, avec cela...

– Quel amour de la musique ! dit Hoël avec un léger sourire. Mais ce plaisir-là, je serai très

heureux de te le procurer, ma chère amie. Nous demanderons à M. Baranquin les renseignements nécessaires à ce sujet.

Les yeux d'Yolande brillaient de joie et un « merci » chaleureux vint à ses lèvres.

Ils arrivaient en ce moment à la hauteur de la villa des Serpents. Elle était close depuis huit ans. Mais le gardien tenait toujours logis et jardins dans un état parlait, comme si chaque jour il s'attendait à voir apparaître la belle maîtresse de ces lieux.

En passant là, Hoël détournait toujours son regard. Cette demeure lui rappelait un épisode de son adolescence dont le souvenir le troublait comme un remords. Jamais, depuis ce temps, il n'était retourné au fond du jardin de Lesvélec, près de la vieille fontaine, jamais il n'avait voulu revoir, derrière la grille merveilleuse, le pavillon de marbre rose, le féerique jardin où lui étaient apparues Daria Volonef, la ballerine, et les deux fillettes blondes, Kyra et Ève – Kyra au câlin sourire, papillon, fleur, feu follet ; Ève au pur profil, aux beaux yeux violets, graves et doux, un

peu tristes.

Un matin de novembre, M. de Gisquel accompagna à la plus proche gare ses petits-neveux. La bonne tante Jeanne était demeurée à Lesvélec, tout en pleurs. Sur le quai, le vieillard embrassa tour à tour les jeunes gens. Il s'efforçait de contenir son émotion, mais n'y réussissait pas beaucoup.

Yolande, qui oscillait entre le chagrin et la joie, demanda en serrant la grande main demeurée dans la sienne :

– Pourquoi ne viendriez-vous pas nous voir là-bas, oncle Efflam ? Cela vous rappellerait vos années de jeunesse.

– Hélas ! Il est bien loin, le temps où j'étais, pour quelques mois, l'hôte de mon oncle de Cornouillet ! Quel changement trouverais-je, mes enfants !

– Évidemment, si vous n'y êtes jamais retourné depuis, dit Hoël en souriant.

– Heu... non...

La physionomie de M. de Gisquel parut s'assombrir pendant quelques secondes.

– Eh bien ! il faudra venir constater la différence. Vous êtes bien portant pour votre âge, et nous trouverons à vous loger dans notre petit chez-nous.

– Je ne dis pas non ! Nous verrons...

Le train approchait. Un dernier serrement de main, Yolande et Hoël escaladaient les marches. Il y eut encore quelques affectueux signes d'adieu, et peu après la locomotive s'ébranlait, entraînant deux jeunes vies vers leur destin.

M. de Gisquel demeura un moment immobile. À sa tristesse se mêlait une impression d'angoisse. Il songeait :

« Que dirait Haude de cela ? Je ne crois pas qu'elle ait jamais songé à la possibilité que son petit-fils quitte, même momentanément, ce pays. Pourtant, c'est assez naturel. Alors, pourquoi cette inquiétude ? »

XI

Hoël et Yolande trouvèrent le meilleur accueil chez Edmond Baranquin, homme d'abord un peu froid mais très obligeant et désireux de faire arriver un jeune confrère dont il reconnaissait la valeur. M^{me} Baranquin, aimable quadragénaire empressée, elle aussi, à rendre service, trouva aussitôt à les loger dans le petit appartement d'une amie qui partait pour le Midi. Aussi furent-ils vite installés dans ce logis tranquille, situé dans une calme rue de la rive gauche. Yolande, assistée par une femme de ménage, eut vite fait de se mettre au courant des us et coutumes d'un ménage parisien. Elle put alors s'occuper de ce qui lui tenait tant à cœur et, sur la recommandation de M. Baranquin, alla solliciter les leçons d'un éminent professeur, qui accepta après l'avoir entendue. De son côté, Hoël, dont le roman allait paraître dans la *Revue des Lettres françaises*, prenait des arrangements avec un

éditeur pour qu'il le fît publier aussitôt après en volume. Entretemps, il commençait un autre ouvrage. Le dimanche, il conduisait Yolande à un concert, parfois au Français ou à l'Opéra. Tous deux faisaient aussi connaissance avec les musées et les monuments de Paris. En outre, chaque semaine, M^{me} Baranquin donnait une réception intime où venait volontiers la jeunesse, car elle savait y mettre de l'entrain, avec une agréable simplicité.

Ce fut ainsi que le frère et la sœur firent la connaissance du fils d'un ami défunt de M. Baranquin, originaire lui aussi de Bretagne, Hervé Duguen, jeune peintre auquel semblait promis un bel avenir. Les Baranquin en faisaient un éloge enthousiaste : grand travailleur, esprit sérieux, cœur très loyal. Physiquement, il ne manquait pas d'agrément, avec sa grande taille peut-être un peu trop mince, ses cheveux blonds qui tendaient toujours à s'ébouriffer, sa physionomie gaie, ouverte, intelligente.

– Très sympathique, disait Hoël en parlant de lui.

Yolande approuvait distraitement. Elle n'avait jamais recherché les hommages des jeunes gens rencontrés à Quimper et ne semblait pas s'en soucier davantage maintenant. Toutes ses préoccupations tendaient à profiter le mieux possible de son séjour à Paris pour le plus grand bien de son talent musical.

Hervé Duguen, lui aussi, aimait la musique, et un soir, sur la demande de M^{me} Baranquin, il accompagna au violon Yolande. Tous deux parlèrent ensuite de leurs maîtres favoris. Yolande dit à son frère :

– Il a de l'esprit et du jugement, ce M. Duguen. La conversation est agréable avec lui.

La semaine suivante, M^{me} Baranquin redemanda « son petit concert », auquel se joignit l'un des invités, bon violoncelliste. Dans l'entretien qui suivit, Hervé parla d'un jeune musicien qui devait se faire entendre le dimanche suivant au concert Colonne.

– C'est un Russe, un remarquable artiste, d'après ma sœur qui assistait au concert de dimanche dernier. Il fait ce qu'il veut de son

violoncelle.

– Quel dommage que nous n’ayons pu nous y rendre ! Mais nous irons cette fois, Hoël ?

– Certainement, c’est convenu, sauf imprévu.

– Je compte aussi aller entendre ce phénix, dit Hervé. Il s’appelle Youri Kamine.

Hoël ressentit un petit choc. En sa mémoire apparut l’adolescent blond aux yeux semblables à une eau dormante, à l’allure indolente et féline... Youri, le subtil musicien qui jouait dans le pavillon de marbre rose.

C’était lui, certainement. Hoël se souvenait de ce nom de Kamine, dont Kyra lui avait dit qu’il était celui de son grand-père, le premier mari de M^{me} de Bréhans.

Ainsi, il se trouvait à Paris... Et... les « autres » aussi, peut-être.

Un singulier malaise s’insinuait dans l’âme d’Hoël. Il pensa :

« J’aimerais mieux ne pas le voir. Il m’était si antipathique... »

Mais quelle raison donner à Yolande ? Et d'ailleurs, c'était là un enfantillage de sa part.

Néanmoins, ce malaise reparut quand il prit avec sa sœur le chemin de la salle de concert. Il écouta distraitement le commencement du programme. Mais quand parut Youri, toute son attention fut en éveil. Il le vit s'avancer avec cette grâce féline, comme autrefois, ses pâles cheveux tombant autour du long visage au teint clair. Dans la sveltesse de sa petite taille, il restait semblable à l'adolescent de la villa des Serpents.

Quel artiste ! Quelle magie dans cet archet qui savait rendre les plus fines nuances aussi bien que la fougue, la véhémence de la passion ! Étrange physionomie, aussi. Rien ne bougeait sur ce visage impassible, rien ne semblait vivre dans l'eau claire des yeux.

Pris au charme, Hoël oubliait un instant les souvenirs pénibles. Il joignit ses applaudissements à ceux de toute la salle quand le morceau fut achevé.

Yolande, près de lui, respirait fortement, comme sous le coup d'une émotion violente.

Après avoir applaudi ardemment, elle laissa retomber ses mains jointes sur ses genoux et demeura immobile. Seul, son visage frémissant décelait l'intensité de son émotion. Après le second morceau, une czarda enlevée avec un brio inimitable, elle ne changea pas d'attitude, mais ne parut pas s'intéresser à la suite du concert.

Hervé Duguen se trouvait à la sortie. Lui aussi paraissait fort enthousiaste. Comme il habitait dans le même quartier que les jeunes Penandour, il les accompagna jusqu'à leur porte. Yolande parlait maintenant beaucoup, avec un peu de fièvre. Hervé lui donnait la réplique. Près d'eux, Hoël marchait en silence. Quand ils eurent pris congé du jeune peintre, ils montèrent leurs deux étages, entrèrent dans leur petit salon où Hoël fit aussitôt de la lumière. Yolande se tourna vers lui, avec un air hésitant.

– C'est le petit-fils de M^{me} de Bréhans, que nous avons vu avec elle visitant notre église ?

– Oui, dit-il brièvement.

Elle ne pouvait lui dire qu'elle l'avait aperçu une seconde fois, derrière la grille, dans le jardin

voisin, ce jour où elle avait suivi son frère portant des camélias à la fillette aux longues tresses blondes, et qu'elle s'était enivrée aux sons de ce violoncelle magique.

M. de Gisquel avait demandé qu'on lui écrivît fréquemment. Chaque semaine, Hoël ou Yolande lui envoyaient une sorte de petit journal de leur existence. Il répondait en donnant des nouvelles du pays, de lui-même, et disait que ses chers neveux lui manquaient bien.

« Mais j'irai vous voir, mes enfants, quand les jours seront plus longs. Bien que ma bourse ne soit pas très gonflée, je puis me permettre cette petite folie. Ma santé est bonne et cela me rajeunira. »

Le dimanche qui suivit Noël, Yolande se rendit avec son frère à Saint-Sulpice, où se donnait un concert spirituel. Tandis que se déroulait le programme, Hoël regardait

machinalement les deux personnes assises devant eux : une femme aux cheveux grisonnants, vêtue de noir, proprement mais plutôt pauvrement, et une jeune personne en tailleur gris très simple, dont les cheveux d'un chaud blond doré, coiffés d'une petite toque de velours noir, découvraient une fine nuque très blanche. Quand son regard s'écartait un moment, il revenait bientôt à ces inconnues.

À un moment, la jeune personne tourna un peu la tête vers sa compagne. Il vit un profil délicat, un teint blanc légèrement rosé. Elle prononça quelques mots à mi-voix et détourna de nouveau la tête.

Un peu de curiosité venait à l'esprit d'Hoël. Il fut assez distrait pendant la suite du concert et, celui-ci à peine terminé, il se leva, en voyant les deux étrangères se préparer à partir.

– Pourquoi se presser ? murmura Yolande. Attendons un peu.

Sans paraître l'entendre, il prit rang avec les auditeurs qui se dirigeaient vers la sortie et Yolande le suivit.

Près du bénitier, les deux femmes s'arrêtèrent pour y tremper leurs doigts. Puis la plus jeune se détourna, et Hoël vit deux beaux yeux bleus, graves et purs, dont le souvenir était demeuré en lui.

– Ève !

Elle devait l'avoir reconnu, malgré les années écoulées, il le vit à sa physionomie. D'ailleurs, elle tendit vers lui sa main pour lui donner l'eau bénite. Puis ils sortirent, suivis de la femme aux cheveux gris et bientôt rejoints par Yolande un instant séparée de son frère.

Ève tendit la main au jeune homme qui s'inclinait.

– Hoël !... Vous à Paris !

Il reconnaissait aussi la jolie voix au timbre profond et doux.

– Pour quelques mois seulement... Et vous, Ève, vous êtes...

– Seule avec ma bonne Romaine, dans mon petit chez-moi, dit-elle vivement.

Il parut à Hoël qu'un poids se soulevait de sa

poitrine.

– Chez vous ? Ah ! tant mieux !... Yolande, je te présente notre cousine Ève Berly, la petite-fille de notre grand-oncle Amaury... Ève, ma sœur Yolande.

Tout à coup, il songeait que Yolande n'avait jamais entendu parler de cette cousine. De fait, M^{lle} de Penandour n'y comprenait rien. Elle n'avait vu qu'Youri et Kyra, le jour où elle avait aperçu son frère près du pavillon.

– Je t'expliquerai... murmura Hoël.

Les deux jeunes filles se serraient la main. Ève demanda :

– Vous habitez ce quartier ?... Moi aussi. J'ai un petit logement tout près d'ici, et je donne des leçons de piano et de violoncelle.

– Vous n'avez pas continué la danse ?

Sous la lumière du réverbère qui les éclairait, Hoël vit se durcir un peu son visage.

– Oh ! non ! J'ai refusé quand « elle » a prétendu m'obliger à entrer au théâtre.

Sa bouche frémit un peu.

– ... J'ai eu des jours difficiles, mais enfin elle a cédé... Je les ai quittés...

Une note de délivrance vibrait dans sa voix.

Puis elle sourit un peu, en ajoutant :

– Viendrez-vous voir ma petite installation, mes cousins ?

– Oh ! certes ! dit spontanément Yolande. N'est-ce pas, Hoël ?

– Certes ! répéta-t-il. Donnez-nous votre adresse, Ève. Et vous viendrez aussi nous rendre visite.

Il y avait dans son accent une intonation joyeuse, chaleureuse même.

Ils échangèrent leurs adresses et se séparèrent avec un amical « au revoir ». Pendant quelques instants, le frère et la sœur cheminèrent en silence. Puis Hoël dit avec un certain embarras :

– Tu dois te demander comment j'ai connu cette cousine ? Il faut que je t'avoue une faute d'autrefois... Ce fut à la villa des Serpents...

– Je sais ! interrompit Yolande. N'avoue rien, Hoël. Je sais que pendant un peu de temps tu as été attiré là par... cette M^{me} de Bréhans, que l'oncle Efflam a traitée devant moi de créature d'enfer. Je t'ai vu dans le jardin...

Il s'arrêta brusquement.

– Tu m'as vu ?

– Oui, et... j'espère que tu me pardonneras, Hoël, en faveur de l'intention... mais c'est moi, sentant que tu courais un danger, qui ai prévenu l'oncle Efflam.

Elle faisait cet aveu loyalement, crânement. Hoël ne répliqua rien d'abord, et ils se remirent en marche. Il dit enfin, d'une voix un peu étouffée :

– Tu as bien fait. C'était ton devoir. Cette M^{me} de Bréhans était une étoile de la danse, qui a ruiné la vie conjugale de nos grands-parents et a été cause aussi, paraît-il, de la mort de notre mère. Grand-mère l'avait en exécration, cette ensorceleuse. Elle croyait que celle-ci voulait se venger sur moi des paroles insultantes de

l'épouse outragée. Voilà ce que m'a raconté notre oncle pour m'expliquer mon éloignement de Lesvélec.

Ils arrivaient devant leur demeure. Quand ils furent dans le salon, Yolande enleva son chapeau et approcha de la salamandre ses mains raidies par le froid piquant du dehors

– Et Ève ? Que faisait-elle là ? demanda-t-elle.

– Elle est la petite-fille d'Amaury de Bréhans, pour sa première femme. Son père est mort, je crois, et sa mère est dans une maison de santé. Elle vivait avec, les petits-enfants de M^{me} de Bréhans – descendants du premier mariage de celle-ci. Daria Volonef – c'est son nom de ballerine – lui apprenait la danse en même temps qu'à sa petite-fille Kyra. Mais je crois qu'Ève n'était pas heureuse. Elle me l'a laissé entendre un jour où je l'ai vue seule, près de la grille.

Tout en parlant, Hoël s'était assis. Il songeait, le front sur sa main.

– Oui, je me demande quelle était la situation de cette enfant ? Si elle n'avait plus son père, qui

était son tuteur ? Pourquoi celui-ci la laissait-il dans ce milieu ?... Et j'y pense !... Elle devrait être riche ! Sa grand-mère, la Mexicaine, avait apporté en dot une grosse fortune. La villa des Serpents lui appartenait. Pourtant, j'ai entendu M^{me} de Bréhans lui dire qu'elle devait travailler pour gagner sa vie, et aujourd'hui nous la trouvons donnant des leçons ?

– Singulier, en effet, dit Yolande. Elle nous l'expliquera sans doute. En tout cas, elle m'a paru fort sympathique, et aussi fort jolie. J'aurai plaisir à la revoir. Et nous ferons de la musique ensemble !

XII

Le petit appartement d'Ève se trouvait au quatrième étage d'une maison de bonne apparence. Quand Hoël et Yolande s'y rendirent, quelques jours plus tard, vers la fin d'un après-midi, ils furent reçus par la femme aux cheveux gris qu'Ève avait appelée Romaine. M^{lle} Berly n'était pas rentrée, mais elle ne tarderait pas.

Ils furent introduits dans un petit salon dont le piano occupait la plus grande partie. Un poêle y répandait une suffisante chaleur. Un papier clair aux dessins discrets, gris sur gris, couvrait les murs. Des coussins de cretonne aux fraîches nuances ornaient les sièges très simples. Une lampe voilée de vert pâle, posée sur la cheminée, éclairait la pièce. On ne voyait là aucun bibelot en dehors d'une petite jardinière de faïence et d'un vase en verre irisé, tous deux de forme élégante.

– C’est une femme de goût qui habite ici, dit Hoël.

Par la porte de communication ouverte, on entrevoyait dans la pénombre une autre pièce de mêmes dimensions, un lit étroit recouvert de cretonne claire. Un jeune chat en sortit et vint à pas veloutés jusqu’aux visiteurs.

À ce moment, on entendit une porte s’ouvrir, la voix de la servante et une légère exclamation. Ève entra, la main tendue :

– Quelle bonne surprise ! Vous ne m’avez pas trop attendue ?

– Nous venons d’arriver, dit Hoël.

– Ah ! tant mieux ! Je vais enlever ma jaquette et je reviens. Asseyez-vous, mes cousins. Romaine va nous préparer du thé.

Elle disparut dans la chambre voisine et revint presque aussitôt. Avec sa jupe bleu marine et sa blouse de lainage blanc, elle semblait plus parée que bien des femmes en grande toilette. Elle s’assit près de Yolande et lui prit la main.

– Vous ne pouvez savoir quelle joie c’est pour

moi de vous connaître, de vous recevoir tous deux ! Seule, sans famille... Seule, non ! J'ai heureusement Romaine, ma dévouée Romaine !

– Elle était au service de vos parents ? demanda Hoël.

– Oui. Oh ! c'est quelque chose de singulier !... Je vais vous conter cela – du moins ce que j'en sais, car des points me demeurent mystérieux, de par la volonté de Romaine.

Ève s'interrompit pour prendre sur ses genoux le chat qui venait se frotter contre sa jupe.

– Un petit compagnon, présent d'une de nos voisines... Romaine est la sœur de lait de mon père, Olivier Berly, qui était déjà un peintre de quelque renom quand il épousa ma mère. Elle exerçait le métier de lingère et brodeuse, mais elle accepta avec joie de venir chez mes parents comme femme de chambre. Je ne puis bien vous dire ce qui se passa entre mon père et ma mère, car je n'avais alors que quatre ans et Romaine se montre sur ce point impénétrable. « Je vous le dirai plus tard, Ève – je veux qu'elle m'appelle ainsi, car elle est une amie pour moi – mais il est

inutile que vous sachiez ces choses maintenant. » Toutefois, j'ai cru comprendre que M^{me} de Bréhans avait joué là un rôle néfaste.

Hoël eut un léger mouvement, en échangeant un regard avec sa sœur.

Ève poursuivit :

– J'ignore donc de quelle façon mourut mon père, et comment ma mère perdit la raison. M^{me} de Bréhans, s'autorisant de son titre de belle-mère, prit aussitôt tout en main. Disposant, paraît-il, de beaucoup d'influences, elle fit tomber le choix du conseil de famille, pour ma mère, et pour moi, sur un cousin de mon père, homme de caractère faible et de moralité douteuse. En réalité, ce fut elle qui prit tout en main. Elle choisit la maison de santé pour ma pauvre maman et décida que je serais élevée chez elle, avec ses petits-enfants. Romaine fut remerciée, à son grand désespoir. Me laisser seule dans ce milieu, chez cette femme qui lui inspirait – je l'ai bien compris – une aversion, une sorte d'horreur... Et voilà qu'un jour, chez les personnes où elle avait engagé ses services, elle

lut dans un journal, aux petites annonces, qu'on demandait une très bonne lingère-brodeuse à l'adresse où demeurait M^{me} de Bréhans. Quelle occasion ! M^{me} de Bréhans la connaissait, il est vrai, mais Romaine savait qu'elle ne s'occupait pas de la domesticité, engagée et dirigée par une intendante. De plus, elle pouvait se rendre à peu près méconnaissable en se teignant les cheveux ou en portant des lunettes. Tout cela réussit fort bien et elle s'installa dans la place. Ce fut notre secret pendant toutes ces années. Quel soutien pour moi ! Que serais-je devenue sans elle, privée de toute affection, seule dans ce milieu où, sous les sourires, sous la fausse amitié, se dérobaient les vexations, les sournoises méchancetés... le danger !...

La voix harmonieuse eut comme un petit tremblement, à ce dernier mot. Ève abaissa son regard sur le chat pelotonné, dont ses mains caressaient distraitement la fourrure.

Hoël la regardait avec émotion. Il revoyait la fillette aux yeux sérieux, il entendait la voix triste qui disait, parlant de la villa des Serpents : « Là,

il n'y a personne de bon. »

– Elle voulait que vous soyez danseuse, malgré vous ? demanda Yolande, vivement intéressée.

– Oui... Mais j'ai lutté... Oh ! j'y ai mis toute ma volonté. J'avais dix-sept ans alors ; elle prétendait me faire entrer au théâtre où Kyra débutait, je voulais continuer l'étude de la musique, m'y donner tout entière pour en faire une profession. Elle céda enfin, sur l'intervention de son petit-fils.

Les mains d'Ève se croisèrent, un peu nerveusement, sur le pelage du chat.

– Et c'est alors que vous l'avez quittée ? demanda Yolande.

– Non, je n'étais pas libre encore. C'est l'année dernière, à ma majorité. Mon tuteur m'a remis les trente mille francs qui constituaient la succession de mes parents et je me suis installée ici, avec Romaine. Mon professeur me procure des leçons et il doit prochainement me faire entendre dans un concert. Il dit que j'ai un bel

avenir devant moi, comme pianiste et violoncelliste.

– Mais qu’est devenue la fortune de votre grand-père de Bréhans ? demanda Hoël.

– Cette femme – je ne vous répète là que ce que m’a dit Romaine – a prétendu qu’il l’avait dilapidée.

– Mais elle venait de votre grand-mère, et en admettant que celle-ci en eût légué une partie à son mari, votre mère devait légalement en avoir sa part.

– J’ignore tout de cela. Je sais seulement que la villa des Serpents appartient à M^{me} de Bréhans, qui dit l’avoir rachetée quand on la mit en vente après la mort de son mari.

Hoël hocha la tête.

– Il y a là bien des choses bizarres ! dit-il.

Depuis un moment, Romaine était là, disposant les tasses et la théière sur une petite table et jetant de fréquents coups d’œil vers le jeune homme. Dans son maigre visage flétri par l’âge, les yeux étaient vifs, scrutateurs. À ces

paroles d'Hoël, une lueur y brilla pendant quelques secondes. Puis elle quitta la pièce, son service accompli.

– C'est ce qu'il m'a semblé aussi, dès que j'ai été en âge d'y réfléchir, dit Ève. D'ailleurs, j'ai bien compris que Romaine en savait davantage. « Inutile de vous dire autre chose pour le moment, ma chère petite enfant, répondit-elle à mes questions. Plus tard, nous verrons, quand vous serez libre et que vous pourrez avoir quelqu'un pour vous conseiller. »

Sur ces mots, Ève se leva pour servir le thé. Ses mouvements avaient cette grâce tranquille, cette discrète élégance autrefois remarquée par Hoël chez la fillette qui remplissait le même office dans le salon de la villa des Serpents. Le grand salon où sur les murs volaient des oiseaux fantastiques dans un paysage de féerie, Kyra, en robe rose, prenant des airs câlins, des mines de chatte paresseuse, ou bien riant, racontant quelque histoire drôle... et sur le divan de soie brochée Daria Volonef, avec son sourire, son regard, sa voix, Daria la maudite...

La vision s'éloigna. Ève, assise de nouveau près de Yolande, interrogeait à son tour ses cousins. Hoël lui apprit le motif de son séjour à Paris, parla du roman déjà publié en revue, où il avait été remarqué, prêt à paraître en volume la semaine suivante.

– Ah ! il faut que je le lise ! s'écria Ève. J'aime tant la lecture, quand il s'agit de belles œuvres ! Et je ne doute pas que la vôtre soit de ce nombre, mon cousin.

– Vous en jugerez et vous me donnerez votre opinion. Je puis vous apporter des numéros de la revue, en attendant que je vous offre le volume ?

Ève acquiesça joyeusement. Puis elle parla musique avec Yolande. Il se trouva que toutes deux avaient le même professeur, dont elles vantèrent la grande valeur.

– Mais qui vous a enseigné le violoncelle ? demanda Yolande.

– Le petit-fils de M^{me} de Bréhans.

La réponse fut faite d'un ton bref, tandis que la jeune physionomie semblait se couvrir d'une

ombre.

– Youri Kamine ! Oh ! le merveilleux artiste !

Les yeux de Yolande brillaient, l'enthousiasme éclatait dans son accent.

– ... Je l'ai entendu une fois, chez Colonne. Il n'a malheureusement plus donné d'audition depuis.

– Non, il est parti pour l'Angleterre, dit la même voix brève.

– Vous le voyez quelquefois, quand il est à Paris ?

– Quelquefois, oui.

– Et sa sœur ?

– Je n'ai plus de relations avec elle, ni avec M^{me} de Bréhans.

Hoël regardait Ève avec une inquiète curiosité. Il se souvenait des airs de protection que prenait Youri avec la fillette de naguère. Plus d'une fois, alors, il en avait ressenti comme un vague agacement. La froideur d'Ève à son égard ne lui avait pas échappé non plus, et il s'en réjouissait

secrètement. Pourquoi ce Youri avait-il conservé des relations avec elle, seul de sa famille ? Ah ! oui, il avait été son professeur, et il s'autorisait de ce fait pour... eh bien ! pour lui faire la cour peut-être ? Lui, cet être déplaisant, certainement d'une bien piètre valeur morale...

De la colère montait en son âme. Il regardait Ève, si belle, si pure, et songeait avec émotion : « De quels dangers est-elle entourée, la pauvre enfant ! »

XIII

M. de Gisquel arriva à Paris la semaine suivante. Il semblait tout rajeuni par ce qu'il appelait « mon escapade ». Comme il existait en lui un grain de badauderie, qui n'avait pas eu sujet de se développer au bourg de Sarzeau, il put s'en donner à cœur joie dans les rues de la capitale, d'autant mieux que cette fin de janvier offrait presque la douceur d'un printemps.

Hoël lui donna sa chambre et coucha sur un lit de camp qu'on étendait chaque soir dans le salon dont il avait fait son cabinet de travail. Le vieillard se montrait fier du succès qui s'annonçait pour l'Enfant de la mer, titre du roman d'Hoël, dont les premières éditions s'enlevaient rapidement.

– J'ai toujours pensé que ce garçon avait là quelque chose de peu ordinaire, disait-il à Yolande en se touchant le front.

Ève lui avait été présentée. Ils se plurent aussitôt réciproquement. Ses neveux lui avaient raconté l'histoire de la jeune fille. Par lui ils connurent celle du second mariage de M. de Bréhans.

– Ce malheureux Amaury, qui résidait la plus grande partie de l'année à Paris et menait assez joyeuse existence, tomba sous la domination de cette Daria et finalement lui donna son nom. Ainsi que vous le savez, sa première femme avait une fortune très considérable dont elle lui avait légué tout ce que permettait la loi. À dater de ce mariage, sa famille n'eut plus de rapports avec lui. Nous sûmes seulement qu'il était ruiné en apprenant que la villa des Serpents avait été rachetée par sa veuve. Qu'est devenue cette fortune ? Et celle de sa fille ?

– C'est plus qu'étrange, dit Hoël. Je crois qu'on pourrait traiter cela de louche. La servante d'Ève semble en connaître davantage, mais elle garde le silence à l'égard de ma cousine. « Plus tard, dit-elle, plus tard, vous saurez... »

– Oui, très singulier... Alors, la fille d'Amaury

est folle ?

– Tout à fait folle, d’après ce qu’a dit M^{me} de Bréhans à Ève. Son état serait tel qu’aucune visite ne serait permise. Ce fut du moins la réponse faite à Ève quand, devenue jeune fille, elle demanda à voir sa mère. Réponse qui lui fut renouvelée quand elle fit la même demande à son tuteur, au moment de sa majorité.

– Est-ce le même homme qui est tuteur de la pauvre démente ?

– Le même. Un assez douteux personnage, parent d’Olivier Berly et renié de celui-ci.

– Comment le conseil de famille l’a-t-il accepté ?

– Il y a sans doute là encore quelques vilains dessous. Enfin, heureusement, la pauvre Ève a pu échapper à ces gens-là !

Il pensa : « Sauf à l’un d’eux », et sa mine s’assombrit.

Ève venait ce jour-là dîner chez ses cousins. Ce fut une agréable soirée. Dans ce milieu sympathique, la jeune fille montrait une fine

gaieté, laissait voir une intelligence vive qu'elle avait cultivée de son mieux, profitant des leçons de l'institutrice anglaise de Kyra beaucoup plus que celle-ci.

L'Enfant de la mer l'avait tout à fait charmée, disait-elle, et elle en parlait avec une finesse, une pénétration qui enchantaient le jeune auteur.

Les deux cousines firent de la musique, au grand contentement de leurs auditeurs, et Ève promit d'apporter une prochaine fois son violoncelle.

M. de Gisquel et Hoël la reconduisirent chez elle et ne la quittèrent qu'après l'avoir remise entre les mains de Romaine comme un très précieux objet

L'oncle et le neveu revinrent en flânant. M. de Gisquel fumait sa pipe, Hoël avait allumé une cigarette. L'oncle Efflam dit au bout d'un instant de silence :

– Bien charmante, décidément, cette jeune Ève ! À tout point de vue. Elle doit avoir une âme exquise.

– Oh ! certes ! dit chaleureusement Hoël.

– Il le faut, pour qu'elle n'ait pas été contaminée par un pareil milieu. Je me demande quel intérêt avait Daria Volonef à prendre cette enfant sous sa tutelle effective – car le tuteur réel semble n'avoir été qu'un fantoche ?

– Je me suis posé aussi cette question, mon oncle.

M. Gisquel fuma un moment et reprit :

– Pourquoi la faire élever avec ses petits-enfants ? Comme il ne peut être question d'affection, quel but se proposait-elle ? Étrange encore, cela !

– Oui, très étrange, dit rêveusement Hoël.

Au logis, ils trouvèrent Yolande en train de ranger la salle à manger. M. de Gisquel souhaita le bonsoir à ses neveux et se retira dans sa chambre. Hoël alla s'asseoir dans le salon, devant la table qui lui servait de bureau. Il prit le journal du matin qu'il n'avait pas eu le temps de finir et jeta machinalement un regard sur les annonces théâtrales. L'une d'elles lui sauta aux yeux :

THÉÂTRE DES DEUX-MONDES

KYRA KAMINE

La prestigieuse étoile de la danse

Il écarta le journal et resta un moment songeur, le menton appuyé sur sa main. Il revoyait la blonde fillette aux longues nattes, au câlin sourire, légère petite ballerine, libellule, papillon. Aujourd'hui, elle était une danseuse acclamée, comme autrefois sa grand-mère... et comme elle, sans doute, aussi, elle menait des âmes à l'abîme.

Yolande entra et vint s'asseoir près de lui.

– Tu ne te couches pas encore, Hoël ?

– Non, j'ai à finir ce livre que m'a prêté Hervé Duguen. Je ne puis le garder plus longtemps.

– Tu lui diras que je l'ai lu et que je suis tout à fait de son avis.

– Il en sera charmé, car il paraît attacher

beaucoup d'importance à ton opinion en toute chose.

Hoël regardait sa sœur avec une certaine malice. Elle rougit légèrement, en levant les épaules.

– Je ne l'ai pas remarqué... Passe-moi ce journal, il y a un article que je voudrais lire.

Quelques minutes plus tard, Yolande eut une légère exclamation.

– Kyra Kamine !... Elle danse au théâtre des Deux-Mondes. La voilà donc revenue d'Amérique ?

Hoël ne parut pas entendre et continua la lecture du livre ouvert devant lui.

XIV

Dans l'après-midi du lendemain, il alla rapporter à Hervé Duguen le volume prêté par celui-ci. Le jeune peintre habitait dans le quartier des Invalides. Hoël le trouva dans son atelier, mettant les dernières touches au portrait de la femme d'un diplomate anglais. Comme il lui en faisait compliment, Hervé répliqua avec une moue d'ennui :

– Le portrait ne m'intéresse pas beaucoup, à moins que la physionomie de mon modèle n'ait du caractère, ce qui n'est pas le cas pour cette aimable et jolie femme. C'est une chose assez rare... Mademoiselle votre sœur, par exemple, oui, voilà une figure que j'aimerais peindre. Pas très facile, certes, car il y a chez elle une grande mobilité de physionomie. Mais j'y prendrais beaucoup d'intérêt... Croyez-vous qu'elle accepterait ?

Il y avait dans le ton d'Hervé une nuance de timidité que saisit Hoël.

– Je l'ignore, mon cher ami. Ma sœur a des idées très personnelles, quelquefois assez arrêtées. Il faudrait le lui demander.

– J'avais envie de le faire l'autre jour, quand je suis allé pour vous voir. Comme vous étiez absent, c'est elle qui m'a reçu...

– Oui, je le sais.

– Mais elle n'était pas seule, il y avait là une de vos cousines, M^{lle} Berly – la plus jolie personne que j'aie jamais vue, entre parenthèses. Une physionomie bonne à peindre aussi, celle-là !... Mais ce nom, Berly... Serait-elle parente du peintre Olivier Berly ?

– C'est sa fille. L'auriez-vous connu, lui ?

– Très peu. Mais il avait été camarade d'atelier de mon père et des rapports amicaux continuaient d'exister entre eux. Lamentable histoire que la sienne !

– Vous la connaissez, cette histoire ? dit vivement Hoël.

– Du moins ce qu'on en a pu savoir. Le malheureux était tombé dans les filets de Daria Volonef, la fameuse danseuse, devenue par son second mariage baronne de Bréhans. Il avait une femme charmante. Un jour, on apprit que celle-ci, dans un accès de folie, avait failli le tuer. On la mit dans une maison de santé. À la suite de ce drame, Berly, qui avait, paraît-il, une atteinte de tuberculose, se mit à dépérir rapidement, refusant de se soigner. Six mois après, il était mort. On prétend que M^{me} de Bréhans avait recueilli sa fille et qu'elle l'élevait avec ses petits-enfants également orphelins.

– C'est exact. Son second mari étant le père de M^{me} Berly, elle s'est autorisée de ce fait pour prendre la pauvre enfant sous sa protection... Sa protection !

Un douloureux mépris vibrait dans l'accent d'Hoël.

– ... Ève a pu heureusement se délivrer de celle-ci, grâce à une servante fidèle. Mais il reste bien des points troublants. Par exemple, la disparition de cette grosse fortune, héritée de sa

mère par M^{me} Berly. Puis l'internement de celle-ci, que sa fille n'a jamais revue, sous prétexte qu'elle est trop agitée. Sauriez-vous, par hasard, où elle se trouve enfermée ?

– Je l'ignore malheureusement.

– Une enquête devrait être faite à ce sujet. J'en ai parlé avec mon oncle, mais il nous faudrait un conseiller juridique.

– Mon beau-frère est juge d'instruction. S'il peut vous être utile, il le fera avec plaisir.

– Eh bien ! nous userons probablement de sa complaisance. Il existe peut-être d'étranges dessous dans tout cela. Pauvre cousine Cécile ! Son mari et elle furent les victimes de cette misérable, après tant d'autres ! Oui, sans parler de M. de Bréhans, il y eut mon grand-père, mon père...

– Quoi ? s'écria Hervé, stupéfait.

– Elle semble s'être acharnée sur notre famille, pour y semer la ruine et le désespoir.

Hervé regardait avec émotion la physionomie assombrie de son ami. Hoël, d'un geste machinal,

tordait ses gants entre ses doigts.

– Mais pourquoi, pourquoi ?

– Peut-être parce que ma grand-mère, à qui elle prenait son mari, l’a traitée selon ses mérites. Il y a de ces êtres démoniaques... Mais laissons cet affreux sujet. Je parlerai de votre proposition à mon oncle et nous verrons alors à prendre conseil de votre beau-frère.

Peu après, Hoël prit congé du peintre. Il se rendit chez son éditeur, y demeura un moment, puis s’en alla vers la rue Caumartin, où il avait à faire une commission pour Yolande. Au retour, il passa par la rue de la Paix. Il faisait nuit, les magasins étincelaient de toutes leurs lumières. Il s’arrêta devant l’un d’eux, où étaient exposés de charmants objets, précieuses inutilités où des artistes avaient dépensé un goût exquis. Comme il se détournait pour continuer sa route, une jeune femme sortait de ce magasin. Leurs regards se rencontrèrent, et elle s’exclama :

– Hoël de Penandour !

– Kyra ! murmura-t-il.

Et il recula instinctivement en voyant se tendre vers lui une fine main gantée de clair.

– Quoi donc ? Qu’y a-t-il ?

Elle se rapprochait de lui et saisissait sa main. Il vit ses yeux aux teintes de turquoise qui le regardaient, rieurs et ironiques comme la petite bouche fardée.

– ... Qu’avez-vous contre moi ? Il faut vous en expliquer, méchant Hoël ! Venez, venez !

Elle l’attirait vers un coupé arrêté au bord du trottoir et dont un valet de pied tenait la portière ouverte.

– Je n’ai rien à expliquer...

Il essayait de résister, de retirer sa main, vainement. Il eût fallu user de violence. Impossible en pleine rue, et sous ce regard de prière, de doux reproche.

Elle monta dans le coupé, lui indiqua la place près d’elle et dit au valet qui fermait la portière :

– Je rentre.

Alors elle se tourna vers Hoël et dit gaiement :

– C’est un vrai enlèvement ! Quel air sévère, mon pauvre ami ! C’est moi qui devrais le prendre, cet air-là, car depuis tant d’années que vous nous laissez sans nouvelles...

– Je n’avais aucun motif pour vous en donner.

– Aucun motif ! Après la façon dont nous vous avons accueilli !

– En me poussant à désobéir aux ordres de ma grand-mère. Vous, personnellement, n’en connaissiez pas le motif, mais M^{me} de Bréhans, elle, savait.

– Savait quoi ?

Elle le regardait d’un air interrogateur, où il y avait une note d’amusement. Un léger sourire entrouvrait ses lèvres, en laissant entrevoir des petites dents brillantes.

– Pourquoi ma grand-mère l’avait en exécution !

Il jetait ces mots avec violence, repris par le souvenir de ce passé où Daria Volonef avait joué un si terrible rôle.

La physionomie de Kyra témoigna tout à coup

d'une grande désolation.

– Était-ce à ce point ? Grand-mère est si bonne, pourtant !... Mais, enfin, ce n'est pas une raison pour que vous m'en vouliez aussi, Hoël ? Je n'ai pas nui à M^{me} de Penandour, moi, et je suis heureuse de vous revoir !

De nouveau, elle souriait. Sa main se posa sur celle d'Hoël et elle pencha vers lui sa tête blonde, coiffée d'un petit chapeau fait de plumes multicolores.

– ... Dites-moi que vous êtes content aussi ?... Que vous ne m'aviez pas oubliée ?

Il avait réussi jusqu'ici à rester impassible. Mais sa volonté commençait de lui échapper. Il dit cependant avec froideur :

– Je n'avais pas de raison, je vous le répète, de vous en vouloir personnellement, mademoiselle.

– Mademoiselle ! Quelle idée ! Dites Kyra, comme autrefois. Nous sommes un peu parents, après tout.

– Pas du tout parents.

Elle secoua la tête et son rire s'égreña dans la

voiture tiède, parfumée.

– Oh ! légalement, non. Soyons amis, en tout cas.

Sa main s'appuya plus fort sur celle d'Hoël.

– Vous souvenez-vous des camélias de chez vous que vous m'aviez apportés ? J'ai toujours gardé une prédilection pour cette fleur. Voyez...

Elle montrait le camélia rose attaché à sa jaquette de loutre.

– ... Ils sont toujours aussi beaux, ceux de votre manoir ?

– Toujours.

La voiture, quittant les boulevards, s'était engagée dans une rue bordée de luxueux immeubles. Elle s'arrêta devant l'un d'eux, hôtel particulier de grande apparence.

– Nous voilà arrivés, dit Kyra. Il faut que je vous parle, Hoël. Venez.

Le valet de pied, sautant à terre, ouvrait la portière. Hoël descendit, offrit sa main à Kyra qui s'y appuya. Il dit à mi-voix :

– Je n’entrerais pas chez M^{me} de Bréhans !

– Vous ne la verrez pas, je vous le promets !
Mais je veux vous parler.

Elle prenait son bras, l’emmenait vers la porte qui s’ouvrait, montrant un hall illuminé, garni de statues et de plantes vertes. Kyra emmena Hoël vers un salon somptueux, qu’ils traversèrent, et l’introduisit dans un salon d’hiver. Parmi les plantes tropicales, s’élançait un jet d’eau retombant dans un bassin de marbre. Des lianes fleuries s’enroulaient autour des colonnes élégantes soutenant la voûte. Des fauteuils profonds, des tables de laque rouge et noire étaient groupés sous les lampes voilées de globes rosés.

Kyra enleva son chapeau, sa jaquette, et s’assit en montrant à Hoël un siège près d’elle.

– Maintenant, vous allez me raconter ce que vous avez fait depuis ces huit années...

« Huit ans ! Nous sommes un peu changés, depuis lors !

De nouveau s’éleva ce rire qui rappelait tant

celui de sa grand-mère. Elle avait aussi sa voix, d'une si caressante douceur, son teint velouté, ce regard câlin sous les longs cils clairs. Tout en parlant, elle enlevait ses gants. À ses doigts étincelaient de précieuses pierres. Autour de son cou fin s'enroulait un collier de perles superbes.

Hoël répondait à ses questions, presque machinalement. Son état de trouble augmentait. Il ne comprenait pas comment il s'était laissé entraîner ici, chez Daria Volonef ! Cette Kyra, enchantresse aussi... En son souvenir surgit la dernière parole de sa grand-mère : « Souviens-toi. » Il se leva brusquement en disant :

– Il est tard. Ma sœur m'attend.

Mais deux petites mains tièdes et douces saisirent l'une des siennes.

– Non, vous avez bien le temps ! Parlez-moi encore de votre roman. Vous me l'enverrez ?... Car je veux le lire, bien que je ne sois pas une lectrice assidue.

Elle rit de nouveau, en l'enveloppant de son regard caressant.

– ... Et vous viendrez me voir danser. Vous vous souvenez comme je dansais bien déjà autrefois ?

– Oui, murmura-t-il.

– Demain soir ? Il y a un ballet délicieux aux Deux-Mondes. Je suis la rose, entourée de cent fleurs. Vous viendrez ?

Ce regard de prière... Allait-il répondre oui ?

« Souviens-toi. »

Il raidit sa volonté, dans un effort de tout son être.

– Cela me sera impossible.

Elle eut une moue charmante, en retenant la main qui essayait de se dégager.

– Quel insupportable ami vous êtes ! Voyons, un petit effort d’amabilité, cher Hoël !

Il y eut à ce moment un bruit léger : froissement d’étoffe, glissement de pas sur les tapis d’Orient qui couvraient en partie les dallages de marbre. Entre deux hauts palmiers apparut une longue et svelte silhouette de femme,

vêtue de velours mauve. Sous l'auréole des pâles cheveux blonds, le visage aux traits restés beaux semblait aussi jeune qu'autrefois, les yeux avaient le même regard de douceur câline.

Kyra se leva d'un bond.

– Oh ! grand-mère, vous me faites manquer à ma promesse !

Hoël avait violemment retiré sa main et faisait face à M^{me} de Bréhans, qui souriait.

– Votre petite-fille m'a entraîné ici, mais je n'y resterai pas un instant de plus ! Vous savez pourquoi, je n'ai donc pas d'explications à vous donner.

Elle souriait toujours, mais ses yeux n'avaient plus de douceur.

– Hoël ! supplia Kyra.

Mais il n'entendait rien. Il s'en allait, délivré tout à coup du sortilège. Il avait suffi de la vue de cette femme, restée jeune et belle en apparence, et qui avait détruit tant de vies, flétri tant d'âmes. Kyra était sa digne petite-fille. L'élève profiterait des leçons données par un tel professeur.

Il allait à travers les rues, se dirigeant par habitude vers sa demeure. Le sang battait à ses tempes. Il savait qu'il venait d'échapper au pire danger. Passant devant Saint-Germain-des-Prés, il entra dans la vieille église pour se calmer, avant de paraître devant Yolande dont il craignait le coup d'œil observateur. Le front entre ses mains, il remercia Dieu qui avait soutenu sa volonté, un instant défaillante, il demanda pardon à l'aïeule douloureuse d'avoir osé franchir le seuil de Daria Volonef.

XV

Ce soir-là, quand Yolande, ayant fini ses petites besognes ménagères, vint s'asseoir dans le salon près de son oncle et de son frère, Hoël raconta ce que lui avait appris Hervé Duguen sur Olivier Berly. Il parla de la proposition du jeune peintre au sujet de son beau-frère, le juge d'instruction.

– Certes, il faut s'occuper de cette affaire ! s'écria aussitôt M. de Gisquel. C'est notre devoir à l'égard de cette enfant et de sa malheureuse mère, puisque nous sommes ses seuls parents.

– Notre devoir absolu ! appuya chaleureusement Yolande. Ah ! s'il était possible de découvrir les machinations de cette créature ! Mais elle a dû trop bien prendre ses précautions.

– Je téléphonerai demain à Dugen pour qu'il me donne une introduction près de son beau-frère, dit Hoël. Il y a aussi Romaine qui pourrait

peut-être aussi nous fournir des indications utiles, elle qui se trouvait chez les Berly au moment du drame.

M. de Gisquel approuva de la tête, tout en bourrant sa pipe.

Yolande prit un ouvrage de crochet et, tandis qu'elle commençait de travailler, Hoël dit avec un demi-sourire :

– Hervé Duguen m'a chargé de te présenter une requête, ma chère amie. Il aurait le plus grand plaisir de faire ton portrait pour l'exposer au prochain Salon.

Elle leva la tête en interrompant le mouvement de son crochet.

– Quelle idée !

Il parut à Hoël qu'un peu de rose colorait ses joues.

– ... Il trouverait cent modèles plus intéressants...

– Ce n'est pas son avis. Il y a beaucoup de caractère dans ta physionomie, assure-t-il. Enfin, elle lui plaît... je veux dire comme modèle,

naturellement.

Il y avait une pointe de malice dans le ton d'Hoël. La teinte rose s'accrut sur le visage de Yolande.

– Je réfléchirai, dit-elle brièvement.

Et elle remit son crochet en marche.

M. de Gisquel eut un clin d'œil malicieux vers son neveu et, ayant allumé sa pipe, se mit à fumer avec une évidente satisfaction.

– Cela ferait un bon mariage pour elle, dit-il quand la jeune fille, un peu plus tard, se fut retirée dans sa chambre. Un aimable garçon, dont la situation peut devenir fort belle. Ils se plaisent visiblement.

– Oui, et je crois même Duguen amoureux. Mais Yolande n'en est peut-être pas encore là. Je voudrais bien cependant, comme vous, voir se réaliser cette union, parfaite pour elle. Le séjour à Paris lui conviendrait fort bien, car elle s'ennuie dans notre petit coin de province, et elle ferait une excellente femme d'artiste.

Yolande se rendit dans l'après-midi du

lendemain chez Ève, pour y prendre une sonate de Grieg que sa cousine devait lui prêter. La porte du petit appartement lui fut ouverte par Romaine, dont la figure soucieuse s'éclaira un peu à sa vue. Sans mot dire, elle ouvrit la porte du salon, où Yolande entra.

Ève n'était pas seule. En face d'elle, assis en une pose nonchalante, se tenait Youri.

Ève eut une légère exclamation de joie :

– Yolande !

Elle se levait, venait à elle, les deux mains tendues. Youri quitta son siège, s'inclina correctement tandis que la jeune hôtesse présentait :

– M. Youri Kamine... M^{lle} de Penandour, ma cousine.

Youri eut un petit mouvement de surprise et Yolande rencontra son regard où passait un peu d'intérêt.

– Penandour ? du manoir de Lesvélec ? Une sœur du jeune Hoël, peut-être ?

Avant que Yolande, un peu saisie par cette

présence inattendue, eût pu répondre, Ève dit vivement, avec une certaine sécheresse :

– Oui, la sœur d’Hoël de Penandour, en littérature, Yann Kerdébec. Mais je pense que vous ignorez ce nom, car vous ne lisez jamais rien, du moins rien de sérieux.

Il eut vers elle un regard à la fois câlin et amusé.

– Chère Ève, vous avez raison. La musique me suffit.

– Une musique comme la vôtre, surtout !

La voix de Yolande frémissait d’enthousiasme.

– ... Quelle merveille ! Je vous ai entendu une seule fois, mais c’est une impression inoubliable !

Elle rencontra ce regard voilé, indéchiffrable, et vit un sourire entrouvrir les minces lèvres sinueuses.

– Pourquoi une seule fois ? Je donne des auditions ce mois-ci au théâtre des Deux-Mondes, où danse ma sœur Kyra. Vous me permettez, puisque vous êtes la cousine d’Ève,

de vous envoyer un billet d'entrée.

– Asseyez-vous donc, Yolande, dit Ève de la même voix brève, en avançant un siège vers sa cousine.

Yolande s'assit machinalement. Youri reprenait sa place. Le chat d'Ève s'approcha de lui, le regarda un moment, la queue dressée, et retourna se frotter contre la jupe de la jeune fille.

Youri, en une pose indolente, parlait de ses concerts, des pays où il les avait donnés. Yolande l'écoutait, l'interrogeait avec des yeux brillants d'intérêt. Ève demeurait silencieuse, les paupières baissées. De temps à autre, elle les relevait, jetait un rapide coup d'œil vers Yolande animée, le teint rose, ou vers le jeune homme d'une élégance trop marquée, dont la voix lente, douceuse, s'alliait si bien aux mouvements félins, à l'étrange regard où dormait quelque trouble mystère.

– La musique... Ma vie, ma passion...

Il se levait, allait vers le violoncelle d'Ève, le sortait de son enveloppe. Il s'assit, se mit à jouer.

Les notes s'égrenaient, légères comme des ailes de papillon... Le rêve tendre, puis ardent, se répandait dans le petit salon trop parfumé par les orchidées dont une gerbe était posée sur le piano. Une troublante langueur envahissait Yolande. Le regard voilé du musicien semblait en suivre les phases sur sa physionomie, tandis que sous son archet se déroulait la mélodie improvisée.

Celle-ci, tout à coup, cessa sur un murmure. Youri se leva, remit l'instrument à sa place. Puis il se retourna vers les jeunes filles.

– Et maintenant, je vous quitte, mesdemoiselles. Ève, à bientôt. Je vous apporterai une œuvre de ce compositeur russe dont je vous ai parlé.

Il tendait sa main à Ève. Elle avança la sienne avec une sorte de répugnance et la retira avec vivacité quand il y eut posé ses lèvres.

– Mademoiselle, où devrai-je vous envoyer ce billet pour les Deux-Mondes ?

Il se tournait vers Yolande, s'inclinait avec grâce.

Elle balbutia :

– Ah ! non, c'est inutile !... Je ne pourrais pas...

– Pourquoi donc ? On peut toujours, quand on le veut. Votre frère vous en empêcherait-il ? Croit-il nécessaire de faire survivre en lui la rancune de sa grand-mère à l'égard de notre famille ?

Ces paroles, le ton léger, ironique, rendirent un instant Yolande à elle-même.

– Ma grand-mère avait les plus graves motifs pour agir comme elle l'a fait ! dit-elle sèchement. C'est le devoir d'Hoël, c'est le mien d'obéir à ce qui fut sa volonté de son vivant et qui le reste certainement toujours au-delà de la tombe.

– Alors, vous aussi, vous nous tenez en quarantaine ? Je le regrette infiniment... infiniment.

Sa voix se faisait plus douce encore. Un malaise pénétrait Yolande sous l'énigmatique regard voilé.

– ... Bien que vous soyez une femme

intelligente, vous subissez une influence... regrettable. Mais je ne vous en veux pas, mademoiselle de Penandour, et vous me trouverez toujours disposé à vous être agréable.

Elle mit machinalement sa main dans celle qu'il lui tendait et frissonna un peu quand il y posa ses lèvres.

Lorsqu'il fut sorti, les jeunes filles demeurèrent un moment silencieuses. Yolande tenait ses mains croisées sur ses genoux, en les serrant un peu nerveusement. Ève, la tête penchée, semblait regarder la lueur du petit poêle.

– J'étais venue vous demander cette sonate... dit enfin Yolande d'une voix mal assurée.

– Ah ! oui.

Ève relevait la tête. Elle jeta un regard sur Yolande en quittant son siège, alla vers la petite armoire où elle enfermait ses morceaux de musique. Yolande se leva aussi. Elle s'approcha du piano, se pencha vers les orchidées.

– Que ces fleurs sont belles !

Ève se tourna vers elle avec vivacité.

– Vous pouvez les emporter si elles vous plaisent. Autrement, elles iront au feu comme les autres.

Yolande la regarda avec stupéfaction.

– Au feu ? Comme quelles autres ?

– Comme celles qu’il m’apporte chaque fois qu’il vient me voir.

– Pourquoi ? murmura Yolande.

Ève, la bouche frémissante, répliqua :

– Parce que je ne veux rien de lui... parce que je le méprise, ce digne descendant de Daria Volonef !

– Mais alors... pourquoi le recevez-vous ?

– C’est que, Yolande, je n’ai point de raison pour lui interdire ma porte.

Ève s’approchait de Yolande et posait sur son épaule une main qui tremblait un peu.

– ... Nous avons été élevés ensemble ; il m’a toujours protégée contre les injustes sévérités de sa grand-mère, contre les souriantes méchancetés de Kyra. Il m’a enseigné la musique, et c’est

grâce à son intervention, vous le savez, que j'ai pu me libérer, vivre depuis trois ans dans une atmosphère saine avec ma bonne Romaine. Depuis lors, il vient me voir à chacun de ses séjours à Paris, et jamais je n'ai eu à lui reprocher un geste, une parole. Ainsi donc, je lui devrais tout au moins de la reconnaissance...

Sa main pesa plus fort sur l'épaule de Yolande, la voix prit une intonation de sourde angoisse.

– ... Et pourtant je le méprise, je le déteste. Je sens sa fourberie qui rôde autour de moi, qui cherche à troubler ma volonté. Il est le chat qui joue avec la pauvre souris. Oh ! il a deviné depuis longtemps mes sentiments à son égard ! Mais peu lui importe, et peut-être même trouve-t-il intéressant d'avoir à lutter contre eux, souterrainement, à sa manière cauteleuse.

Elle soupira et laissa retomber sa main.

Yolande murmura :

– Peut-être vous exagérez-vous ces... ces intentions...

– Non, Yolande, non ! Je le connais. Je sais ce qui existe en cette âme tortueuse. Il faut prendre garde à lui, voyez-vous.

Elle glissa un regard inquiet sur la physionomie troublée de Yolande.

– ... C’est un serpent.

– Ève !

Yolande jetait cette protestation sur un ton indigné.

– C’est un serpent ! répéta fermement Ève. Il faut le fuir. Moi, je le connais, je suis plus forte contre lui. Mais d’autres... Il les envoûte avec sa musique, les fascine avec son regard de fourbe. Il faut prendre garde... prendre garde.

Ève répéta ces mots avec force. Puis elle revint à l’armoire, prit un cahier de musique et le tendit à Yolande.

– Voilà. Vous me direz si cela vous plaît. J’ai aussi un nouveau morceau à quatre mains dont mon professeur fait grand éloge.

Elles se mirent à parler musique. Mais leur pensée, à toutes deux, était visiblement ailleurs.

Yolande ne tarda pas à prendre congé, après promesse de sa cousine de venir la voir bientôt. Elle n'emportait pas la gerbe d'orchidées. Quand la porte se fut refermée sur la visiteuse, Ève ouvrit la porte du poêle et, une à une, elle y jeta les fleurs superbes qui brûlèrent avec un grésillement léger.

XVI

Au bas de l'escalier, Yolande trouva son frère qui s'apprêtait à monter. Elle se souvint tout à coup qu'il avait convenu avec elle de venir la chercher.

– Eh bien ! tu ne m'as pas attendu ? dit-il avec une visible contrariété.

– Ah ! j'avais oublié...

– Rentrons, alors.

Ils sortirent de la maison. Hoël demanda :

– Ève va bien ? Sa grippe de la semaine dernière est passée ?

– Tout à fait... Devinerais-tu qui j'ai trouvé chez elle ?

Yolande parlait avec un peu d'effort.

– Pas du tout.

– Eh bien ! Youri Kamine.

– Youri ?

Hoël s’arrêta brusquement, en posant sur le bras de sa sœur une main frémissante.

– Youri, ce... chez elle ?

Yolande le regarda, stupéfaite du ton violent, de cette physionomie bouleversée.

– Oui, elle est obligée de le recevoir... malgré elle.

– Comment, malgré elle ?

– Marchons, je te raconterai cela en chemin.

Elle lui répéta donc les paroles d’Ève, en omettant toutefois certains des termes dont s’était servie sa cousine. À mesure qu’elle parlait, quelque chose se détendait sur la physionomie d’Hoël. Toutefois, ses sourcils restaient froncés, son front barré d’un pli. Quand Yolande se tut, il ne fit pas de commentaires. Mais, au bout d’un moment, il dit, entre ses dents, avec un accent de colère concentrée :

– Il faudra voir à la délivrer de ce serpent, elle aussi, pauvre Ève.

Yolande sentait grandir le malaise qu'elle emportait de chez sa cousine. Hoël employait le même terme flétrissant que celle-ci, bien que sa sœur ne le lui eût pas répété. Si elle se fût interrogée, dans le fond de sa conscience, Yolande aurait prononcé le même jugement. Mais un sortilège l'envoûtait – musique et musicien. Les avertissements d'Ève n'avaient pas de prise sur cette âme dont la raison cependant solide se trouvait momentanément mise en déroute – peut-être parce qu'en son orgueil elle s'était jusqu'alors trop fiée à sa force.

Hoël avait reçu cet après-midi-là un pneumatique d'Hervé Duguen, l'informant que M. Marrien, son beau-frère, se mettait à son entière disposition et pourrait le recevoir chez lui le lendemain, dans la matinée. Comme Hoël se préparait pour se rendre à cette entrevue, on sonna, et Yolande vint lui dire que la servante d'Ève demandait à lui parler.

– Que peut-elle me vouloir ? dit-il, surpris et inquiet.

Il alla vers la petite antichambre et vit la

grande femme aux cheveux gris, correctement vêtue de noir et tenant à la main un filet à provisions.

– Qu’y a-t-il, Romaine ?

– Monsieur, je voudrais vous parler confidentiellement. J’ai des choses à vous apprendre...

Il la fit entrer dans le salon, lui avança un siège et s’assit près de sa table.

Elle entama aussitôt son sujet, avec un air de décision.

– J’ai bien prié, monsieur, pour trouver quelqu’un de sûr à qui je puisse confier ce que je sais, et ce que je soupçonne ! Vous êtes un parent d’Ève, vous êtes un jeune homme sérieux et bon, intelligent aussi. Je ne vous ai pas vu souvent, mais ce peu a suffi pour que je me fasse une opinion sur vous. Ai-je eu tort ?

– Non, Romaine, non. J’ajouterai qu’avec mon oncle, nous avons formé le projet d’étudier ces événements dramatiques, assez mystérieux par certains côtés.

Une lueur brilla dans le regard intelligent de Romaine.

– Ah ! vous avez songé à cela ? Très bien ! Ce que je peux vous apprendre vous aidera peut-être.

Elle croisa sur ses genoux ses mains gantées de laine noire et poursuivit :

– Savez-vous comment la pauvre M^{me} Cécile devint folle ?

– Je l’ai appris depuis peu, par un peintre, Hervé Duguen, dont le père était l’ami d’Olivier Berly.

– Oui, je l’ai bien connu.

– Ma cousine Cécile aurait tiré sur lui un coup de revolver, dans un accès de folie.

– Un accès causé par le désespoir de voir son mari aux mains de ce démon, qui, non content de le prendre à sa femme, le ruinait complètement.

– Comment cela ? Cécile avait sa fortune.

– M^{me} de Bréhans le poussait à jouer. Tout s’en allait ainsi, et la pauvre jeune dame signait pour payer les dettes de son mari, afin qu’il ne fût

pas déshonoré. Ah ! que je l'ai vue pleurer, la malheureuse ! Il n'est pas étonnant que son cerveau se soit un moment brouillé, qu'elle ait vu rouge. Elle l'aimait tant, son Olivier !

La voix de Romaine se brisa un peu.

– ... Il y a des choses que je n'ai pu savoir. Par exemple, où eut lieu ce drame. M^{me} Cécile alla-t-elle chez cette femme, pensant qu'il s'y trouvait ? Voulait-elle la tuer, elle, et Olivier se jeta-t-il au-devant pour la protéger ? J'ai toujours eu dans l'idée que la chose se passa ainsi. Mais je n'ai jamais revu la pauvre dame, qu'on emmena tout de suite à l'hôpital et, de là, dans une maison de santé. Quant à lui, il avait été blessé, on le soignait dans une clinique où M^{me} de Bréhans allait le voir. Je m'y rendis un jour, avec la petite Ève qui avait alors quatre ans, mais il refusa de nous recevoir et l'infirmière me dit qu'à mon seul nom il s'était aussitôt agité en murmurant : « Non, non ! Je ne veux pas... Qu'elle me laisse, qu'elle me laisse ! »

« Peu après, une femme – j'ai supposé que c'était la gouvernante de la petite Kyra – vint

m'apporter un mot de lui m'enjoignant de remettre à cette personne Ève, qui devait être élevée avec la petite-fille de M^{me} de Bréhans.

– Quelle infamie ! dit Hoël avec indignation.

– N'est-ce pas, monsieur ? Mais que pouvais-je ? Rien, rien !

– Si, vous avez réussi à vous introduire dans la place, nous a raconté Ève.

– Oui, quelques années plus tard. Que de ruses il me fallut employer, quand je fus là ! Mais personne ne s'est jamais douté de rien. Je faisais mon travail en conscience, on me tenait pour une ouvrière habile et pour un caractère sûr. Chaque jour, je voyais l'enfant en cachette, je la consolais des petites méchancetés qu'on lui faisait, je lui apprenais ses prières et je la mettais en garde contre les mauvais exemples, les mauvais conseils. La chère enfant ! Il faut qu'elle ait été protégée du Ciel pour avoir conservé sa belle âme pure et droite dans ce milieu-là !

Romaine sortit un mouchoir, essuya ses yeux humides.

– ... Et ce garçon, ce Youri qui tournait toujours autour d'elle. « Je ne puis le souffrir ! » me disait-elle parfois. Maintenant encore, il vient la voir... M^{lle} Yolande a dû vous dire ?...

– Oui. Mais il faudrait lui interdire la porte, Romaine !

– J'ai essayé, mais quand je lui disais qu'Ève était sortie, il me répondait avec son vilain sourire : « Je la verrai quand même, un jour ou l'autre. Ainsi ce que vous faites là ne sert à rien. » Et c'était vrai, monsieur. Il la guettait dans la rue, voilà tout. Alors, j'ai pensé : « Il vaut encore mieux qu'il vienne chez nous, car au moins je suis là. » Mais quelle race, monsieur, quelle race !

Hoël serrait les poings, machinalement une fureur secrète l'agitait.

– Ève se croit obligée de le supporter, tant qu'il est correct, continua Romaine. Il s'est arrangé, le fourbe, pour se donner des droits à sa gratitude. Mais il faudra tout de même bien que cela cesse !

– Oui, il le faudra, et sans tarder ! dit sourdement Hoël.

Romaine passa le mouchoir sur son front, où perlait un peu de sueur.

– Je vous parle de tout cela, monsieur, mais c’est surtout à propos de M^{me} Cécile que je voulais vous voir. Elle est enfermée depuis tout ce temps-là, et on a raconté à sa fille qu’elle était si agitée que sa seule présence la mettrait dans des états épouvantables. Eh bien ! j’ai des doutes là-dessus.

– C’est M^{me} de Bréhans qui lui a dit cela ?

– Elle, et ce vilain M. du Bugey, le cousin d’Olivier, qui a été nommé tuteur de la mère et de la fille. Il est tout à la dévotion de cette femme. Pourvu qu’on le paye, il est prêt à tout, ainsi que j’ai entendu M. Olivier le dire quand il parlait de lui.

– Alors, vous supposez que ma cousine Cécile n’est peut-être pas aussi folle qu’on le dit ? Mais quelle raison aurait-on d’empêcher sa fille de la voir ?

– Cela, il faudrait le demander à l'âme noire de Daria Volonef ! C'est elle qui a tout mené, dans cet affreux drame.

– Savez-vous où est internée ma cousine ?

– J'ai fini par l'apprendre. C'est dans une maison de santé près de Marly.

– Sa fille, majeure, doit avoir le droit de la voir. Tout à l'heure, j'ai rendez-vous avec un magistrat, le beau-frère du peintre Duguen, près de qui mon oncle et moi avons décidé de prendre conseil au sujet d'Ève et de sa mère. La dilapidation de cette très grosse fortune nous semblait très louche. Mais si le jeu était de la partie, tout est possible.

– Je vous ai répété ce que me disait M^{me} Cécile, dans ses moments de désespoir. Mais l'argent a pu passer à autre chose.

– C'est bien probable. Toutefois, il ne sera guère possible de le prouver. Mais la principale chose est de faire la lumière sur cet internement.

– C'est ce qu'il m'a semblé, monsieur. Je n'ai jamais parlé à Ève de mes doutes là-dessus, pas

plus que du drame où la pauvre dame a perdu la tête. Elle me demandait : « Qu'est-ce qui s'est passé ? Je suis sûre qu'il s'est passé quelque chose de terrible pour que maman soit devenue folle. » Je lui répondais : « Plus tard, je vous le dirai. À quoi bon maintenant ? Quand vous serez majeure, nous tâcherons de trouver quelque bon conseiller pour savoir ce qu'il faut faire, afin que vous ayez le droit de voir votre mère et de vous rendre compte de son état. »

– Eh bien ! ce moment est venu, Romaine. Mais ne lui en dites encore rien, avant que nous ayons quelque renseignement à ce sujet.

Romaine se leva, remercia et reprit son filet à provisions déposé sur le tapis.

– J'ai profité de ce que je faisais mes courses pour venir jusqu'ici, pendant qu'elle donne une leçon, expliqua-t-elle. Je ne la laisse jamais seule quand je sais que ce Youri est à Paris.

Lorsqu'elle fut partie, Hoël s'empressa de sortir à son tour, en disant à Yolande assez intriguée : « Je te raconterai plus tard... mais il ne faut pas que je fasse attendre M. Marien. »

Il reçut bon accueil de cet homme aimable, qui l'écoula attentivement et, après réflexion, déclara :

– Le meilleur conseil que je puisse vous donner est de vous adresser à Félix Andray. Il est détective privé, très intègre, doué d'une rare finesse d'observation. Trente ans d'exercice de cette profession lui ont donné un belle expérience. Il s'est en outre particulièrement occupé d'affaires concernant ces milieux équivoques où vivent et prospèrent les êtres tels que cette M^{me} de Bréhans. Voici son adresse. Rendez vous chez lui de ma part et confiez-vous à lui sans crainte.

Hoël remercia le magistrat et s'en alla avec une satisfaction que partagèrent M. de Gisquel et Yolande, quand il leur fit part de son entretien et des révélations de Romaine.

– Seulement voilà, ce détective va coûter cher, fit observer l'oncle Efflam. Ève n'a qu'une petite fortune...

Hoël l'interrompt vivement :

– J’aurai cette année un bon revenu avec mes livres, mon oncle, et je l’emploierais tout entier, s’il le fallait, pour rendre notre cousine Cécile à la liberté.

– Tu crois donc que la pauvre femme serait retenue sans motif ?

– J’en ai le soupçon, et je me demande s’il n’y aurait pas là encore une horrible vengeance de Daria Volonef. Et comment celle-ci continue-t-elle de payer la pension dans cet établissement, depuis qu’Ève l’a quittée, si elle n’a grand intérêt à ce que notre cousine ne s’occupe pas de sa mère ?

– C’est vrai, je n’y avais pas pensé ! dit M. de Gisquel. Cette générosité-là doit cacher quelque chose de suspect. Ah ! quel serpent ! Et il est à croire que ses serpenteaux ne valent pas mieux.

– Non, dit Hoël entre ses dents.

Le front de Yolande se plissa et sa bouche trembla un instant.

XVII

Hoël trouva en Félix Andray un homme d'une soixantaine d'années, à l'allure encore jeune, alerte malgré un certain embonpoint. Son accueil réservé n'excluait pas une certaine affabilité, son regard avait de la franchise et dénotait aussi un esprit réfléchi, une intelligence très en éveil. Il écouta attentivement Hoël, en l'interrompant parfois pour une question dont il notait la réponse sur un bloc-notes. Quand le jeune homme eut terminé l'exposé de la situation, le détective resta un moment silencieux, en tourmentant un crayon entre ses doigts. Il dit enfin :

– Ce que vous me racontez là ne m'étonne pas, monsieur. Dans ma longue carrière, j'ai rencontré déjà des victimes de Daria Volonef. Et même bien avant, car j'étais tout jeune quand mon père, commissaire de police du 9^e arrondissement, fut appelé pour constater la mort

d'un homme qui s'était tiré un coup de revolver – un de vos parents, sans doute, car il portait votre nom.

Hoël eut un sursaut et devint très pâle.

– Penandour ?... Un Penandour ? Son prénom n'était-il pas Job ?

– Oui, je m'en souviens, parce que ce prénom peu habituel m'avait frappé... Mais, monsieur...

Andray regardait avec inquiétude la physionomie altérée d'Hoël.

Celui-ci dit avec une émotion qui étranglait un peu sa voix :

– C'était mon grand-père.

– Ah !... Vous ne saviez pas ? Je regrette de vous avoir appris...

– Non, j'aime mieux le savoir, car cela m'explique des paroles de ma grand-mère, et la profondeur de sa souffrance. Cette femme ?...

– Oui, c'était à cause d'elle.

Pendant un moment, Hoël demeura silencieux, le visage entre ses mains. Puis il redressa la tête.

– Y eut-il une enquête ?

– Non. Le suicide avait eu lieu dans la chambre qu’il occupait à l’hôtel. Il y avait près de lui une enveloppe cachetée à l’adresse de sa femme... Hélas ! monsieur, il ne fut pas le seul ! Daria Volonef a semé sous ses pas les ruines morales et matérielles. Nul doute que la fortune de son second mari, celle de sa belle-fille plus tard, n’aient passé en tout ou partie entre ses mains. Sur ce point, je crains que nous n’aboutissions à rien, faute de preuves. Pour l’internement, c’est différent. Savez-vous où elle est enfermée ?

– Dans une maison de Marly, m’a dit son ancienne femme de chambre.

– Je connais. Docteur Gambernier. Ferait bien des choses pour de l’argent. Il a déjà eu certains ennuis, ces dernières années. Cela le rendra plus prudent au sujet de cette dame. Le tuteur, vous l’avez dit tout à l’heure, ne vaut pas grand-chose. Créature au service de cette femme, sans doute. Quel est son nom ?

– M. du Bugey.

– Du Bugey ?

Andray traça au-dessus de la table quelques cercles avec son crayon.

– ... Je connais ce nom. Il faudra que je cherche dans mes notes... Eh bien ! monsieur, je vais me mettre aussitôt à cette affaire.

– Dois-je vous verser une provision ? demanda Hoël en se levant.

– Non, c'est inutile, du moment où vous m'êtes recommandé par M. Marien. Je vous tiendrai au courant de mon enquête, et peut-être aurai-je très prochainement du nouveau à vous apprendre. Ce nom de Bugey me trotte par la tête. Ce personnage doit avoir fait quelque chose par quoi je le tiendrai.

Quand Hoël entra dans la salle à manger où M. de Gisquel lisait un journal, le vieillard, en levant les yeux sur lui, s'écria :

– Qu'as-tu, mon enfant ? Qu'est-il arrivé ?

Hoël jeta son chapeau sur la table et se laissa tomber sur une chaise près de son oncle. Il mit ses doigts crispés sur la main ridée, en disant

d'une voix qu'assourdissait une émotion violente :

– Je viens d'apprendre comment est mort mon grand-père.

M. de Gisquel eut un brusque mouvement. Son visage coloré prit une teinte plus vive. Il balbutia :

– Qui t'a appris ?...

– M. Andray. Son père était le commissaire de police appelé pour... les constatations. Vous connaissiez la vérité, mon oncle ?

M. de Gisquel passa sur son front une main un peu tremblante.

– Oui. J'ai accompagné ta grand-mère quand elle est venue près de ce lit de mort. C'est moi qui me suis occupé de toutes les formalités. Elle était dans un état de prostration, sans une larme... Le corps du malheureux devait être transporté à Sarzeau. Un peu avant qu'on vînt le prendre, elle disparut et, quand elle revint, ses yeux avaient un singulier éclat. Je lui demandai : « D'où venez-vous, Haude ? » Elle me répondit : « De chez

cette créature. Il fallait que je lui dise ce que je pense d'elle. Au jour du grand Jugement, elle devra répondre de ses méfaits ».

« Après, nous ne sommes jamais revenus sur ce sujet. Mais je savais que sa grande torture a toujours été la pensée de cette mort volontaire, de cette sépulture privée des prières de l'Église. Tu comprends donc mieux encore l'horreur que lui inspirait cette femme et son épouvante quand elle apprit qu'elle t'attirait chez elle.

– Oh ! oui, je comprends !

Hoël appuyait ses coudes sur la table et mettait entre ses mains son visage bouleversé.

– ... Je comprends tout ! Pauvre grand-mère !... Et lui, le malheureux ! Mais ce n'était pas assez encore ! Mon père aussi...

– Oui, elle le connut pendant qu'il était attaché au ministère de la Marine. Elle essaya aussi de le réduire au désespoir, mais il eut la force de se dégager, car il était grand croyant et d'âme courageuse. Brisé par la douleur de la mort de sa femme, il demanda à faire partie de la plus

prochaine croisière et n'en revint pas, comme tu le sais.

– Elle s'était vengée de ma grand-mère.

– Oui, le démon !... mon pauvre enfant, j'aurais voulu te laisser dans l'ignorance de ce drame !

M. de Gisquel posait sa main sur les cheveux noirs aux boucles légères.

– Mieux vaut que je sois au courant, mon oncle. Je prierai davantage pour lui, et quant à « elle »...

Il laissait retomber ses mains, montrant une physionomie durcie, presque farouche.

– ... L'horreur, le plus insultant mépris, oui, voilà ce qu'elle doit m'inspirer !

Il se tut un moment et ajouta :

– Je crois inutile que Yolande soit informée de cela ?

– Tout à fait inutile.

Il y eut un nouveau silence entre les deux hommes. Puis Hoël fit part à son oncle du résultat

de son entrevue avec Félix Andray et de la bonne impression produite sur lui par celui-ci. Quand Yolande rentra, elle les trouva remis de leur émotion – en apparence du moins. Seule, une lueur de tristesse venait parfois assombrir le regard d’Hoël. Mais elle avait l’esprit trop distrait en ce moment pour s’en apercevoir.

Ce fut le lendemain de ce jour qu’Hoël trouva dans son courrier une petite enveloppe parfumée, renfermant une carte où il lut ces mots :

Cher Hoël,

Je suis désolée, très fâchée aussi contre grand-mère ! N’en veuillez pas à votre petite amie Kyra ! Je n’ai pas eu le temps l’autre jour de vous dire ce que je voulais. Venez me voir au théâtre, demain, après la répétition. L’ouvreuse aura des ordres et vous conduira près de moi. Je voudrais tant reprendre nos bonnes relations amicales d’autrefois !

À bientôt donc, cher Hoël,

Kyra.

D'un geste violent, Hoël déchira carte et enveloppe qu'il jeta dans sa cheminée où pétillait un feu de bois.

Digne rejeton de Daria Volonef ! Instrument dont se servait celle-ci pour tâcher de perdre cet autre Penandour. Le dégoût, la colère, envahissaient l'âme d'Hoël.

Comme il s'asseyait devant sa table pour reprendre son travail, Yolande entra :

– Il n'y a pas de lettres pour moi ? demanda-t-elle.

– Si, une de tante Armelle. Elle doit être là, sous les journaux.

Quand Yolande eut parcouru la lettre et fait part à son frère des nouvelles que lui envoyait M^{me} de Coutry, elle s'approcha du feu, redressa une bûche et, tout en reposant la pincette, dit négligemment :

– M^{me} Marien doit m'emmener à un concert cet après-midi.

– Ah ! Où cela ?

– Je ne me souviens pas... C'est dans une petite salle...

– Que doit-on jouer ?

– De la musique nouvelle, surtout.

– Eh bien ! profite de cette distraction, ma chère amie.

Trop préoccupé d'autres pensées, Hoël questionnait distraitemment, sans regarder sa sœur. Il ne put donc remarquer un certain embarras sur sa physionomie, une légère hésitation dans ses réponses. Plusieurs fois, la sœur d'Hervé Duguen, qu'elle voyait aux réceptions de M^{me} Baranquin, l'avait emmenée à un concert, à une matinée théâtrale, à une conférence. Elle était fort mélomane et s'entendait sur ce point avec M^{lle} de Penandour. Hoël n'avait donc pas lieu de s'étonner que sa sœur l'accompagnât aujourd'hui.

Or, en réalité, c'était Yolande qui lui avait parlé des auditions données par Youri au théâtre des Deux-Mondes et l'avait amenée à lui proposer de s'y rendre avec elle. Mais elle ne

voulait pas que son frère le sût, prévoyant une violente opposition de sa part, d'après la façon dont il avait qualifié le jeune Kamine quand elle lui avait parlé de sa visite à Ève. En outre, depuis son entretien de la veille avec Félix Andray, certaines paroles prononcées par lui laissaient percevoir une augmentation dans l'horreur que lui inspirait M^{me} de Bréhans. Tout ce qui touchait à elle devait donc en subir l'influence et il ne supporterait pas que sa sœur s'intéressât à l'un des siens, fût-ce simplement à titre d'artiste.

« Ce serait d'une exagération ridicule, se disait Yolande. Que j'aie à entendre ce musicien ou un autre, quelle différence y a-t-il ? Non, vraiment, il serait fou de me priver de ce plaisir. »

Elle essayait de rassurer sa conscience, bizarrement troublée. Son mensonge de tout à l'heure ajoutait encore à son malaise. Elle, toujours droite, toujours franche, elle trompait Hoël. Un sentiment de honte se glissa un instant en elle. Mais une subtile influence le fit évanouir – le souvenir du magicien qui lui verserait un philtre enivrant dont, à l'avance, elle se grisait.

Le théâtre des Deux-Mondes, pas très grand, mais fort élégamment décoré, jouissait d'une grande vogue en ce moment. On le disait commandité en partie par M^{me} de Bréhans. En tout cas, ses petits-enfants en étaient les deux étoiles. La matinée de ce jour se donnant au profit d'une œuvre d'assistance, il y avait un divertissement chorégraphique où Kyra fit merveille. Yolande se souvenait de la petite fille aux tresses blondes à qui Hoël, sur les marches du pavillon, offrait ses camélias. Elle songeait :

« Quelle grâce ! Quelle légèreté ! Et cette physionomie si mobile, si captivante ! Comme elle doit être dangereuse, elle aussi ! »

Son malaise d'âme revenait. L'ombre infernale de Daria Volonef planait de nouveau sur elle. Mais tout s'effaça quand parut Youri, quand surtout son archet commença de faire vibrer les cordes. Elle s'abandonna alors au ravissement de tout son être. La tendresse, la passion, une troublante langueur, une mélancolie poignante, tout était exprimé dans ces phrases musicales où Youri semblait mettre toute son

âme. En jouant, il tenait comme à l'ordinaire ses yeux baissés, tandis que demeurait impassible son long visage au teint blanc qu'entouraient les cheveux blonds. Mais, quand il eut terminé, qu'il se leva et s'inclina pour saluer les auditeurs enthousiastes, son regard fit rapidement le tour de la salle et Yolande eut conscience qu'il s'arrêtait quelques secondes sur elle.

Le sang lui monta au visage. M^{me} Marien, à ses côtés, murmurait en applaudissant : « Admirable ! Admirable ! » Mais les mains de Yolande demeuraient inertes. Elle écoutait vaguement les appréciations de sa compagne, en y répondant elle ne savait comment. Elle écouta de même la suite du programme et, au retour, parut à M^{me} Marien si distraite que celle-ci demanda si elle était souffrante.

Elle répondit qu'elle ne se sentait pas bien, en effet, et, après avoir remercié la sœur d'Hervé, revint aussitôt à son logis. Elle eut un soulagement en n'y trouvant que l'oncle Efflam, absorbé dans la lecture d'un ouvrage sur les colonies africaines.

Hoël ne rentra qu'à l'heure du dîner et, visiblement préoccupé, ne songea pas à questionner sa sœur ni à remarquer en elle une certaine gêne, une ombre inaccoutumée sur son regard.

XVIII

Ève dînait le lendemain chez ses cousins. Ceux-ci avaient décidé de lui parler de l'enquête confiée à Félix Andray. Elle apprit ainsi les doutes que conservait Romaine au sujet de l'état véritable de sa mère – doutes que partageaient ses parents et le détective.

– Quoi ! on la tiendrait enfermée sans motif ? s'écria-t-elle avec épouvante. Ma pauvre maman ! Ce serait pire que tout !

– Ce n'est qu'une hypothèse. Calmez-vous, Ève ! dit Hoël. Vous voyez que Romaine avait raison de ne pas vous faire part de ses soupçons.

– Oh ! je sais bien que ma bonne Romaine a toujours agi pour le mieux, expliqua Ève avec un regard affectueux vers la fidèle servante qui servait à table et s'était arrêtée pour voir l'effet produit sur la jeune fille par la révélation de son cousin.

– Vous en auriez passé des nuits à vous tourmenter, ma pauvre petite ! dit Romaine d'un ton grondeur. À quoi cela aurait-il servi ? Nous ne pouvions rien faire. Tandis que maintenant, vous avez ces messieurs pour vous conseiller, pour vous protéger.

Les beaux yeux couleur de violette regardaient tour à tour M. de Gisquel et Hoël – en s'arrêtant un peu plus longuement, avec plus de douceur, sur la physionomie émue de celui-ci.

– Oh ! puissions-nous réussir, vous rendre votre mère et faire échec ainsi à l'un des crimes de cette créature ! dit Hoël avec ferveur.

Yolande restait presque silencieuse. Elle ne pouvait se délivrer de cet étrange malaise qui l'oppressait depuis la veille. La pensée que Youri l'avait aperçue dans la salle lui causait une intolérable confusion, qu'augmentait encore le remords du mensonge fait à son frère.

Quand Ève se retira pour rentrer chez elle avec Romaine, Hoël insista pour les accompagner. Il y avait eu des attaques de malfaiteurs les jours précédents et il n'était pas prudent que des

femmes fussent seules dans la nuit à cette heure, si court que fût le trajet. Du moins ce fut le motif que donna le jeune homme. Mais, en réalité, il voulait parler seul à seule à sa cousine.

Romaine marchait derrière eux. Il dit en baissant la voix :

– Yolande m’a dit que ce Youri osait s’imposer à vous. Ève, vous ne devez plus le recevoir ! Il ne le faut pas !

– Je le voudrais bien ! murmura-t-elle. Mais que faire ? Il me suivra, m’arrêtera dans la rue, pour me compromettre, par vengeance, par méchanceté.

Ses mains se crispèrent sur l’écharpe enroulée autour de son cou et dont les pans retombaient devant elle.

– ... Leur méchanceté ! À tous trois, sournoise, souriante, venimeuse. Comme je l’ai sentie autour de moi ! Hoël, si vous saviez quel haut-le-cœur j’ai eu parfois, dans cette atmosphère empoisonnée ! Ah ! oui, je voudrais l’écarter de mon chemin, lui ! Mais comment ?

Hoël saisit la main fine et tiède sous le gant.

– En vous mettant sous ma protection, Ève !
En acceptant de devenir ma fiancée !

Elle eut un léger sursaut et s'arrêta pendant quelques secondes. Puis elle reprit sa marche. Il sentit que sa main frémissait dans la sienne.

– Je serais un trop grand fardeau pour vous, Hoël. Songez que je possède peu de chose et que ma mère sera à ma charge, car je ne supporterai pas plus longtemps que sa pension soit payée par cette femme.

Sa voix s'étranglait un peu dans sa gorge.

Hoël dit ardemment :

– Qu'importe ! Je travaillerai pour elle et pour vous, avec quelle joie ! Si vous n'avez que cette objection à m'opposer, elle est complètement négligeable. Il suffit que vous ayez assez d'affection pour moi, assez de confiance pour unir votre vie à la mienne.

– Oh ! de l'affection, de la confiance... pour qui en aurais-je, sinon pour vous, mon cousin Hoël ?

Ses yeux se levaient sur lui et, à la clarté d'un réverbère, il les vit qui brillaient de larmes.

Il serra sa main d'une plus forte étreinte.

– Ève, je crois que je vous ai aimée depuis que je vous ai connue, en Bretagne.

– Je ne sais trop... Kyra vous ensorcelait.

Hoël rougit un peu.

– Oui, je l'avoue, dit-il sincèrement. De l'ensorcellement, c'est bien cela. Elle a essayé encore, ici...

– Ici ?

– Un hasard m'a mis en sa présence. Elle a échoué dans son dessein, grâce au Ciel !... Oh ! bien échoué, Ève !

Ils se turent un moment. Leurs mains ne se quittaient pas. Ève respirait un peu fort, comme oppressée par l'émotion.

– Vous réfléchirez ?... Vous me donnerez bientôt votre réponse ? demanda anxieusement Hoël.

– Bientôt, oui... Votre oncle, votre sœur

savent-ils ?

– Non, pas encore, mais ils doivent soupçonner mes sentiments à votre égard et ne pourront qu’y acquiescer de tout leur cœur. Ainsi, vous aurez une famille, Ève très chère, et un mari qui sera tout à vous.

Ils arrivaient au logis d’Ève. Leurs mains s’êtreignirent fortement. Ève murmura :

– Demain, je vous dirai...

Et son sourire fut déjà une promesse.

Quand elle se trouva seule dans son petit logis avec Romaine, elle jeta ses bras autour du cou de celle-ci.

– Romain, il m’a demandé de devenir sa femme !

– Je m’en doutais bien ! dit la servante avec allégresse. Vous êtes faits l’un pour l’autre. Et maintenant, il faudra bien tout de même que nous mettions le Youri à la porte.

La physionomie heureuse d’Ève s’assombrit tout à coup.

– Quelle fureur, quand il apprendra cela !
Pourvu qu’il ne songe pas à se venger sur Hoël !

Romaine leva les épaules.

– M. Hoël saura bien se défendre contre ce méchant reptile. Nous chercherons un moyen de l’écarter de vous, ma petite Ève, c’est le principal.

Oui, mais ce n’était pas chose facile. Ève, recevant des élèves, ne pouvait laisser sonner à sa porte. Et puis, comme elle le disait, Youri attendrait, guetterait.

– Le mieux serait de changer de logement, disait Romaine. Encore faudrait-il prendre bien des précautions pour qu’il n’arrive pas à connaître notre nouvelle adresse.

– Nous parlerons de cela avec Hoël et son oncle quand nous les reverrons, répondit Ève. Ils nous donneront certainement un bon conseil.

Dans l’après-midi du lendemain, comme elle finissait de donner une leçon, elle entendit sonner, puis parlementer à la porte d’entrée. Celle du salon fut enfin ouverte par une main décidée

et elle vit paraître Kyra.

Sa surprise fut si forte qu'elle resta d'abord immobile, sans paroles.

– Je te dérange, ma chère ? dit la jeune personne. Ne t'occupe pas de moi, j'attendrai que tu aies terminé.

– J'ai fini, dit Ève, reprenant sa présence d'esprit.

Elle congédia la jeune élève qui regardait avec intérêt cette jolie fille très élégante, trop parfumée. Puis elle revint à Kyra qui avait pris place dans un fauteuil.

– Que venez-vous faire ici ? demanda-t-elle froidement.

Kyra eut un petit rire moqueur.

– Charmant accueil ! Depuis le temps que tu ne m'as pas vue, tu pourrais me recevoir autrement.

– Que venez-vous faire ? répéta Ève.

– Eh bien ! savoir ce que tu deviens, chère Ève. Je m'intéresse toujours à toi, beaucoup.

Nous avons été si longtemps comme deux sœurs !

Ève, toujours debout devant elle, la considérait avec mépris, sans répondre. La petite bouche fardée s'ouvrit dans un nouvel éclat de rire.

– Quelle tête tu me fais ! Heureusement, je ne suis pas susceptible – pas plus que le cher Youri que tu reçois toujours à contrecœur, d'après ce qu'il me dit.

– Est-ce pour me parler de lui que vous êtes venue ?

La voix d'Ève prenait des intonations plus brèves encore, presque dures.

– Mais non ! Il sait très bien mener ses affaires lui-même. C'est un garçon habile, mon frère. Sais-tu quelle est sa dernière conquête ?

– Je n'ai aucune envie de le savoir.

– Même si c'est ta cousine de Penandour ?

Cette fois, Ève perdit son sang-froid : le sang lui monta au visage, et elle s'écria presque :

– Que dites-vous là ? Qu'osez-vous dire ?

– Oh ! rien que la vérité, chère amie ! La

pauvre demoiselle a la cervelle bien tournée en sa faveur. Elle n'est pas la première, tu peux le croire !

– Vous mentez !

– De plus en plus aimable ! Non, je ne mens pas. Youri est assez fin pour démêler chez une femme les sentiments qu'il inspire – lui et surtout sa musique. C'est vraiment amusant, tous ces Penandour pris au piège par nous. Ce charmant Hoël, lui aussi...

Elle guettait la physionomie d'Ève. Mais elle ne rencontra qu'un regard de mépris glacial.

– ... Il est venu chez nous, et nous avons renoué connaissance. Il doit venir me voir au théâtre. J'ai un caprice pour lui, un vrai caprice, Ève.

Les mains d'Ève avaient un léger tremblement. Mais elle se forçait à rester impassible sous le regard de féline méchanceté.

– ... Et je lui plais, oh ! je lui plais ! Il se souvient de la petite Kyra d'autrefois, à qui un jour il a apporté des camélias de son jardin. Nous

étions assis sur les marches du pavillon. Il m'en a donné des rouges, et il en avait cueilli des roses pour toi. Mais je n'ai pas voulu qu'il te les donne, et il m'a laissée les effeuiller autour de moi. J'étais jalouse, Ève... jalouse déjà.

Les dents d'Ève s'enfoncèrent un peu dans sa lèvre. Ses cils battirent, voilèrent un instant les yeux.

– ... Tu le vois, puisque tu es sa cousine. Mais il ne faut pas me le prendre !

– C'est pour me dire cela que tu es venue ?

Comment, par quel effort pouvait-elle se contraindre à garder cet accent glacé ?

– Oui, chère Ève, c'est pour cela. Ne trouves-tu pas que ce motif est suffisant ?

Tout à l'heure, une menace sous le ton câlin ; maintenant, l'ironie dans le sourire mauvais.

– Eh bien ! vous aurez du moins appris quelque chose. Je vais me fiancer à mon cousin Hoël.

Pendant un moment, il se fit une singulière transformation dans la physionomie de Kyra. Ève

eut l'impression de se trouver devant une tête de reptile.

Puis le sourire reparut sur les lèvres trop rouges. Kyra se leva, en reprenant d'un geste gracieux le col d'hermine de sa jaquette.

– Compliments, chère amie ! Vœux de bonheur ! Garde-le bien, ton Hoël... si tu peux. Bonsoir !

Elle sortit. Ève demeura immobile jusqu'au moment où Romaine entra. Alors, elle se laissa tomber dans les bras qui se tendaient vers elle.

– J'ai entendu, ma petite enfant... Je ne voulais pas la laisser entrer, mais elle entendait le piano et elle m'a répondu : « Vous ne pouvez pas me dire qu'elle n'est pas là. Il faut que je lui parle. » Ah ! la vipère !... Calmez-vous, ma petite Ève !... Je vous en prie.

Ève, maintenant, se laissait aller, toute frissonnante, contre l'épaule de l'excellente femme. Celle-ci en lui caressant les cheveux, répétait :

– Calmez-vous ! La voilà partie, cette fille de

malédiction. Dans ce qu'elle vous a dit, il n'y a que mensonge.

– Oh ! je le sais bien ! Hoël m'a raconté la tentative qu'elle a faite pour le prendre, lui aussi. Mais si vous aviez vu, Romaine ! – Si vous aviez vu ce regard, cette figure !... Oh ! quelle horrible chose que la haine !

– Que pourra-t-elle contre vous, mon enfant ? Racontez cela à M. Hoël, pour qu'il se méfie encore plus, et confiez-vous en la Providence. Oui, vigilance, confiance en Dieu, voyez-vous, Ève, c'est tout ce qu'il faut pour combattre de telles créatures.

Les lèvres d'Ève se posèrent sur la joue de Romaine.

– Vous avez raison, amie. Mais j'ai dû tellement prendre sur moi pour garder cette attitude devant elle... Maintenant, je vais écrire un mot à Hoël pour lui donner la réponse qu'il attend.

Sur une carte, elle inscrivit ces seuls mots :

Hoël, je suis votre fiancée... ÈVE.

Et, en la remettant à Romaine, elle lui dit :

– S’il est là, vous lui raconterez ce qui vient de se passer. J’aime mieux ne pas lui en parler. Pas un mot de ce qu’on a raconté sur sa sœur, naturellement.

XIX

Hoël avait déjà cherché avec M. de Gisquel le moyen de soustraire Ève aux poursuites de Youri. Le récit de Romaine ne fit que l'engager à se hâter. L'oncle et le neveu tombèrent d'accord pour que ce dernier transportât ses pénates à l'étage supérieur, chez un professeur célibataire avec lequel il entretenait des rapports amicaux, et qui disposait d'une chambre inoccupée. Ève prendrait la chambre de Yolande, et celle-ci s'installerait dans le salon, à la place de son frère. Quant à Romaine, on trouverait une chambre à louer dans l'immeuble.

M. de Gisquel et lui expliquèrent tout cela à Ève dans la visite qu'ils lui firent le lendemain. Elle accepta ce qu'ils avaient décidé avec une expression de délivrance qui frappa ses visiteurs.

– Oh ! que je ne les revoie jamais, ni les uns ni les autres ! dit-elle en joignant ses mains.

Hoël les prit dans les siennes et y mit un long baiser.

– Ève, je veux vous demander de vous mettre le plus tôt possible sous ma protection. Acceptez-vous que notre mariage soit célébré très prochainement ?

Elle lui sourit, en répondant :

– Je veux ce que vous voulez.

– Voilà ce que j'appelle une femme raisonnable ! dit gaiement M. de Gisquel. Nous ferons donc un gentil mariage dans l'intimité, avec les bons Baranquin et Hervé Duguen... À propos, Yolande n'a encore rien décidé pour son portrait ?

– Non, pas encore, répondit Hoël. Il faudra que je le lui rappelle... Elle est très distraite en ce moment.

– Oui, et elle n'a plus son entrain habituel. L'avez-vous remarqué, petite Ève ?

– Mais... non.

L'hésitation d'Ève, une certaine gêne sur sa physionomie n'échappèrent point à Hoël, attentif

à toutes les impressions qui passaient sur ce jeune visage tant chéri. Cette observation le porta à considérer d'un œil plus clairvoyant Yolande, ce soir-là, pendant le dîner où Ève assistait – un petit dîner de fiançailles improvisé par M^{lle} de Penandour, qui avait embrassé avec effusion sa future belle-sœur en murmurant :

– Je suis si heureuse, pour lui et pour vous !

Mais elle semblait se forcer à sourire, elle semblait par moments sortir d'un songe. Hoël croyait remarquer aussi comme une gêne dans son regard. Cela ressemblait si peu à la franche et gaie Yolande qu'il en éprouva quelque inquiétude. Mais, en vain, il cherchait ce qui pouvait motiver ce changement.

Dans le salon, après le dîner, tandis que Yolande versait la liqueur dans les petits verres, on parla de la cérémonie nuptiale, que les fiancés désiraient voir célébrer dans une chapelle, pour plus d'intimité. Ève aurait Yolande pour demoiselle d'honneur, et Hoël demanderait à Hervé Duguen de l'accompagner.

– Mais à propos, Yolande, tu oublies de lui

donner ta réponse, au sujet de ton portrait ?

– Ah ! oui... je ne désire pas du tout... dis-le-lui, en le remerciant de ma part. Arrange cela pour ne pas le froisser...

Les verres s'entrechoquaient un peu sous ses doigts.

– C'est dommage ! Je crois qu'il aurait fait quelque chose de bien.

– Surtout avec un modèle qui lui plaît, ajouta malicieusement M. de Gisquel. Car tu ne lui es pas indifférente, Yolande, c'est visible.

La main qui tenait un flacon eut un mouvement qui fit dévier celui-ci, et un peu de liqueur tomba sur le plateau.

– Quelle idée vous vous faites là, mon oncle !

Il y avait à la fois de l'impatience et de la nervosité dans la voix de Yolande.

– Hum ! nous verrons cela, ma fille... nous verrons bien !

Hoël, à ce moment, regardait Ève. Celle-ci avait les yeux fixés sur Yolande, avec une

expression qui le surprit, car il crut y discerner une tristesse mêlée d'anxiété.

Venant après sa constatation d'un changement chez sa sœur, cette découverte l'intrigua, en l'inquiétant fortement.

« A-t-elle fait quelque confidence à sa cousine ? songea-t-il. En ce cas, Ève ne voudra peut-être rien me dire. Et qu'est-ce que ce pourrait être ? De qui aurait-elle pu s'éprendre ? »

Dès le lendemain, le changement de domicile fut chose faite. Ève et Romaine l'accomplirent le plus discrètement possible. La concierge fut informée que M^{lle} Berly, souffrante, se rendait chez des parents dans la banlieue. Ève donna à ses élèves la même explication de son départ.

D'autre part, Hoël s'occupait aussitôt des formalités nécessaires pour son mariage. Aussitôt après, il devait emmener Ève à Lesvélec, où les rejoindrait Yolande, escortée de M. de Gisquel. Dans la paix du vieux manoir, dans l'atmosphère ancestrale, il terminerait son nouvel ouvrage, retenu par Edmond Baranquin pour sa revue.

Yolande ne fit pas d'objection au projet de son frère la concernant. Ce n'était d'ailleurs qu'une assez courte avance sur la date de leur retour, primitivement fixée à la fin avril.

– Il faut que j'écrive, à tante Jeanne pour lui annoncer qu'elle aura bientôt une nouvelle nièce, dit Hoël, deux jours après ses fiançailles. Si vous vouliez y ajouter un mot, chère Ève, la bonne tante serait tout à fait ravie.

Ève ne demandait pas mieux. Elle s'assit près de son fiancé dans le salon dont Yolande avait fait disparaître son lit, étendu chaque soir. M. de Gisquel fumait sa pipe dans sa chambre. Yolande allait et venait pour les soins du ménage. Comme on sonnait, elle ouvrit et prit des mains de la concierge un paquet de lettres et de journaux. Tout était pour Hoël, sauf une grande enveloppe de papier épais d'où s'exhalait une senteur mêlée de tabac fin et d'un parfum capiteux.

Yolande, ayant posé le courrier près de son frère, revint à la salle à manger, tenant cette lettre à la main. Cette petite écriture compliquée lui était inconnue, mais il lui semblait avoir déjà

respiré ce parfum.

Avec hésitation, et une impression de malaise, elle décacheta l'enveloppe et en sortit une carte.

Votre dévoué serviteur, mademoiselle, vous est infiniment reconnaissant d'être venue l'entendre, malgré tous les obstacles que des esprits aveuglés peuvent mettre à nos relations d'artistes. Ce serait pour moi une joie parfaite de vous revoir, de jouer pour vous seule. Arrangeons-nous pour nous retrouver ces jours-ci chez Ève. Je me permets de vous donner ci-après mon adresse, pour que vous puissiez me répondre. Et je baise ardemment les mains de celle qui pourrait être mon inspiratrice, si elle le voulait.

YOURI.

La carte trembla dans les mains de Yolande, qui la laissèrent glisser à terre. Une rougeur brûlante couvrit son visage. Il lui semblait qu'un abîme s'ouvrait tout d'un coup devant elle. Il

osait !... Il osait lui donner ce rendez-vous !...
Chez Ève !

La honte, l'épouvante, pénétrèrent en son âme brutalement arrachée à l'envoûtement. Elle couvrit son visage de ses mains qui tremblaient toujours, comme son corps en ce moment.

Dans la pièce voisine, elle entendait la voix d'Hoël, celle d'Ève, et leur rire discret. S'ils savaient !... Elle se baissa, ramassa la carte du bout des doigts, comme un objet répugnant et, ouvrant le foyer du poêle, l'y jeta violemment. Puis elle s'assit, prit un ouvrage par contenance. Mais le tremblement de ses mains ne cessait pas.

– Yolande ! appela Hoël.

Elle tressaillit et demanda en essayant de raffermir sa voix :

– Que veux-tu ?

– N'as-tu rien de particulier à faire dire pour tante Jeanne ?

– Non, rien, sinon que je serai bien heureuse de la revoir.

Oui, retrouver le vieux logis, la campagne paisible, fuir pour un temps ce Paris où son âme orgueilleuse venait d'être si profondément humiliée. Yolande, tout à coup, y aspirait comme vers une source de fraîcheur dans laquelle s'évanouirait définitivement ce qui subsisterait du philtre vénéneux.

XX

Une dizaine de jours avant la date fixée pour le mariage, Hoël reçut la visite de Félix Andray. Celui-ci s'était mis en rapport avec le tuteur d'Ève et de sa mère. Le rappel de certains faits dont le détective conservait les preuves l'ayant rendu très souple, il n'hésitait pas trop à reconnaître que M^{me} de Bréhans l'avait manœuvré à son gré. Au sujet de M^{me} Berly, il avait accepté aveuglément la version fournie par la danseuse : la jeune femme, ayant déjà donné auparavant quelques signes de déséquilibre mental, avait, dans un accès de folie, tiré sur son mari. Conduite à la maison de santé du docteur Gaubernier, on avait dû – toujours d'après les dires de ladite dame – l'y laisser par suite de son état d'agitation.

– Vous ne l'avez jamais vue ? demanda Andray à ce singulier tuteur. Vous n'avez jamais

demandé à ce docteur des renseignements sur elle ?

– Jamais. Je n’avais pas de raison pour me défier de sa belle-mère.

– Il me semble, au contraire, que vous deviez en avoir, ne pouvant ignorer le rôle joué par M^{me} de Bréhans dans ce ménage.

L’autre n’avait su que répondre. Peu importait à Andray. Il s’était muni des pièces nécessaires pour qu’Ève pût voir sa mère et proposait qu’elle se rendît à Marly le lendemain. M. de Penandour et lui l’accompagneraient.

Sur la proposition d’Hoël, il fut convenu que Romaine se joindrait à eux. La vue de son ancienne femme de chambre pourrait avoir une influence heureuse sur la pauvre femme.

Le cœur d’Ève battait fort quand le petit groupe franchit la grille du parc où se disséminaient trois pavillons. Le docteur Gaubernier, un sexagénaire portant beau et fort aimable, écouta les explications d’Hoël, prit connaissance de la lettre à lui adressée par le

tuteur de sa pensionnaire, et déclara :

– Rien de plus naturel. Mais je m'étonne que personne ne soit venu la voir plus tôt.

– Comment ? dit Hoël. N'était-elle pas dans un état d'agitation qui interdisait toute visite ?

– Elle ? Il n'y a pas de folie plus douce. Vous allez en juger, d'ailleurs.

Hoël et ses compagnons échangeaient des regards stupéfaits. Andray murmura :

– Je me doutais bien de quelque chose...

Le docteur les précéda vers un des pavillons. Il appela une infirmière qui travaillait en causant avec ses compagnes dans une pièce à elles réservée.

– Comment se trouve M^{me} Berly, Armande ? Toujours calme ?

– Toujours calme comme d'habitude, docteur.

– Que fait-elle en ce moment ?

– Elle lisait, il y a une demi-heure, quand je l'ai quittée.

Le docteur alla vers une porte, y frappa et

entra en disant :

– Je vous amène des visites, madame.

Une voix douce, où la surprise se mêlait d'inquiétude, répéta :

– Des visites ? Je n'en ai jamais... je ne connais personne...

– Vous avez une fille, cependant ?

– Ma fille ?... Oui, je crois... Mais elle n'est jamais venue...

– Eh bien ! la voici.

Le docteur, se détournant, faisait signe à Ève. Elle s'avança, vint s'agenouiller près de la femme aux cheveux bruns grisonnants, au fin visage un peu flétri, assise près de la fenêtre.

– Maman !

Ses bras entouraient la taille de M^{me} Berly. Celle-ci regardait la jeune fille avec un étonnement auquel se mêlait de l'émotion.

– Ma fille... oui. Je me souviens. Mais c'est si loin ! Il y a si longtemps que je suis seule !

Ces derniers mots furent dits avec un accent

de poignante amertume qui amena des larmes dans les yeux d'Ève.

– Mais vous ne le serez plus, maman ! Vous viendrez avec nous. Je vais me marier...

– Te marier ?

La physionomie de M^{me} Berly témoignait tout à coup d'un vif effroi.

– ... Oh ! non, il ne faut pas ! Le mariage, c'est le malheur. Je le sais bien, moi !

Elle passa sur son front une main qui tremblait.

– ... Il y a des femmes qui les guettent, comprends-tu ?... Qui ruinent leur âme, qui détruisent leur foyer. Alors, un jour, on ne sait plus ce qu'on fait...

Elle cacha son visage entre ses mains.

– ... J'ai demandé pardon à Dieu de mon crime et... Mais je ne veux plus y penser !

Elle pressa plus fort ses mains contre son visage.

– Non, n'y pensez pas, maman ! dit

tendrement Ève. Vous n'avez pas agi sciemment, nous le savons bien.

M^{me} Berly laissa retomber ses mains et posa l'une d'elles sur la tête de la jeune fille.

– Quels beaux cheveux ! Vous êtes ma petite fille ?...

« Oui, Ève, ma fille ! »

En se penchant, elle mit un baiser sur le front qui s'offrait à elle.

– ... Pourquoi n'es-tu pas venue me voir plus tôt ?

– On m'avait dit que vous étiez trop malade pour me recevoir.

– Ce n'est pas vrai, je n'ai jamais été si malade, n'est-ce pas, docteur ?

– Jamais, madame.

– Mais c'est « elle » qui prétendait... Elle m'avait dit : « Je ne porterai pas plainte devant la justice, pourvu que vous restiez toujours bien tranquillement dans cette maison. Autrement, je vous déshonorerai, parce que vous êtes coupable

de tentative d'assassinat contre moi. »

– Contre elle ? Je croyais que...

– Non, c'est contre elle. Mais « il » s'est jeté au-devant pour la protéger.

La voix de la pauvre femme s'étrangla dans sa gorge.

– Eh bien ! maman, oubliez tout cela ! J'espère que vous allez pouvoir quitter cette maison et venir vivre près de nous. Voici mon cousin et fiancé, Hoël de Penandour. Voici Romaine, la bonne Romaine. Vous vous souvenez ?

Une lueur brilla dans les yeux d'un bleu semblable à ceux d'Ève.

– Romaine ! Oh ! oui, je me souviens ! Pourquoi n'êtes-vous pas venue me voir ?

– Ce n'est pas l'envie qui m'en manquait, madame !

Romaine s'approchait, prenait la main que lui tendait M^{me} Berly et y posait ses lèvres.

Hoël se tourna vers le docteur Gaubernier :

– Je pense que, vu cet état calme, rien ne s’oppose à ce que nous l’emmenions ?

– Pas aujourd’hui, car il y a quelques formalités à remplir, mais autrement, je ne vois pas d’obstacles. Nous allons parler de cela, si vous voulez bien venir dans mon cabinet.

Au cours de cet entretien, le médecin leur apprit que M^{me} Berly, quand on l’avait amenée chez lui, se trouvait dans un état d’exaltation qui persista quelques jours et fit subitement place à un grand abattement. Elle ne parlait pas, refusait de manger. Un jour, M^{me} de Bréhans vint la voir. Elle fut de nouveau un peu agitée ensuite, puis redevint calme. Elle ne disait jamais mot de son existence antérieure. « À tel point, ajouta le docteur, que nous ignorions ici qu’elle eût une fille. Cette amnésie paraît avoir cédé un peu tout à l’heure, vous l’avez vu. »

– Oui. Mais je me demande si M^{me} de Bréhans ne lui avait pas fait à ce sujet quelque menace qui a influé sur son cerveau affaibli... Certaines de ses paroles semblent le faire croire.

Cette remarque d’Hoël parut embarrasser le

docteur. Ses interlocuteurs le sentaient gêné, craignant sans doute qu'ils ne soupçonnassent chez lui une complicité avec M^{me} de Bréhans. Cette complicité n'existait-elle pas quelque peu ? Ce n'était pas impossible, mais elle ne leur importait guère du moment où M^{me} Berly allait recouvrer sa liberté.

– Vous pourrez certainement la garder chez vous, répondit le docteur à une question d'Hoël. Rien ne s'y oppose dans son état. Peut-être celui-ci s'améliorera-t-il avec un changement de vie, un nouvel entourage.

Il fut convenu qu'Hoël et Ève viendraient la chercher dès que M. du Bugey aurait été mis au courant et le médecin déchargé de toute responsabilité.

Hoël retourna à la chambre de M^{me} Berly. Il trouva Ève et Romaine assises près d'elle, lui tenant la main. Ève lui parlait avec tendresse, lui disait comme elle serait heureuse près de ses enfants. La pauvre femme écoutait, semblait comprendre, et un sourire venait parfois à ses lèvres. Quand Hoël entra, elle le regarda et lui

dit :

– C’est vous qui êtes le fiancé de ma fille ?

– Oui, ma cousine.

– Comment suis-je votre cousine ?

– Par votre grand-père, Amaury de Bréhans, qui était cousin du mien.

– Ah ! je n’ai pas connu mon grand-père.

– Il a dû mourir l’année de la naissance d’Ève.

– La naissance d’Ève ?

Elle parut rêver un moment. Puis elle murmura, comme se parlant à elle même :

– Oui, je me souviens... j’étais heureuse... Olivier...

Sa bouche tremblait, ses yeux se couvraient d’ombre. Ève et Hoël s’empressèrent d’écarter ce sujet de conversation. Ils parlèrent du prochain départ de cette maison, de l’installation chez Hoël. La sérénité avait reparu sur le visage de M^{me} Berly quand ses visiteurs se retirèrent, en promettant de revenir le lendemain.

Dans la voiture qui les ramenait à Paris, ils

commentèrent vers Félix Andray cet événement. Sans conteste, il existait chez M^{me} de Berly une déficience mentale, mais celle-ci, d'après l'aveu même du médecin, ne justifiait en aucune façon l'internement, surtout aussi sévère que l'avait prétendu M^{me} de Bréhans.

– Si vous voulez mon avis, déclara Andray, je vous dirai que cette misérable, profitant de cette faiblesse mentale, a dû terroriser la pauvre femme, peut-être en lui faisant craindre de passer en jugement et d'être condamnée. Elle voulait peut-être aussi l'empêcher de voir sa fille à cause de la bonne influence qu'aurait pu avoir ce contact sur l'état de son cerveau. Et tout cela, pourquoi ? Eh bien ! très probablement encore par vengeance, cette pauvre femme ayant osé essayer de se mettre entre elle et son mari, et même attenter à sa vie.

Ève se couvrit le visage de ses mains.

– Quelle âme atroce ! murmura-t-elle. Et que va-t-elle faire, quand elle apprendra que ma mère lui échappe ?

Hoël lui prit une de ses mains et la baisa.

– Rien, elle ne pourra rien, mon amie. Son règne infernal est passé. Que viendrait-elle faire maintenant sur notre route ?

XXI

Le surlendemain, M^{me} Berly était amenée dans le petit appartement des Penandour. M. de Gisquel lui cédait sa chambre et s'en allait à l'hôtel pour les quatre jours précédant le mariage.

La pauvre Cécile restait calme et semblait heureuse de la tendresse d'Ève, des attentions dont l'entouraient Hoël, sa sœur et son oncle. Quand Ève, au matin de son mariage, entra chez elle dans sa robe blanche, elle joignit les mains en s'écriant :

– Oh ! que tu es belle, ma fille ! Que Dieu te bénisse !

Ève l'embrassa, et elle répéta, avec des larmes dans les yeux :

– Que Dieu te bénisse ! Qu'Il permette que tu ne souffres pas ce que j'ai enduré !

Romaine demeura près d'elle pendant la

cérémonie, qui fut tout intime dans une chapelle fleurie. Yolande faisait le service d'honneur avec Hervé Duguen. Elle était un peu pâle et conservait au fond du regard une expression de tristesse. Mais, pendant le repas, l'entrain d'Hervé parut la rendre peu à peu à son caractère habituel. Elle rit même franchement à des réflexions amusantes d'Edmond Baranquin, qui ne manquait pas d'humour.

– À la bonne heure, voilà Yolande qui semble sortie de son humeur sombre ! dit Hoël à sa femme tandis que tous deux, un peu plus tard, achevaient leurs préparatifs pour prendre le train du soir.

Elle sourit, sans répondre. Elle n'avait pas jugé de lui faire connaître ces moments d'aberration pendant lesquels sa sœur avait été près de céder aux sortilèges du diabolique magicien.

Après ce départ des jeunes mariés, M. de Gisquel, Yolande et Romaine songèrent à préparer le leur. Un lumineux matin de mai, ils prirent à leur tour le train de Bretagne. Hervé les

accompagna à la gare, leur rendit tous les petits services possibles, comme il l'avait déjà fait les jours précédents. « Rien. Bien aimable garçon ! » disait l'oncle Efflam. Yolande ne le contredisait pas, mais semblait rester insensible aux prévenances du jeune peintre.

– N'oubliez pas que vous devez venir faire un tour en Bretagne cet été ! lui cria M. de Gisquel comme le train s'ébranlait.

– Oh ! je ne l'oublierai pas, soyez-en certain ! répondit Hervé avec un coup d'œil à l'adresse de Yolande assise près de la portière.

À Lesvélec, ils trouvèrent Hoël et Ève dans toute la jeune allégresse de leur bonheur. Ils avaient préparé pour M^{me} Berly une chambre donnant sur le jardin et virent avec joie que ce changement, au bout de peu de temps, semblait déjà rendre quelque lucidité à son esprit affaibli. Des promenades aux alentours l'enchantèrent, et la vue de la mer parut lui rappeler des souvenirs heureux, car elle murmura :

– Oh ! je l'aimais bien ! Nous allions souvent l'été, je ne sais plus où... Une belle plage, des

rochers...

Puis, un autre souvenir traversant son esprit, elle dit avec un accent de colère :

– Elle était toujours là, cette femme, avec mon père. Elle voulait que je lui dise « ma mère ». Mais j’ai toujours refusé. Je la détestais et elle ne me l’a jamais pardonné.

C’était la première fois qu’elle parlait du passé. Hoël et Ève n’essayèrent pas de l’interroger davantage ce jour-là, dans la crainte de fatiguer son cerveau. Mais, quelque temps après, un après-midi, ils l’emmenèrent au fond du jardin de Lesvélec, devant la belle grille derrière laquelle s’étendaient les parterres toujours fleuris de la villa des Serpents.

Elle regarda longuement, le front appuyé contre la merveilleuse ferronnerie. Puis elle dit, se parlant à elle-même :

– Je me suis souvent promenée ici. Je venais jouer dans le pavillon. J’y travaillais avec mon institutrice... Oui, la villa des Serpents...

Elle se tut un moment, paraissant réfléchir.

– ... La villa était à moi. Mon père m’a dit avant de mourir qu’elle l’avait volée.

– Volée ? dit vivement Hoël. Comment cela ? On ne vole pas une maison comme un bijou...

– Je ne sais pas...

En passant la main sur son front, M^{me} Berly se détourna et reprit le chemin du manoir.

Il fallut attendre que son intelligence s’éveillât davantage. Mais déjà ces quelques mots avaient mis Hoël sur une piste nouvelle. Il écrivit aussitôt à Félix Andray, qui continuait ses recherches au sujet de cette fortune volatilisée.

La semaine suivante, il reçut un mot du détective. Celui-ci disait :

Je me suis informé au sujet du testament de la première femme d’Amaury de Bréhans, près du notaire parisien alors chargé de ses intérêts. Elle laissait la moitié de ses biens à son mari ; dans la part de sa fille se trouvait la villa des Serpents. Le baron ne pouvait donc la vendre. Comment passa-t-elle entre les mains de Daria

Volonef? Voilà qui est en ce moment l'objet de mes recherches. D'après ce que vous me dites, M^{me} Berly semble connaître quelque chose à ce sujet. Dès que vous le pourrez sans inconvénient, tâchez de l'interroger. Cela pourrait faciliter mes recherches.

Les jours qui suivirent, Ève emmena encore sa mère près du jardin voisin, où la fit passer devant la villa. M^{me} Berly s'arrêtait longuement, regardait, rappelait quelque souvenir du passé. Les idées, peu à peu, semblaient s'enchaîner dans son cerveau.

Un après-midi, Hoël, accompagnant sa femme et sa belle-mère, ouvrit la grille avec la clef qu'autrefois lui avait remise M^{me} de Bréhans. Ils entrèrent tous trois dans le jardin et gagnèrent le pavillon. M^{me} Berly monta la première les degrés et entra dans la petite pièce dont les peintures à fresques, avec le temps, avaient subi de nouveaux dommages. Elle s'assit sur l'un des sofas et regarda avec intérêt autour d'elle.

– Rien n'est changé. Mais est-ce que cela lui

appartient encore ?

– Hélas ! oui, dit Hoël.

Il s’assit près d’elle et lui prit la main.

– ... Mais elle n’y a peut-être pas droit ? C’est peut-être vous qui en êtes la légitime propriétaire, ma mère ?

Le regard de M^{me} Berly, parfaitement lucide, se posa sur son gendre.

– Oui, c’est vrai. Mais mon père l’a laissée me la prendre.

– Savez-vous comment pareille chose a pu se produire ?

– Je ne puis que vous répéter ce que m’a dit mon père sur son lit de mort, alors que, par hasard, je me trouvais seule près de lui : « Ma petite fille, j’ai été faible, misérable. Une grande partie de ta fortune est passée entre « ses » mains. La villa des Serpents aussi. Peut-être que ton mari pourrait faire une enquête... »

« Quelqu’un arrivait à ce moment. Il se tut et mourut quelques heures plus tard. »

– Vous étiez mariée à ce moment-là ?

– Oui, depuis peu. Je possédais encore une fortune d'environ trois millions. J'avais jusqu'alors ignoré que mes biens eussent dû être beaucoup plus considérables. Quand j'en parlai à Olivier, il se montra incrédule, ou feignit de l'être. « Comment voulez-vous que pareille chose se produise ? me dit-il. Votre pauvre père divaguait à ce moment-là. »

« Il était déjà sous l'empire de cette misérable. Je l'ai compris plus tard. Mais à ce moment-là, j'avais toute confiance en lui, je l'aimais et j'avais dix-neuf ans. »

Elle se tut et appuya son visage contre l'épaule d'Ève dont le bras entourait sa taille.

La physionomie d'Hoël témoignait d'une vive satisfaction. Ses soupçons, ceux de Félix Andray, se trouvaient corroborés par ce que venait de dire M^{me} Berly. M. de Bréhans, au moment de mourir, avait reconnu sa coupable faiblesse et accusé formellement sa seconde femme. Andray marchait donc sur la bonne piste.

Ils quittèrent un moment après le pavillon pour se promener quelques instants dans les jardins. M^{me} Berly voulait revoir ces lieux qui lui rappelaient son enfance, où elle avait vu heureux son père et sa mère. Celle-ci était morte dans la villa. L'année suivante, Amaury de Bréhans avait quitté le pays pour s'installer à Paris où, jusqu'alors, il ne résidait que quelques mois d'hiver. C'est là qu'il avait rencontré celle qui devait le perdre.

Quand ils rentrèrent tous trois au manoir, Yolande remit à son frère une lettre que venait d'apporter le facteur. Elle était d'Hervé Duguen qui annonçait son voyage en Bretagne pour la fin de juin.

Ève, qui regardait sa belle-sœur, vit son visage devenir un peu rose et ses lèvres ébaucher un sourire. L'inquiétude conservée quelque temps à son sujet n'existait plus. Yolande avait secoué l'influence délétère, elle était redevenue elle-même, âme saine, volonté ferme, cœur tout prêt pour accueillir l'amour.

XXII

Ce fut le jour même où arriva Hervé qu'Hoël reçut une longue lettre de Félix Andray.

Jusqu'alors, le détective n'avait envoyé que deux brefs billets, disant qu'il suivait toujours l'affaire et tenait une piste. Cette fois, il annonçait le bon résultat de ses recherches.

Celles-ci avaient principalement porté sur la découverte de l'étude où s'était traitée la vente de la villa appartenant à Cécile de Bréhans. C'était une étude véreuse de la banlieue parisienne, qui n'avait pas reculé devant cet acte illégal et frauduleux. On pouvait supposer que les autres biens, propriété de M^{lle} de Bréhans, avaient suivi le même chemin pour tomber entre les mains de Daria Volonef.

« Par là, nous la tenons maintenant, ajoutait Andray, et je ferai engager les poursuites dès que j'aurai votre assentiment. »

M^{me} Berly, qui avait écouté attentivement la lecture de cette lettre et les commentaires de sa fille et de son gendre, demanda d'un ton hésitant :

– Si je comprends bien, je redeviendrais propriétaire de la villa ?

– Oui, chère mère, répondit Hoël. Vous retrouverez, tout au moins pour une part, ce qui vous a été volé.

Les yeux de M^{me} Berly brillèrent, en regardant Ève assise près de son mari.

– Elle sera pour toi, ma chérie. Tu y habiteras avec Hoël.

– Et avec vous, maman. Mais j'aime le vieux manoir...

Le tendre, charmant sourire d'Ève s'adressait à Hoël.

– Il est bien antique, bien inconfortable, mon amie.

– Je l'aime ainsi. D'ailleurs, la villa des Serpents n'est pas encore à nous. Cette femme ne se laissera pas dépouiller facilement !

– Certes, mais nos affaires sont en bonnes mains, et Andray ne la lâchera pas.

Dans les jours qui suivirent, les maîtres de Lesvélec et leur hôte firent de longues promenades, à pied et en voiture, pour montrer à Hervé le pays environnant. Le soir, Ève et Yolande faisaient de la musique dans le grand salon qui avait perdu son apparence austère et glacée. Les beaux vieux meubles, les tapisseries réparées, les tentures renouvelées, des fleurs et des feuillages disposés par Ève formaient un ensemble qui réjouissait les yeux d'un artiste, déclarait Hervé.

Ève s'initiait à la conduite du ménage sous la bénigne direction de M^{lle} Jeanne. Elle s'intéressait aussi aux travaux littéraires d'Hoël, qui trouvait en elle une judicieuse conseillère. Tout cela ne l'empêchait pas de veiller assidûment sur sa mère, dont le réveil d'intelligence semblait définitif. Sur sa demande, elle la conduisait parfois dans le jardin de la villa, où elle aimait errer, s'asseoir un moment. Le jardinier-gardien et sa femme étaient de braves gens du pays, qui

faisaient peu de cas de la « danseuse », comme ils la désignaient, et trouvaient tout naturel que la fille du défunt baron vînt se promener dans la propriété bâtie pour sa grand-mère.

Hervé avait commencé de peindre un ancien manoir situé au milieu des bois, près d'un étang mélancolique. Il s'y rendait chaque matin et, au retour, montrait les progrès de son travail à ses amis. Yolande s'y intéressait particulièrement. La question de son portrait avait de nouveau été mise sur le tapis, et elle ne disait plus non maintenant.

– Nous verrons, cet hiver, quand nous serons de nouveau à Paris.

Car Hoël avait chargé les Baranquin de lui trouver un appartement en mesure de les loger tous. M. de Gisquel, ayant goûté de la capitale, ne demandait qu'à y retourner, et M^{lle} Jeanne, bien que très effarouchée à cette idée, se laisserait peut-être persuader d'y passer quelque temps.

– Ce sera pour vous que je le ferai, Ève ! disait-elle à la jeune femme qui semblait résumer à ses yeux toutes les perfections.

– Vous réalisez toutes les conquêtes que vous voulez, Ève chérie, disait Hoël en riant. L'oncle Efflam ne jure que par vous et la tante Armelle vous déclare une merveille. Or, dans sa bouche, ce n'est pas peu de chose !

À la fin de juillet, Hervé parla de son départ. Ce fut une protestation générale. On entendait qu'il passât le mois d'août à Lesvélec – à moins qu'il ne s'y ennuyât. Naturellement, il répondit qu'il s'y plaisait beaucoup plus que partout ailleurs – cela accompagné d'un très discret coup d'œil vers Yolande, qui souriait.

– Il va bien falloir les fiancer un de ces jours, ces enfants-là, disait à Hoël M. de Gisquel.

– Laissons-les s'arranger ensemble, mon oncle. Avec le caractère indépendant de ma sœur, c'est chose préférable.

– Un petit coup de pouce est quelquefois utile, dans ces cas-là. Qu'en dites-vous, Ève ?

Cette conversation avait lieu dans la petite cour pavée qui précédait le jardin. Celui-ci, dans sa partie proche du manoir, avait été dégagé afin

que fût disposé un parterre garni de fleurs. Ève, assise près de la tante Jeanne, cousait un objet de layette destiné au petit Penandour attendu pour l'hiver. Elle répondit à la question du vieillard :

– Je crois comme Hoël, cher oncle, qu'ils feront très bien seuls leurs petites affaires. Mais, au fait, que sont-ils devenus ?

– Je pense qu'ils sont là-bas, près de la fontaine. Hervé avait parlé de peindre le jardin de la villa, avec la grille en premier plan. Comme Yolande paraissait fort approuver ce projet, ils ont dû s'y rendre aussitôt après le déjeuner.

Ils étaient en effet tous deux près de la vieille fontaine, Hervé assis devant son cheval, Yolande sur le banc de granit. Ils avaient discuté ensemble du meilleur point où devait se placer le peintre, et celui-ci s'était rangé aux conseils judicieux de Yolande. Maintenant, il commençait son esquisse, tout en écoutant sa compagne qui lui racontait une des vieilles légendes bretonnes qu'il aimait.

– Mon père était d'une ancienne famille des environs de Guimgamp, disait-il, mais il est mort

jeune, et ma mère, Angevine, m'a élevé dans son pays. Je connais donc peu la Bretagne, je ne suis pas du terroir comme vous. Mais je me découvre de telles affinités avec ce pays qu'en vérité je me sens vraiment un fils de la vieille Armorique.

– Oui, je crois bien que vous l'êtes en effet, dit pensivement Yolande.

Il jeta un regard vers la jeune fille en claire robe d'été, dont les yeux brillaient dans la pénombre répandue par les marronniers. Son pinceau restait immobile. Après un temps de silence, il dit avec hésitation :

– J'aimerais fonder une famille par ici.

Tout à coup, jetant son pinceau, il se leva, vint à Yolande.

– ... Je voudrais la fonder avec vous, cette famille, mademoiselle !

Le teint légèrement coloré devint plus rose encore, les yeux brillèrent davantage. Cette façon de se déclarer ne déplaisait pas au caractère décidé de cette jeune personne. Elle se mit à rire, en ripostant :

– Il faudra que j’y réfléchisse, monsieur Duguen !

– Pas trop longtemps ?

Il y avait une émotion un peu anxieuse dans la voix, sur la physionomie d’Hervé. Cette émotion existait aussi dans l’accent de Yolande tandis qu’elle répondait :

– Non, je vous le promets.

Elle tendit sa main, qu’Hervé baisa. Puis il retourna vers son chevalet, reprit l’esquisse interrompue.

Ils ne parlaient plus maintenant. Yolande n’avait pas repris le tricot délaissé tout à l’heure. Elle suivait d’un regard pensif le travail d’Hervé. Dans le feuillage touffu des vieux arbres, les oiseaux gazouillaient, seul bruit dans le silence des jardins.

Et puis il y eut un murmure, un chant, les doux sons des cordes frôlées par un archet magique. Hervé releva la tête. Il demanda :

– Qu’est-ce ?

Yolande avait pâli, et presque aussitôt le sang

affluait à son visage. Elle jeta un regard d'angoisse vers le pavillon et se leva brusquement.

– C'est lui... c'est Youri Kamine ! Partons... partons...

Sa voix tremblait un peu. Elle tourna le dos au jardin voisin et s'en alla, sans attendre Hervé, passablement stupéfait. Quand Hoël la vit arriver dans la cour, il s'écria :

– Qu'as-tu donc, Yolande ? Tu parais bouleversée.

– Il est là... Youri...

Hoël se leva d'un bond.

– Youri ? Où ?

– Dans le pavillon. Il joue du violoncelle.

Ève avait pâli, comme sa belle-sœur tout à l'heure.

– Ils n'ont pas fini de nous persécuter ! murmura-t-elle.

– Comment le feraient-ils, ma chérie ? répliqua Hoël en posant une main caressante sur

les cheveux aux tons d'or. Mais il est infiniment pénible, je le reconnais, de sentir auprès de nous l'un de ces reptiles. Toutefois, cette demeure appartient encore à sa grand-mère et il s'y trouve chez lui. Nous n'y pouvons rien, jusqu'à nouvel ordre. Mais pourquoi vient-il ici ?

– Pour voir s'il n'y a pas quelque mal à faire, dit la voix frémissante d'Ève. Est-il seul ? Sa sœur ne l'a-t-elle pas accompagné ?

La physionomie d'Hoël s'assombrit plus encore.

– J'espère que non ! dit-il entre ses dents.

Il fit quelques pas à travers la cour. Ève glissa un coup d'œil inquiet vers sa belle-sœur. Yolande restait debout, le front plissé. Hoël, s'arrêtant près d'elle, demanda :

– Où est Hervé ?

– Je l'ai laissé là-bas, en train de peindre le jardin et la grille.

M^{me} Berly, jusqu'alors, était restée silencieuse, regardant tour à tour la physionomie soucieuse des trois jeunes gens. Elle demanda d'un ton

hésitant :

– Vous avez dit Youri ?... Le petit-fils de... ?

– Oui, maman, répondit Ève. Il est à la villa... ce qui vous privera pour le moment de votre promenade favorite.

– Il est là ?... Chez moi ?...

L'indignation faisait briller les yeux restés beaux dans la physionomie fanée.

Ève eut un sourire un peu contraint, en entourant de son bras le cou de sa mère assise près d'elle.

– Ce n'est pas encore « chez nous » légalement, chère maman. Il faut y supporter la présence de cet être détestable.

– Oh ! oui, détestable ! dit sourdement Yolande.

Elle rencontra à ce moment le regard d'Ève et, pour la première fois, elle eut l'intuition que celle-ci connaissait son ancienne folie. Le sang, de nouveau, lui monta au visage, tandis qu'elle s'asseyait machinalement près de M^{me} Berly.

XXIII

Vers dix heures, le lendemain, Hervé retourna près de la vieille fontaine pour reprendre l'esquisse abandonnée la veille au moment du brusque départ de Yolande. Celui-ci ne l'avait pas surpris, car il n'ignorait pas les sentiments des habitants de Lesvélec à l'égard de Daria Volonef et de ses rejetons. Lui-même les partageait, depuis qu'Hoël lui avait tout conté. Aussi ne pouvait-il s'étonner de voir leurs mines assombries pendant le reste de cette journée. Mais Hoël lui avait dit :

– Cela ne doit pas vous empêcher de continuer votre travail, mon cher ami. Vous êtes chez moi, sur ce terrain, et tous les Volonef du monde n'y peuvent rien.

Toutefois, Hervé se sentait assez distrait ce matin. Il pensait à Yolande, à la réponse qu'elle devait lui donner, aujourd'hui probablement. Ses

doigts maniaient le pinceau avec une nonchalance qui ne lui était pas habituelle. Ils finirent même par l'abandonner, tandis qu'il rêvait en regardant le beau jardin lumineux.

Et voici que surgissaient, de derrière le pavillon, un jeune homme, une jeune fille. Tous deux étaient très blonds, d'un blond argenté. Tous deux avaient une souple allure de félin. Il pensa :

« Youri, Kyra. »

Ils venaient vers la grille. La jeune fille portait une robe soyeuse dont la teinte bleu de saphir accentuait la blancheur veloutée du visage, des bras que découvraient des manches courtes. Elle s'abritait sous une ombrelle blanche garnie de dentelles. Entre ses lèvres fardées, entrouvertes, brillaient des dents fines. Elle souriait – d'un sourire doux et railleur.

– Quel charmant tableau vous allez faire avec ce jardin ! dit une voix pleine de câlinerie légère. Mais ne pensez-vous pas qu'il serait beaucoup mieux, plus vivant surtout, en nous y mettant aussi, mon frère et moi ?

Elle fermait son ombrelle et s'appuyait à la grille en regardant Hervé avec une hardiesse moqueuse.

Reprenant aussitôt sa présence d'esprit, il riposta immédiatement, avec une ironie glaciale :

– Je ne suppose pas que cette adjonction serait du goût de mes amis.

Kyra eut un long rire argentin.

– Oh ! si vous épousez leurs griefs, en effet ! Ceux de Hoël, du moins. Car je crois que sa sœur ne serait pas fâchée de voir reproduits les traits du cher Youri, qui ne lui fut pas indifférent – qui ne l'est peut-être pas encore.

Une poussée de sang monta au visage d'Hervé. Il se leva brusquement, en manquant de renverser le chevalet.

– Qu'osez-vous insinuer là ? cria-t-il.

Il regardait le jeune homme, demeuré un peu en arrière de sa sœur. Sur les lèvres sinueuses se dessinait un cynique sourire. Une voix onctueuse s'éleva, nuancée de sarcasme :

– Croyez-vous donc impossible, cher

monsieur, que M^{lle} de Penandour eût quelque tendre sentiment à mon égard ? J'étais dans le pavillon, hier, quand vous lui parliez ; je n'entendais pas vos paroles, mais je comprenais à votre physionomie que vous lui faisiez connaître votre flamme, comme disaient les ancêtres. Aussi ai-je trouvé honnête de vous prévenir que vous n'étiez pas le premier à toucher son cœur.

– Vous en avez menti, misérable !

Hervé, les poings serrés, faisait quelques pas vers la grille, vers cette longue figure blanche aux yeux troubles.

– Oui, il a menti ! dit une voix de femme, vibrante, indignée.

Contournant la fontaine qui avait dérobé leur approche, Ève et sa mère apparaissaient. C'était M^{me} Berly qui avait parlé. De nouveau, sa voix s'éleva, ardente, passionnée :

– Vils rejets d'une femme maudite, vous cherchez encore à répandre du venin chez ceux qui vous ont échappé...

– Eh ! c'est la folle ! cria insolemment Kyra. Il

faut la ramener à son cabanon !

Mais, sans paraître l'entendre, Cécile Berly continuait, avec des accents prophétiques :

– Allez dire à Daria Volonef que le châtiment l'attend et qu'au dernier Jugement ses victimes se lèveront contre elle pour l'accuser devant Dieu !

Kyra eut un long éclat de rire, auquel fit écho le ricanement de Youri.

– Nous n'y manquerons pas, chère dame ! Grand-mère s'en amusera beaucoup.

Ils tournèrent les talons et s'en allèrent, se tenant par la main, riant toujours et dansant, légers comme des elfes.

Ève jeta ses bras autour du cou de sa mère :

– Oh ! maman chérie !

M^{me} Berly tremblait d'émotion. Elle embrassa Ève en murmurant :

– Ne t'inquiète pas, mon enfant aimée. Cela m'a fait du bien de leur parler ainsi... Et vous, monsieur Hervé...

Elle se tournait vers le jeune peintre qui restait

immobile, la physionomie bouleversée.

– ... Ne croyez surtout pas un mot de ce qu’ont dit ces deux jeunes démons !

– Oh ! non, ne le croyez pas ! répéta vivement Ève. Youri, par amusement pervers, a tenté d’ensorceler Yolande au moyen de sa musique, mais, ayant échoué, il cherche à se venger. Telle est la manière de ces êtres maléfiques.

La physionomie d’Hervé se détendait, l’ombre s’éloignait de son regard.

– Je ne doute pas de votre parole, madame ! J’aime M^{lle} Yolande, je le lui ai dit hier...

– Elle nous l’a appris. Je crois qu’elle est prête à vous donner sa réponse.

– Une bonne réponse ?

Ève sourit au regard un peu anxieux.

– Sans doute ! Venez le savoir vous-même.

M^{me} Berly maintenant remise de sa violente émotion, mit sa main sous le bras de sa fille. Le peintre, abandonnant là son chevalet, les accompagna jusqu’au manoir. Yolande, assise

dans la cour, tenait un livre sur ses genoux, mais ne lisait pas. Ève dit gaiement :

– Voilà un jeune homme très impatient, chère amie. Il voudrait connaître son destin, qu'un mot de votre bouche fixera.

Yolande sourit et son teint se colora. Tendait les deux mains à Hervé, elle dit simplement :

– Eh bien ! c'est oui.

Entrefilet paru dans les journaux, quatre jours plus tard :

« Parmi les victimes de la catastrophe du train Paris-Brest, on compte Youri Kamine, le fameux violoncelliste, et sa sœur Kyra Kamine, la jeune et ravissante danseuse déjà presque aussi célèbre que le fut sa grand-mère, la prestigieuse Daria Volonef. »

Un mois plus tard :

« Daria Volonef, qui fut une incomparable étoile de la danse, vient de mourir dans sa villa de San Remo. Elle aurait, dit-on, mis fin à ses jours par le poison. »

Vers la fin de cette année-là, le procès engagé au nom de M^{me} Berly s'étant terminé par un jugement en sa faveur, la villa des Serpents redevint sa propriété. Son premier acte fut de faire enlever les affreux reptiles de pierre autrefois rapportés par Amaury de Bréhans, car ils étaient trop bien la personnification des forces du mal qui avaient conduit tant d'âmes vers l'abîme.

Au printemps suivant, on la vit promener son petit-fils dans le beau jardin bruissant de chants d'oiseaux et du ruissellement des jets d'eau. Puis elle venait s'asseoir dans le salon des Oiseaux, écoutait le violoncelle d'Ève, la lecture du nouveau roman d'Hoël. Complaisamment, elle posait pour Hervé avec le petit Bertrand sur ses genoux. Son cerveau avait repris toute sa lucidité. Mais plus un mot n'était sorti de ses lèvres au sujet de Daria Volonef, et, autour d'elle, on observait le même silence. Maintenant, le Jugement serait prononcé par Celui qui sonde les consciences, par ce Tribunal suprême devant

lequel Haude de Penandour avait cité autrefois la belle danseuse alors dans tout l'éclat de sa renommée.

Cet ouvrage est le 305^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.